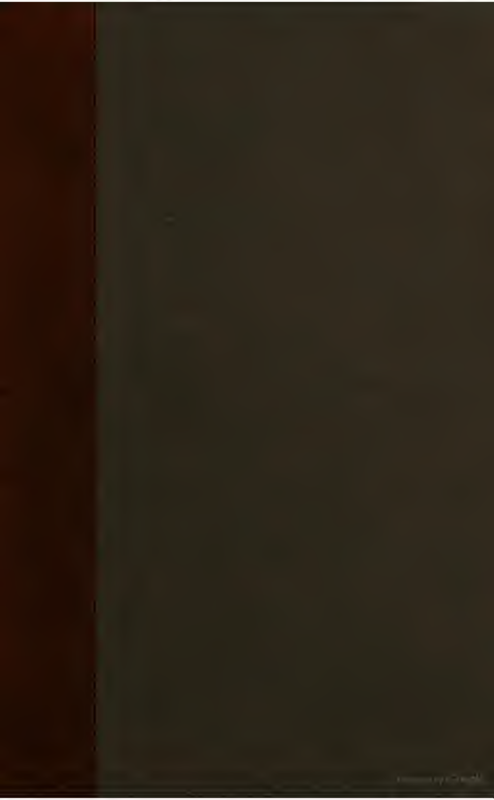





Digitized by Google




A

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE M. DE VOLTAIRE,

Par M. le Marquis DE LUCHET,

Secrétaire Perpétuel de la Société des Antiquités de Caſſel; Membre de l'Académie de Marſeille, de celle d'Erfort, de la Société Royale de Lunebourg, de la Société patriotique de Heſſe-Hombourg, de l'Inſtitution de Boulogne, & de pluſieurs autres.

TOME PREMIER.



A CASSEL;

Et ſe [illegible] *à PARIS*,

Chez MOUTARD, [illegible]ur-Libraire de la REINE, de MADAME & de [illegible]dame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Je voudrois bien pouvoir tant faire
De plaire à tous, à nul déplaire;
Mais il n'eſt pas permis aux Dieux,
Pourquoi voudrois-je faire mieux?

DES ACCORDS.



A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES.

MADAME,

La poſtérité la plus reculée admirera comment la Nature, ſi avare de prodiges, a fait rencontrer dans le même ſiecle, l'homme le plus rempli de talens, & la Souveraine la plus capable de les apprécier. Le monde avoit vu des Rois répandre l'éclat de la faveur ſur

de grands hommes, & honorer leur mémoire & leurs cendres; mais ces Rois n'étoient pas des Philoſophes couronnés, de ſages Légiſlateurs, les créateurs des Arts dans leurs pays. Ce ſont bien plus ces grandes qualités de VOTRE MAJESTÉ, *qui honorent l'homme rare que l'Europe vient de perdre, que l'ingénieuſe magnificence avec laquelle elle met le dernier ſceau à ſon immortalité. Vous donnez,* MADAME, *un grand exemple aux Souverains; Vous imprimez à l'état d'homme de Lettres une ſplendeur qui fera époque; &, quoique depuis vingt ans* VOTRE MAJESTÉ *ait accoutumé l'Europe à tout ce qui eſt grand & utile,*

ce qu'elle vient d'ordonner a renouvellé chez toutes les Nations, l'hommage qu'on doit à la générosité & à la bienfaisance. Plein de ces idées, j'ai osé croire que l'Histoire de M. de Voltaire ne pouvoit paroître sous d'autres auspices que sous ceux de VOTRE MAJESTÉ. *Elle a daigné accorder cette derniere grace aux Mânes de cet homme célebre. Sa plume suffiroit à peine pour peindre ma reconnoissance.*

Je suis avec respect,

MADAME;

De Votre Majesté Impériale,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.
Le Marquis DE LUCHET.

Le goût de bien des Lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un Volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célebres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs Ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1628. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la Vie de Moliere; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hasardera sur ses Ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du Public éclairé.

VOLTAIRE, *Vie de Moliere.*

DISCOURS



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Si M. de Voltaire n'eût été qu'un Homme de Lettres (1), ſon Hiſtoire n'intéreſſeroit peut-être que les Littérateurs; s'il n'eût été qu'un homme de génie (2), on liroit ſes ouvrages ſans trop s'occuper de ſa perſonne; s'il ſe fût contenté de poſſéder les connoiſſances les plus étendues &

(1) Tel que *Lamotte*, *J. B. Rouſſeau*, *Fontenelle*.

(2) Tel que *Racine* & *Corneille*.

les mieux choisies (1), encore pourroit-il se faire qu'on ne conservât après sa mort que le désir de se les approprier, sans s'embarasser de la maniere dont il les auroit acquises. Mais un homme nouveau, créant au besoin, embellissant ce qu'il imite, commandant aux idées de son siecle, faisant verser des larmes aux spectateurs assemblés, maniant tous les styles, parlant à toutes les Nations, l'ami des Rois, le défenseur des Infortunés, l'oracle d'un parti qui a entrepris de faire régner la raison sur les débris de

(1) Tel que *Bayle* & *Pascal.*

toutes les ſectes : ſans doute un être ſemblable doit étonner ; & il eſt bien naturel de voir une foule empreſſée s'avancer des quatre parties du globe, pour examiner de près ce phénomene. La curioſité redouble encore dans l'ame de ceux qui, ſourds à la voix enchantereſſe de la prévention., ont réſolu de n'écouter que la vérité ſévere, accuſant elle-même cet homme célebre de l'avoir ſacrifiée quelquefois au vain plaiſir d'étonner.

Pour ſatisfaire à cet empreſſement univerſel, ce ſeroit peu de renfermer dans un cadre étroit une exiſtence de ſoixante années.

Il faut peindre une imagination errant ſur toutes ſortes d'objets, s'égarant quelquefois, mais ne ſe repoſant jamais; il faut préſenter dans le même tableau les ſcenes les plus précieuſes à l'humanité, & les écarts les plus dangereux; une raiſon qui vous inſtruit & vous éclaire par des préceptes ſages & un eſprit audacieux, oubliant tout-à-coup les bornes qui lui ſont preſcrites, s'emportant juſqu'à interroger celui qui ne parle aux hommes que par l'étalage de ſes prodiges & de ſes œuvres éternelles; il faut montrer un homme qui, pouvant réaliſer l'ingénieuſe fable de l'Apollon

des Grecs, & repréſenter ſur le Mont ſacré le Dieu des Arts & du Goût, trempe ſa plume dans les marais bourbeux de l'Hélicon, & ne dédaigne pas d'écraſer, un à un, les inſectes qui y bourdonnent.

Voilà les contraſtes qu'il faut peindre ; voilà ce qu'il faut dire, ou mentir à ſon ſiecle. Si les paſſions l'avoient égaré, ſans ternir de leur ſouffle ſes écrits immortels, alors tout en gémiſſant ſur les imperfections de la nature, on ſe conſoleroit des défauts de l'homme avec les ouvrages de l'Ecrivain : mais ici, ces mêmes ouvrages ont été trop ſouvent

l'organe des passions, pour laisser cette ressource au zele de l'Historien.

Quel parti reste-t-il donc à prendre ? Celui de lever le voile, & de montrer l'homme tel qu'il est. Il en résultera la triste vérité, que même le chef-d'œuvre de la nature est encore loin de la perfection, & que l'essence de l'homme est la force & la foiblesse combinées.

Vous qui, semblables à ces Cariatides attachées aux piédestaux des statues, êtes liés invinciblement à toutes les opinions de ce célebre Ecrivain, suspendez votre jugement : tant de succès,

tant de traits de bienfaiſance, tant d'hymnes à l'humanité, ſuffiront à l'heureux beſoin que vous vous êtes fait de ſon éloge.

Et vous ſur-tout, détracteurs injuſtes & jaloux, moins adroits à relever ſes erreurs qu'à affoiblir l'éclat de ſes talens, ne vous preſſez pas de triompher : cet ouvrage eût été brûlé cent fois plutôt que d'être ſouillé d'une de vos expreſſions.

Mais avant d'en détailler le plan, il convient de jeter un coup-d'œil ſur les Arts & les Sciences en Europe, & ſur-tout de faire connoître l'eſprit du ſiecle & la maniere dont on

envisageoit alors ces objets, qui depuis ont éprouvé une si grande révolution. C'est à la fin du dix-septieme siecle, qu'il faut se placer pour juger de ce tableau. On verra l'Espagne tremblante au pied d'un Tribunal, plus inébranlable peut-être que le Trône même, se plonger dans une indolence que ne favorise que trop l'or qu'elle n'a que la peine d'aller puiser dans le Nouveau-Monde; plus occupée de régler la croyance que la conduite & les mœurs de ses Peuples; plus jalouse de les voir soumis que de les savoir éclairés, & jouissant de toutes les libertés, excepté de la

plus précieuſe à l'homme, celle de penſer.

L'Allemagne, dédaignant alors les Arts agréables, ſurchargée de Docteurs enſeignans, qui croyoient encore que la Philoſophie d'*Ariſtote* étoit quelque choſe, avoit des mœurs agreſtes, qu'on apelloit *ſimplicité*, & qui n'étoit que l'impuiſſance de faire mieux. Les Palais de l'Italie, l'induſtrie françoiſe, l'active adreſſe des Anglois, ne trouvoient que de ſtériles admirateurs. Les écoles étoient multipliées, les Profeſſeurs célebres, mais ils enſeignoient ce qu'il étoit ennuyeux d'apprendre & inutile de ſavoir;

&, ſemblables aux *Danaïdes*, eſſayant vainement de remplir le fatal tonneau, ils ſurchargeoient la mémoire de leurs diſciples, & n'éclairoient point leur eſprit.

La Ruſſie étoit moins connue du reſte de l'Europe que ne le ſont aujourd'hui les Tartares; & les belles inſtitutions dont Pierre premier (ſi juſtement ſurnommé le Grand) fut l'auteur, n'étoient encore que des projets, connus ſeulement par les contradictions qu'ils éprouvoient.

Rome, il eſt vrai, entroit pour beaucoup dans la balance politique; mais elle ne connoiſſoit pas cette ſage modération que

Lambertini, *Clément XIV* & *Pie VI* ont prudemment assise sur la Chaire de *Saint-Pierre*. Venise & Naples n'avoient pas montré combien il étoit extraordinaire que les rênes de leur Gouvernement se trouvassent presque toujours entre des mains étrangeres, & ne soupçonnoient seulement pas ces utiles réformes dont elles ont donné depuis l'exemple à l'Europe. Les Italiens avoient sans doute l'avantage de fournir, à la plupart des peuples, des modeles de Peinture, de Poésie & de Musique; mais riches de ces seuls Arts d'agrément, il leur manquoit celui de penser,

& cette autre Science encore au berceau, qui fait le bonheur des Nations (1).

La France étoit remplie de beaux-esprits, & comptoit à peine quelques Philosophes. Cette fastidieuse abondance de Romans, de petits Vers, de Comédies médiocres, de Dissertations littéraires, de Lettres galantes, étoient les jeux frivoles de l'imagination désœuvrée. Le plus grand nombre n'exerçoit ses talens que sur les futiles questions dont les Rhéteurs occupoient leurs loisirs. Qui soutiendroit aujourd'hui la lecture des Discours académiques, des

(1) L'Economie politique.

Querelles littéraires, & de tant d'ouvrages de mauvais goût ſortis des Colléges, trop long-tems dépoſitaires de l'éducation publique?

L'Angleterre, n'accordant aucune eſtime à ces frivoles compoſitions, poſſédoit preſque ſeule alors l'Art de penſer; ſoit que la liberté ſecondât le génie de ces fiers Inſulaires, ſoit que la force & le raiſonnement leur fuſſent échus en partage, dans la diſtribution générale que la Nature a faite des moyens.

Et le célebre *Deſcartes*, dira-t-on, & le ſavant *Leibnitz*, & *Malebranche*, & tant d'autres, qui, pour être un peu moins

connus, étoient auſſi dignes de l'être? Oui, l'Europe comptoit plus de deux cents perſonnages peut-être, qui s'étoient partagés l'empire des Sciences, & travailloient avec un déſintéreſſement inconcevable à la gloire de l'Antiquité (car cette incroyable manie nous a tourmenté longtems); mais, malgré les veilles laborieuſes de ces reſpectables Ecrivains, leurs ouvrages n'étoient guere connus que de ceux qui les réfutoient. Les connoiſſances utiles demeuroient entre un petit nombre d'hommes, qui ne communiquoient pas avec le reſte du monde, ſoit qu'ils parlaſſent une

langue différente, ſoit qu'il convînt à leur amour-propre de laiſſer toujours un intervalle entre eux & la multitude.

Les Erudits de notre ſiecle le firent diſparoître. Pour attirer des hommages à la vérité, on la préſenta ſous une forme agréable. M. de *Fontenelle* la montra d'abord parée des agrémens du ſtyle & de l'eſprit ; elle oſa paroître ſur la ſcene à travers la pompe théatrale ; c'eſt à M. de *Voltaire* ſeul qu'elle dut ce triomphe ; enſuite elle déroba ſa marche ſous le voile de la fiction ; M. de *Monteſquieu* la mit dans la bouche d'un Perſan ; & mêlant enfin ſa

voix aux leçons de la politique ; ce fut encore lui dont elle choisit l'organe.

L'exemple de ces hommes nouveaux enfanta des plumes courageuses qui oserent déifier la tolérance ; attacher le mépris & la honte à ces haines scandaleuses enfantées par l'esprit de parti, par la diversité d'opinions & de principes ; tracer des plans d'économie, des projets d'administration, des systêmes de pacification entre tous les Peuples du monde, & le code du bonheur universel.

Mais descendons dans quelques détails. Qu'étoit-ce que cet immense tableau, où la postérité, voyant

voyant les exemples des tems passés, doit puiser des instructions pour le présent, & des leçons pour l'avenir? Un vaste champ, où se réunissoient les erreurs de plusieurs siecles, les mensonges héréditaires, les rêves politiques, les fables transmises d'âge en âge avec une superstitieuse fidélité. On y voyoit d'heureux brigands, traversant des Royaumes la flamme à la main, trouver encore, à la fin de leur course, des autels pour encenser leurs injustices; des calculs erronés, supposant une disproportion impossible entre le nombre des hommes & l'étendue du sol qu'ils habitoient; des syf-

têmes qui avoient despotiquement régné sur une partie du globe, s'éclipsant aux rayons d'une doctrine nouvelle, pour reparoître avec le même empire dans une autre partie du monde ; enfin d'heureux charlatans traînant à leur suite la multitude, prête à tout saisir excepté la vérité. Dans ces archives d'erreur, on puisa deux mille ans des leçons pour les Rois, & des instructions pour les Peuples. Ceux qui surent les embellir par une narration rapide, par une diction pure, par des réflexions brillantes, devinrent des oracles; mais en charmant l'esprit, ils n'en égarerent pas moins la raison.

Telle étoit l'Hiſtoire. Fatigués des inſultes qu'on lui avoit faites, laiſſerons-nous exiſter, dirent ſes interpretes, tant de monumens reſpectés & infideles? Tromperons-nous le vœu de la vérité, qui peut-être ne nous a révélé ſes auguſtes ſecrets que pour les apprendre à la terre? Non, nous ne trahirons pas ſes intérêts. Alors on vit les crimes politiques dépouillés de leur faſtueuſe enveloppe; ces Conquérans ſi vantés, ces Rois cruels, ces Miniſtres deſpotes, prendre leurs places parmi les bourreaux de l'humanité, & *Paul Emile*, répondant à *Perſée* (qui lui demandoit de ne pas paroître

enchaîné à ſon char de triomphe) qu'il en étoit le maître, puiſqu'il avoit le tems de ſe donner la mort auparavant; *Paul Emile*, dis-je, n'être plus qu'un barbare favoriſé par la fortune. Ces nouveaux hiſtoriens tranſporterent les Princes ſur les ruines du monde, & les forcerent de contempler ces monceaux de cadavres immolés à leur ambition, à leur vaines querelles, à leur orgueil inſenſé. Ils renverſerent les ſtatues de leurs prédéceſſeurs, en leur faiſant ſentir qu'ils prévenoient ſeulement l'arrêt de la poſtérité; & ils eurent la vertueuſe hardieſſe de comparer les conquérans à ces animaux fé-

roces qui nourriſſent leurs petits de ſang & de carnage. Plus d'une fois le pinceau leur tomba des mains; mais ils le reprirent toujours avec un nouveau courage, tant ils étoient convaincus que les chefs des nations, ſaiſis d'horreur à l'aſpect de ces effrayantes images, abjureroient, aux pieds de l'humanité, la funeſte manie des conquêtes, qui traîne à ſa ſuite les dévaſtations & la mort.

Qu'étoit-ce encore que la morale? Les leçons de *Confucius*, de *Platon* & de *Socrate*, défigurées par la biſarrerie, ou exagérées par une perfection imaginaire. Les ſectes diverſes déshonorerent tour-

à-tour le petit nombre de certitudes, que quelques ſages avoient, non ſans peine, ſauvées des ténebres. Ceux mêmes qui, dans des tems plus avancés, s'en étoient rendus les dépoſitaires, tels que *Locke*, *Paſcal*, *Clarcke*, les tinrent cachées ſous des raiſonnemens trop au deſſus de la plupart des hommes. *Bayle* ne partageroit pas ces reproches, ſi, moins docile aux dogmes de *Calvin*, il avoit ſenti que ſon génie le plaçoit au deſſus de toutes les ſectes. En général il eût été à déſirer que la morale ſublime de la Religion, faite pour plaire dans ſa touchante ſimplicité à tout homme ſenſible,

ne fût pas devenue le ſujet de diſcuſſions, plus propres à en altérer la pureté, qu'à en faire chérir la pratique; qu'elle n'eût point armé deux partis peut-être également redoutables par leurs lumieres, & dont l'acharnement n'a pu s'éteindre que par leur ruine & leur deſtruction réciproque.

Notre ſiecle a allumé le creuſet où s'épure tout cet amas d'opinions. Un petit nombre de vérités, dégagées d'additions & de préjugés, a pu s'introduire plus facilement dans l'eſprit humain. Pour aſſurer l'empire de la morale, il falloit encore un pas : la faire aimer; & les différentes formes ſous

lesquelles on l'a présentée, servoient à remplir cet objet. Tantôt l'allégorie a prêté son Prisme, & on a vu à travers les objets embellis ; quelquefois la fiction a enveloppé de son voile diaphane des vérités trop austeres ou trop nues. Ces Eloges brillans, qui tous les jours ramenent parmi nous des morts illustres, sont moins faits pour flatter des cendres insensibles, & rendre des honneurs qui ne sauroient percer la nuit des tombeaux, que pour indiquer les devoirs de ceux qui, en occupant la place de ces hommes estimés, doivent faire revivre leurs vertus. La terre, quoique le séjour des

larmes, des maux, des foibleſſes, a eu cependant quelques momens heureux. On en a précieuſement conſervé le ſouvenir, pour nourrir dans les ames l'eſpoir de voir renaître ces âges d'innocence, & le deſir de les mériter. Quelques ſages ont paru un moment ſur le globe, on s'eſt trouvé ſur leur paſſage, on les a interrogés, on a hérité de leurs vues profondes, & recueilli leurs oracles, pour former un code précieux, qui ſera celui de toute la terre, lorſque la raiſon & l'humanité gouverneront les hommes.

Le but eſſentiel qu'on ſe propoſe dans cet ouvrage, eſt de

montrer ce que M. de *Voltaire* a ajouté aux principes déja établis, & l'influence que soixante ans de travaux ont eue sur l'espece humaine. Pour développer sa marche extraordinaire, voici le plan que nous avons suivi.

L'Histoire de sa vie privée est renfermée dans les deux premiers volumes. Nous nous sommes cependant permis quelques courtes digressions. D'ailleurs nous ne voulions pas copier le *Commentaire historique*, qui est entre les mains de tout le monde, & les *Mémoires secrets*, qui ne devroient être entre celles de personne. Comment auroit-on pu

dire des choſes toujours neuves d'un homme qui a occupé le Public pendant plus d'un demi-ſiecle, & dont les amis enthouſiaſtes & les ennemis acharnés, ont recherché avec une activité égale, ce qui pouvoit ſervir à leurs paſſions contraires? Ne falloit-il pas retrancher la répétition des louanges que l'Hiſtoire proſcrit? & ſe reſſouvenir que ſi la vérité défend de taire les fautes des grands hommes, elle exige ſeulement de les indiquer, & permet, en reconnoiſſance de leurs talens, de ſupprimer les détails. Ne falloit-il pas prévenir les Biographes qui nous ſuccéderont, & donner la

clef d'un grand nombre de faits que les nuances de ſon caractere peuvent ſeuls rendre croyables? Ne falloit-il pas enfin ménager des tranſitions, pour lier les événemens épars dans mille volumes?

Pourquoi une notice ſi prolixe, dira-t-on peut-être? L'hiſtoire d'un Homme de Lettres eſt dans ſes écrits. Oui, de celui qui n'a jamais quitté ſon cabinet; dont le penchant & les moyens l'ont dévoué à ces travaux qui ſuppoſent encore plus de jugement que de génie: mais l'auteur de plus d'une révolution, l'homme en faveur de qui l'opinion publique a ſi ſouvent dérogé à ſa marche ordi-

naire, mérite qu'on le ſuive dans toutes les circonſtances de ſa vie. Nous nous ſommes enfin décidés à cette entrepriſe laborieuſe, parce que l'Hiſtoire Littéraire de M. de *Voltaire* eſt auſſi celle de ſon ſiecle.

Le tableau de ſes Ouvrages ſe trouve dans le troiſieme & quatrieme Volume. L'époque où ils ont paru, l'accueil qu'on leur a fait, les métamorphoſes qu'ils ont ſubies, inſtruiront de l'équité du Public, ſuſpendue quelquefois par un caprice paſſager, mais infaillible dès qu'elle eſt dégagée des préventions du moment. On reconnoîtra l'utilité de la critique, qui n'a jamais dû s'applaudir

davantage de sa sévérité, qu'en examinant l'état où elle a mis les Œuvres de M. de *Voltaire ;* les nombreux avantages que la société retire d'un Homme de Lettres, quand il a mérité du Public quelque confiance; on verra d'un côté le danger des talens, quand la soif d'une gloire mal entendue les égare, & leur permet ces coupables productions, dont il faut désavouer jusqu'aux succès; d'un autre, la douteuse influence de l'esprit sur le bonheur, altéré sans cesse par la garde d'un trésor toujours trop envié, la réputation. Il falloit montrer combien de qualités constituent l'Ecrivain supé-

rieur, & ſur-tout à quel point il doit poſſéder le goût; ce goût, qui n'eſt que la connoiſſance parfaite de ce qu'il faut taire, & de la maniere dont on doit exprimer ce qu'il faut dire, a préſidé à toutes les productions de cet homme extraordinaire. Dans ſes Tragédies, aucun perſonnage inutile; dans ſes Romans, point d'épiſodes traînans; dans ſes Poéſies, jamais d'eſprit ſuperflu; dans ſes Mélanges, il ne s'appéſantit pas; dans ſes Hiſtoires, il marche avec rapidité; dans ſes Poëmes, il place les ornemens ſans les répandre. Ses citations ſont courtes & bien choiſies, ſes réflexions

neuves & juſtes, ſes portraits finis & reſſemblans, ſes tranſitions faciles, ſes deſſins ſages & riches, ſes développemens clairs & intéreſſans; il s'éleve rarement, mais jamais il ne deſcend trop bas; il imite *Tacite* dans ſa préciſion, mais non dans cette briéveté qui reſſemble quelquefois à la ſécheresſe; il cauſe comme *Montaigne;* mais plus économe d'exemples & plus ſévere dans ſon choix, il a autant de gaieté & plus de vraie philoſophie. S'il diſſerte, il inſtruit; s'il conte, il intéreſſe; s'il critique, il amuſe. Qu'on ſe rappelle la *Philoſophie de l'Hiſtoire;* les *Filles de Minée* & le *Ruſſe à*

Paris. Jamais Ecrivain n'a été autant lu, parce que jamais il n'en a moins coûté au lecteur. Cette clarté précieuse, qui laisse voir les objets dans tout leur jour, épargne à ceux qui ont la conception laborieuse, des retours désagréables, & l'amour-propre trouve dans cette facilité de saisir les objets, un agrément dont il ne fait pas toujours honneur à l'Ecrivain seul. Si l'on imposoit la nécessité de diminuer la collection des Œuvres de *Voltaire*, peut-être supprimeroit-on quelques Ouvrages entiers ; mais qu'oseroit - on retrancher dans

ces mêmes Ouvrages ſupprimés? Quand M. *de la Beaumelle* a voulu changer, abréger la *Henriade*, combien cette entrepriſe a paru ridicule, & combien ſurtout l'exécution a été trouvée plate & ſans talent! On a reproché à M. de *Voltaire* quelque prédilection pour l'antitheſe; mais obſervons que ces contraſtes ſont bien plus ſouvent dans les idées que dans les mots.

Croira-t-on qu'avant la *Henriade* on parloit fort peu d'*Henri IV*? Le Théatre françois en fait de Tragédies, ne poſſédoit que quelques chefs-d'œuvres de

Corneille, de *Racine* & de *Crébillon*. Combien *Melpomene* n'en doit-elle pas de nouveaux à M. de *Voltaire*? Sans lui, les Drames nombreux, qui, depuis ces trois premiers Maîtres de la Scene tragique ont occupé le Théatre, nous auroient-ils dédommagés de la perte de ces grands Hommes? Fideles à l'antique méthode, les Auteurs de ces Drames auroient cru vraiſemblablement, que l'amour ſeul pouvoit donner du reſſort au génie, & de l'intérêt aux tableaux.

Il eſt ſur-tout curieux d'obſerver les degrés de la révolution;

avec quelle opiniâtreté l'eſprit humain ſe débat ſous la main de quiconque veut le ſubjuguer ; avec quelle adreſſe il faut ménager les jours, pour ne pas bleſſer des yeux trop délicats ; avec quel courage il faut être martyr de la divinité des ſots, l'opinion.

Les deux derniers Volumes préſentent des Fragmens, des Poéſies, des Lettres, des Eſquiſſes, des Mélanges, égarés depuis cinquante ans dans les feuilles périodiques, & dans les recueils. Le Goût & la Critique ont ſouvent recommandé aux Editeurs, une économie ſévere

dans le choix de ces enfans déshérités, & c'eſt preſque tromper l'intention de leurs peres, que de les appeler à la ſucceſſion. Nous penſons cependant que, lorſque ce n'eſt qu'un oubli, ou qu'on ne peut leur reprocher que des défauts de jeuneſſe, il eſt permis à l'Editeur de ſe laiſſer fléchir.

Que de voix je crois entendre s'élever contre ce plan ! Ceux qui ont blâmé dans M. de *Voltaire* l'ambitieuſe manie d'embraſſer tous les genres, trouveront quelque témérité à vouloir prononcer ſur tous ſes Ouvrages.

Pourquoi, dira-t-on, anticiper ſur le jugement de la poſtérité, dont le ſouvenir ou l'oubli font ſeuls la deſtinée des Ecrits? Laiſſez croître tranquillement des palmes ſur le tombeau de cet Ecrivain célebre, qui n'a déja excité que trop de querelles dans la république des Lettres.

Juges trop précipités, ouvrez le livre, & ſouvenez-vous qu'un Hiſtorien n'eſt pas un Cenſeur. Daignez voir qu'il n'avoit encore jamais paru ſur la terre aucun homme, dont les idées euſſent eu autant d'influence ſur l'opinion générale. Ce n'étoit pas un

nouveau ſyſtême ſur une partie de nos connoiſſances, mais un eſprit tout nouveau qu'il avoit apporté. Il falloit donc examiner quel intérêt le monde avoit à l'écouter ; on s'eſt tranſporté au point d'où il eſt parti, pour ſuivre les progrès de ſes principes chez ſes contemporains. D'abord l'enthouſiaſme ſaiſit ſans réflexion des nouveautés qui ſéduiſent ; il eſt ſuivi d'un calme qui va quelquefois juſqu'au mépris ; mais bientôt on revient de ces deux extrémités, pour ſe placer à un juſte milieu, également éloigné de l'aveugle préven-

tion & de la froide indifférence.

Tel eſt le point de vue que choiſit la raiſon, & c'eſt par ſes yeux qu'il faut voir s'il eſt poſſible. Que M. de *Voltaire* ſoit au-deſſus d'*Homere* ou au-deſſous de *Lucain*, qu'il ſoit à côté de *Racine*, ou aux pieds de *Corneille*, avouons que ces grands efforts de l'eſprit humain ſont d'ingénieuſes frivolités. Intrigues d'amour, lettres ſuppoſées, reconnoiſſances, fictions, poignards, que tout cela, vu ſous un certain jour, reſſemble bien aux jeux de notre enfance! La

ſeule façon de donner à ces amuſemens quelque utilité, c'eſt de faire briller aux yeux des hommes aſſemblés au Théatre, quelques lueurs de Philoſophie, & de fournir d'utiles reſſouvenirs à la raiſon, quand le preſtige de la Scène eſt effacé (1).

Que M. de *Voltaire* ait plus ou moins approché de cet amas

---

(1) Cette façon de juger des Tragédies ne diminue rien de l'eſtime qu'on doit aux Poëtes tragiques. On pourroit ſeulement en conclure, que tant de génie, que des veilles ſi longues, pourroient être conſacrés à des ouvrages d'une utilité plus réelle, & dont la morale auroit plus ſujet de s'applaudir.

de vraiſemblances, que nous nommons *vérités hiſtoriques*, avouons encore que cela eſt moins important qu'on ne l'imagine. Ce qui ſe paſſoit ſous *Charlemagne*, ſous *Edouard*, eſt ignoré; nous avons brodé leur Hiſtoire ſur le canevas groſſier que nous ont tranſmis des Romanciers. Ce travail de l'imagination a quelquefois amuſé l'eſprit & ſurpris la confiance; mais il n'a jamais produit la moindre utilité. Les conſeils ſages qu'un Hiſtorien diſtribue dans ſa courſe, les ſentimens qu'il réveille, les vues qu'il développe, les

piéges dont il préſerve, voilà ce que réclame la raiſon. Or un Roman, comme l'Hiſtoire la mieux avérée, fournit ces traits de morale : on les trouve partout dans les Ouvrages de M. de *Voltaire*, & ce qu'on ne ſauroit jamais lui conteſter, c'eſt une façon nouvelle de démaſquer l'impoſture, de décréditer la ſuperſtition, & d'honorer la paix chez les hommes.

Les Lettres de *Voiture*, les Epîtres de *Ronſard*, les Diſſertations de *Lamotte*, les Œuvres de *Fontenelle*, ont eu dans leur tems le même ſuccès que la

plupart des compositions de notre Auteur. Actuellement négligées, elles sont menacées de l'oubli. La même indifférence, ou si on veut la même injustice, attend la moitié de la plus riche des collections; & quoique nous désirions que notre encens soit comme les parfums dont on se servoit en Egypte pour les embaumemens, nos efforts ne parviendront pas à conserver ces objets de nos complaisances.

Mais ce qui n'a pas besoin de l'enthousiasme de notre siecle, pour percer jusqu'aux tems les plus reculés, c'est cet esprit que

M. de *Voltaire* a ſoufflé ſur la terre. Il eſt l'aurore d'un jour qui ſe répandra ſur les deux hémiſpheres. Deux puiſſances ont long-tems combattu ; l'une entretenoit ſes triomphes en conſervant l'ignorance ; l'autre jetoit infructueuſement quelques lueurs dans cette nuit profonde. Les Nations diviſées ne ſe rencontroient dans les ténebres que pour verſer le ſang. Un homme a poſé des flambeaux ſur ces routes obſcures ; alors les mêmes peuples ſe ſont reconnus, & les coupables auteurs de ces haines funeſtes, ſont demeurés ſeuls &

mépriſés, ramaſſant encore quelques tiſons épars, pour conſerver leurs buchers.

S'il étoit poſſible que tous les Ouvrages de M. de *Voltaire* diſparuſſent, on y perdroit des ſources toujours nouvelles de plaiſirs & d'intérêt; mais l'eſprit philoſophique qu'ils ont établi, dirigeroit les principes qui gouvernent les hommes. Ceux même qui combattent cet eſprit, en reſſentent les influences ſans le ſavoir. L'uſage barbare de la queſtion ſupprimé, le nombre des fêtes ſi onéreuſes diminué, la dangereuſe liberté des enga-

gemens précoces ſagement reſtreinte, une proportion plus équitable entre le châtiment de certaines fautes & le peu de tort qui en réſulte pour la ſociété, dix autres réglemens, pour leſquels l'humanité a été plus conſultée, ſont les ſourdes émanations de cet eſprit nouveau, qui a gagné inſenſiblement tous les Etats. Heureux ſi cette Hiſtoire, rempliſſant ſon but, contribue à l'entretenir & à le répandre! Nous ne nous ſommes pas propoſés d'offrir une diſtraction paſſagere à l'oiſive curioſité des hommes. Peut-être M. de

Voltaire lui-même s'eſt trop prêté pendant ſa vie à leur goût frivole. D'ailleurs il n'exiſte peut-être point d'homme dans les annales de l'hiſtoire, dont on ait autant parlé. Ses adorateurs (car l'expreſſion de partiſans eſt trop foible) n'ont rien laiſſé perdre de ce qui pouvoit contribuer à ſa gloire. Ses ennemis ont fouillé dans les actions les plus ſecretes de ſa vie, pour ménager quelques reſſources à leur haine. L'envie a ſenti dreſſer ſes ſerpens, en voyant un ſimple particulier devenu l'ami des Grands, le diſtributeur des renommées, l'aſyle des

des talens. Quelques enthousiastes en ont fait un oracle, qu'il falloit interroger en tremblant.

Envain on invoque la vérité ! Comment pourroit-elle faire entendre sa voix douce & modeste parmi les cris tumultueux de la prévention, les hurlemens de la haine, les sifflemens aigus de l'envie ? Placés au milieu d'une Bibliotheque entiere de Libelles calomnieux, d'Apologies suspectes, d'accusations sans preuves, de réfutations sans évidence, nous dé-

vouerons-nous à la trifte néceffité de déplaire à tous les partis ? Si nous empruntons le ftyle exagérateur, le feul applaudi depuis un an, notre encens brûlera quelques inftans fur le tombeau de *Voltaire*, la fumée fe diffipera dans les airs, & bientôt il ne reftera que des cendres inanimées en proie au premier fouffle ; mais fi nous avons le noble courage de préférer les devoirs de l'Hiftorien à la voix même de l'amitié, & d'écarter toutes les confidérations particulieres quelconques, nous acquerrons alors des droits

à la confiance de la postérité, & cet espoir nous soutiendra dans une longue carriere, difficile à fournir.

Peut-être trouvera-t-on que, disciple trop fidele de ce grand Apôtre de la Philosophie, nous devions moins laisser appercevoir ses leçons dans cette Histoire. Nous sommes loin de vouloir afficher des principes hardis & dangereux. La Philosophie n'est point à nos yeux la destruction de ce qu'ont pensé nos peres, un choix d'opinions nouvelles qui ne reposent que

ſur une tolérance immodérée, ou ſur une orgueilleuſe indépendance dans les idées, qui compte pour rien la raiſon des ſiecles paſſés. Elle conſiſte dans une parfaite indifférence pour tout ce qui eſt ſuſceptible de queſtions; indifférence qui nous inquiete d'autant moins, qu'elle eſt à côté de la ſoumiſſion la plus complete aux dogmes & aux préceptes..... Dans un pyrrhoniſme très-étendu ſur tout ce qu'ont écrit les hommes, & même ſur ce qu'ils ont vu; l'hiſtoire nous paroît une longue fable, dont la morale eſt utile

en raiſon des talens de celui qui l'a adaptée à nos beſoins; elle eſt comme ces tableaux d'imagination, où l'on ne cherche pas la reſſemblance, mais l'habileté du Peintre..... Dans une indulgence preſque ſans limites pour tout ce qui n'eſt que foibleſſe, examinez l'imperfection de notre nature, les bornes de notre ame, les vices de notre éducation, la barbarie de nos uſages, la tyrannie des préjugés nationaux, le deſpotiſme de la ſociété, & voyez combien un être jeté au milieu de ces chaînes, eſt excuſable

de chercher à s'y soustraire.... Dans la conviction pléniere, qu'il n'y a de mal que la douleur & le crime, que toutes les conditions sont égales, & que ce que l'Etre souverain a mis de bonheur sur la terre est équitablement distribué... Dans l'inébranlable persuasion que, pour maintenir son bel ordre, il a mis ce bonheur tant désiré, tant analysé, dans l'accomplissement de devoirs si simples en eux-mêmes, & si multipliés par nos impuissantes législations.

Nous prévenons le Lecteur, que lorsque nous citons la Collection des Œuvres de M. de *Voltaire*, c'est celle en quarante Volumes *in-octavo* avec encadremens, parce que nous avons été témoins nous-mêmes de l'attention avec laquelle il l'a revue. Si nous rapportons des traits que tout le monde sait en France, c'est parce qu'ils sont moins connus dans les pays étrangers, & qu'ils donnent lieu à des réflexions qui entrent dans notre plan, & servent à faire connoître

les ressources du génie, lorsqu'il se dévoue à éclairer les hommes.





HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE naquit à Paris le 20 Novembre (1) de l'an 1694. Son père L'AN 1694.

(1) M. *Palissot*, dans son Eloge, fait naître M. *de Voltaire* le vingt Février. Lui-même, dans son *Commentaire historique*, dit : Nous avons des médailles qui portent les deux dates. Mais plusieurs de ses parens nous ayant assuré qu'il étoit né le vingt Novembre, nous avons préféré leur opinion.

étoit Payeur des épices & Receveur des amendes à la Chambre des Comptes de Paris. Il avoit épousé *Marie-Marguerite Daumart.* M. *Dumoustier de la Fonds*, Officier au Corps Royal d'Artillerie, & Auteur d'une Histoire estimable de la ville de Loudun, apprit à M. de *Voltaire*, quelques jours avant sa mort, l'origine de sa famille; il lui adressa une piece de vers, composée en 1499 par un de ses ancêtres, sur la mort de *Rèné Arouët*, son ami. La voici (1) :

(1) M. *Dumoustier de la Fonds* nous apprend, que ces vers furent appliqués à *Scevole de Sainte-Marthe*, par M. *Daniel Ferron*, qui les déclama dans l'auditoire du Palais Royal de Loudun, le 5 Avril 1623. Ce plagiat fut reconnu. Un Fragment du Journal d'*Etienne Rousseau*, Enquêteur au Bailliage de Loudun, dit, que ce fut par modestie que *René Arouët* n'exposa pas au grand jour de l'impression plusieurs de ses ouvrages, qui en étoient dignes.

Muſes, que penſiez-vous, quand la mort l'a ſurpris?
Etiez-vous, dites-moi, en quelque profond ſomme?
Parmi vous & les Dieux il étoit en grand prix;
Il a vécu comme eux, il eſt mort comme un homme.
Mais lequel doit-on plus admirer ou pleurer?
Admirer ſes beaux ans, ou bien pleurer ſa perte?
Quant à moi, je ne puis me laſſer d'admirer,
Non plus que de pleurer la mort qu'il a ſoufferte:
Non, non, ce n'eſt aſſez de répandre des pleurs,
Ne reſtons après lui; ſa mort nous fait envie,
Et ſuivons au tombeau, accablé de douleurs,
Celui dont on ne peut approcher de la vie.

La réponſe de M. de *Voltaire* prouve combien peu il attachoit de prix au hazard de la naiſſance.

» Monſieur, l'iſle de *Délos* eut ſon » *Apollon*, la *Sicile* ſes Muſes, & » *Athenes* ſa *Minerve*. Les villes de » *Loudun* & de *Saint-Loup*, à l'exemple » des ſept villes qui combattirent autre» fois pour la naiſſance d'*Homere*, vou» droient-elles aujourd'hui combattre, » pour être le lieu de la naiſſance de mes » ancêtres? Je n'ai aucune voie de con» ciliation à leur propoſer. Si cette dé-

» couverte les intéresse, elles ne man-
» queront pas de moyens pour la faire.
» Les vers que fit *Antoine Dumoustier*,
» un de vos ancêtres, sur la mort de
» *René Arouët*, qui peut aussi être un des
» miens, sont animés d'un caractere d'a-
» mitié, qui fait honneur au cœur de
» celui qui les a écrits «.

Long-tems avant cette Lettre, il di-
soit à un de ses amis : » Les Biogra-
» phes qui ont écrit ma prétendue
» Histoire, dont vous me parlez, se
» sont un peu pressés, & me font trop
» d'honneur. Il n'y a pas un mot de
» véritable dans tout ce que ces Mes-
» sieurs ont écrit ; les uns ont dit, d'a-
» près l'équitable & vénérable Abbé
» *des Fontaines*, que je ressemblois à
» *Virgile* par ma naissance, & que je
» pouvois dire apparemment comme
» lui :

O fortunatos nimium sua si bona norint,
Agricolas !

» Je penſe ſur cela comme *Virgile*, &
» tout me paroît fort égal; mais le
» hazard a fait que je ne ſuis pas né
» dans le pays des Eglogues & des
» Bucoliques «.

Son enfance n'a été marquée par rien d'extraordinaire. La manie de queſtionner à tout propos, décéloit ſeulement en lui le déſir de s'inſtruire. Il étudia chez les Jéſuites, alors dépoſitaires de la confiance publique, pour ce qui regardoit l'éducation. *J. B. Rouſſeau*, devenu depuis le plus fougueux de ſes ennemis, fut invité à voir une Tragédie au Collége de Louis le Grand. A la diſtribution des prix qui ſuit ordinairement ces repréſentations, il remarqua qu'on appeloit pluſieurs fois le même Ecolier, & demanda au Pere *Tarteron* le nom du jeune Athlete ſi diſtingué parmi ſes rivaux. Le Pere *Tarteron* répondit, que c'étoit une eſpece de phé-

1710.

nomene, & que cet enfant annonçoit des dispositions surprenantes pour la Poésie : il alla le chercher, le présenta à *Rousseau ;* & le jeune homme, qui avoit déja si souvent entendu nommer avec enthousiasme le plus grand des Poëtes lyriques, comme par un mouvement involontaire, se jeta à son cou, & rendit hommage à ses talens. On citoit alors quelques-uns de ses Vers, fort au dessus de son âge.

SUR UNE STATUE DE PYGMALION (1).

Si Pygmalion la forma,
Si le Ciel anima son être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma :
Sans lui que serviroit de naître ?

(1) Ce quatrain a été appliqué à Madame *de Pompadour.* Cela n'empêche pas que nous ne l'ayons trouvé dans des Mémoires écrits en 1723, & qu'on nous a fournis pour l'Histoire de M. *de Voltaire.*

ÉPIGRAMME, *traduite de l'Anthologie.*

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant disoit aux orages:
Laissez-moi gagner les rivages;
Ne me noyez qu'à mon retour.

Il avoit aussi imité, plutôt que traduit, quelques Odes d'Anacréon : mais les copies que nous en avons sont trop infideles pour les publier ; & suppléer à ce qui manque seroit plus mal encore.

Un jour, *le demi-quart* avant la fin de la classe étant sonné, & le Pere *Porée*, son Professeur, n'ayant pas le tems de donner aux Ecoliers une matiere pour le *devoir* du lendemain, leur dit de faire des Vers sur *Néron*, qui se tue lui-même. Le jeune *Arouët* (c'est ainsi qu'il s'appeloit alors) donna les quatre Vers que voici :

De la mort d'une mere exécrable complice,
Si je meurs de ma main, je l'ai bien mérité;
Et n'ayant jamais fait qu'actes de cruauté,
J'ai voulu, me tuant, en faire un de justice.

Le Legs de *Ninon de l'Enclos* au jeune Poëte est une particularité connue de tout le monde, mais qu'il faut cependant consigner dans cet Ouvrage. L'Abbé de *Chateauneuf*, ami de cette fille célebre (dont l'exemple dangereux; s'il n'étoit pas unique, prouveroit que l'amabilité fait pardonner jusqu'au défaut de vertu), prenoit beaucoup d'intérêt au jeune *Arouët;* il le mena plusieurs fois chez son amie, qui s'amusant de son esprit, lui donna, par son testament, une somme de deux mille livres, destinée à commencer sa Bibliotheque. On lit, dans son *Commentaire historique*, qu'une petite piece de Vers, composée pour un Invalide, fut le prétexte de cette marque de souvenir. Dans cette occasion, la mémoire de M. *de Voltaire* a été infidelle. Les Vers ne furent faits que deux ans après la mort de *Ninon*, arrivée en 1706.

Voici à quelle occasion : Le jeune *Arouët* étoit alors au Collége de Louis le Grand, où ses parens l'avoient mis en chambre commune. Il y faisoit sa Rhétorique sous le Pere *Porée*, Jésuite. L'Invalide en question s'adressa d'abord à ce Régent, qui, trop occupé dans le moment pour satisfaire à sa demande, lui répondit, qu'il alloit lui donner un billet pour un de ses Ecoliers, lequel lui feroit sûrement les Vers qu'il désiroit. L'Invalide porta le billet à son adresse. Quand il vit le jeune Pensionnaire, qui paroissoit même plus jeune que son âge, il crut que le Pere *Porée* s'étoit moqué de lui. Il remit cependant le billet. Sur le champ l'Ecolier se mit à son bureau, & une demi-heure après lui donna les Vers dont il s'agit (1).

---

(1) Digne fils du plus grand des Rois,
Son amour & notre espérance,

Ces petits succès alarmerent M. *Arouët*, qui avoit des vûes différentes sur son fils. Il sollicita l'Abbé de *Chateauneuf* de l'éloigner de l'orageuse carriere des Lettres, en le plaçant auprès du Marquis de *Chateauneuf*, son frere, Ambassadeur à la Haye, non en qualité de Page, comme on l'a écrit, mais comme Secrétaire du Ministre. Il avoit alors dix-neuf ans.

1713. Une folie, assez excusable à cet âge, rendit son séjour en Hollande très-court : il y trouva cette Madame *du*

Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François,
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux.
On a dit qu'à votre naissance,
Mars vous dispensa la vaillance,
Minerve la Sagesse, Apollon la Beauté :
Mais un Dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

Noyer, connue par quatre volumes de Mémoires très-ſuſpects, & qui préſidoit alors à la rédaction d'une Gazette. Sa fille, aimable, jolie & intéreſſante, poſſédant l'eſprit de ſa mere ſans ſes défauts, fit connoître au jeune *Arouët* cette paſſion impérieuſe, qui n'écoute ni les conſeils de la raiſon, ni les loix ſéveres de la décence. Mademoiſelle *du Noyer*, honnête, mais ſenſible, n'oppoſa à ſon Amant que ces difficultés qui rendent l'amour plus vif encore; & bientôt les imprudences, inſéparables de ces eſpèces de liaiſons, trahirent le ſecret de leurs cœurs. Madame *du Noyer*, malgré l'expérience qu'elle devoit avoir acquiſe, au lieu d'eſſayer les conſeils de la tendreſſe maternelle, n'employa qu'une autorité abſolue & trop ſévere ordinairement dans les femmes qui ont ceſſé de plaire. On éluda ſes défenſes. Des lettres ſurpriſes, où

l'amour perſécuté ſe repandoit en murmures & en reproches, porterent cette mere offenſée à invoquer l'aûtorité de l'Ambaſſadeur; & celui-ci, pour éviter les ſcenes qu'une femme naturellement intrigante auroit pu donner au Public, mit l'Amant déſeſpéré aux arrêts dans ſon Hôtel.

Ce premier malheur n'étoit que le prélude de ceux qui devoient ſuivre. On lui annonça qu'il falloit partir pour Paris. Les Amans concerterent, par lettres, les ſtratagêmes que l'amour inſpire pour ſuppléer à l'abſence. Une derniere entrevue étoit, ou du moins paroiſſoit indiſpenſable. » Ce ſeroit vous trahir, » écrivoit M. *Arouët* à Mademoiſelle » *du Noyer*, que de venir vous voir ce » ſoir, il faut abſolument que je me » prive du bonheur d'être auprès de » vous, afin de vous mieux ſervir. Si » vous voulez pourtant changer nos

» malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à
» vous. Envoyez *Lisbette* sur les trois
» heures, je la chargerai d'un paquet,
» qui contiendra des habillemens d'hom-
» me, vous vous accommoderez chez
» elle; & si vous avez assez de bonté
» pour vouloir bien voir un pauvre pri-
» sonier, qui vous adore, vous vous
» donnerez la peine de venir sur la
» brune à l'Hôtel «.

Ainsi l'Amour aveugle le flattoit que des habits d'homme déroberoient sa Maîtresse à tous les yeux. Un Valet intrigant se chargea des détails; & ce périlleux projet s'exécuta, comme on le voit par les jolis Vers qu'il occasionna le lendemain.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En Cavalier déguisé dans ce jour,
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour & vous, vous êtes du même âge,
Et sa Mere a moins de beauté;

Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité;
P... vous étiez trop ſage
Pour être une Divinité.

Cette imprudente démarche fut encore découverte, & ſuivie de nouveaux chagrins. Il partit le 18 Décembre 1713 pour Paris, avec le ferme projet d'engager M. *du Noyer* à rappeller ſa fille auprès de lui. Comme ſon âge & ce qui venoit de ſe paſſer n'auroit pas donné un grand poids à ſon éloquence, il parvint à employer la protection d'un Evêque, & les intrigues d'un Jéſuite. Rien ne réuſſit. D'ailleurs, des ſoins perſonnels ne lui permirent pas de ſe livrer tout entier à cette négociation. Son pere, effrayé de ſon début dans le monde, vouloit, avec le ſecours d'une lettre de cachet, lui donner une de ces fortes leçons qui influent ſur le reſte de la vie: ſon fils, inſtruit à tems, déſarma ſa colere, en ſe jetant dans *l'Etude*

d'un Procureur, où il promit de seconder les vûes de sa famille.

Rarement les peres savent deviner le talent de leurs enfans. M. *Arouët* soutenoit que son fils devoit être Conseiller au Parlement; M. *Racine* vouloit que le sien fût Chanoine, & M. *Boileau* assuroit, en parlant du jeune *Despréaux, que c'étoit un bon garçon, qui ne diroit jamais du mal de personne.* Aussi M. *de Voltaire* a-t-il écrit lui-même dans la Vie de *Moliere* : » On » a remarqué que presque tous ceux qui » se sont fait un nom dans les Beaux » Arts, les ont cultivés malgré leurs » parens, & que la nature a toujours » été plus forte en eux que l'éduca» tion «.

Il s'apperçut bientôt qu'il avoit promis au delà de ce qu'il pouvoit tenir. L'intérêt ou la néceſſité ont beaucoup de peine à surmonter les dégoûts atta-

chés aux élémens de la Jurifprudence: comment le jeune *Arouët* qui fe jetoit dans ce dédale avec une répugnance fi marquée, y auroit-il paru avec éclat? auffi aima-t-il mieux fuivre l'impulfion de fon génie, & fe livrer tout entier à l'étude féduifante des Belles-Lettres. Elles calmerent fa paffion malheureufe pour Mademoifelle *du Noyer*. Il ne fe tua pas; quoique ce fût un des points bien convenus en fe féparant à la Haye. Un mariage convenable rendit la jeune Demoifelle à une vie plus tranquille, & l'eftime & l'amitié, deux fentimens qui dans les ames honnêtes terminent toujours ces fortes de liaifons, ont exifté conftamment depuis entre M. *de Voltaire* & Mademoifelle *du Noyer*, devenue Madame *de Winterfeld* (1).

(1) On a imprimé plufieurs fois, fous le titre de *Juvenilia*, quatorze lettres, faifant partie de

Ce

Ce fut donc à l'âge de dix-neuf ans 1713.
qu'il commença cette carriere, fournie avec tant de gloire. Il n'est pas inutile de remettre sous les yeux des Lecteurs l'état de la Littérature en France, à cette époque.

On regrettoit encore *Racine*, mort depuis quinze ans, & notre siecle commençoit à réparer les injustices du sien. Plusieurs personnes avoient déja désavoué sur son tombeau, des jugemens dictés par l'envie. *Corneille*, en possession de la gloire du Théatre, y étoit re-

---

la correspondance des deux amans. On n'y trouve point ce sentiment que M. *de Voltaire* a si bien exprimé dans plusieurs de ses Ouvrages. Il aimoit de bonne foi : il étoit jeune, persécuté, & cependant il n'échappa jamais de son ame embrasée aucun de ces traits de feu qui caractérisent les passions. Sans doute que dès-lors la Gloire le disputoit à l'Amour. Depuis elle a toujours eu le dessus.

gardé comme un Dieu dans ſon Temple. *Crébillon*, tragique héréditaire de ſon génie, venoit de préſenter ſur la ſcene *Rhadamiſte*, qui aſſocia ſon nom à celui de deux grands Maîtres de l'Art. *Campiſtron* ſe traînoit lentement ſur les pas de *Racine*, mais étoit apperçu à peine au bout de l'intervalle qui les ſéparoit. L'ambition de la gloire du Théatre n'enivroit pas alors comme aujourd'hui toutes les têtes. Les Tragédies donnoient rarement aux hommes aſſemblés ces grandes leçons d'humanité, de tolérance, de philoſophie; & malgré l'exemple même de *Racine*, on n'avoit pas encore appris à ſoigner le ſtyle, les convenances, & tout ce qui eſt du reſſort des bonnes mœurs. Malgré ſes intrigues ſans vraiſemblance, & ſon ſtyle lâche & diffus, *la Grange-Chancel* élevoit de grandes prétentions; mais on n'y avoit nul égard, & ſes pièces ne

devoient qu'à la disette, l'honneur de reparoître encore quelquefois.

Moliere, dans la tombe depuis quarante ans, attendoit l'héritier de son génie & de sa gaieté. *Du Fresni* & *Destouches* s'efforçoient de consoler Thalie de la perte récente de *Regnard*. L'impuissance de les remplacer n'avoit pas fait imaginer encore les Scènes Elégiaques, les Drames Bourgeois, qui ont transporté sur le Théatre, non les ridicules des hommes, & des leçons pour les en corriger, mais les petits événemens des familles obscures, dont le tableau inspire une pitié également stérile & passagere.

Le Régent de la Littérature, *Nicolas Boileau-Despréaux*, venoit de fermer les yeux, laissant trop de victimes immolées à sa sévérité, encore plus de préceptes que d'exemples, & ses ouvrages pour censeurs éternels du mau-

vais goût & du faux bel-esprit. *Rousseau*, dont les talens auroient fait oublier, si cela étoit possible, les torts & les imprudences, banni de son pays, satisfaisoit chez l'Etranger à la vérité outragée, ou peut-être à la vengeance de ses ennemis. *Fontenelle*, alors le Dictateur de la République des Lettres, jouissoit de plusieurs réputations, dont il devoit quelques-unes (1) à son extrême sociabilité : mais la Littérature commençoit déja à céder aux Sciences cet homme universel. *Lamotte*, à son exemple, passoit sa vie à essayer tous les genres, & faisoit par l'harmonie de sa prose & l'agrément de ses idées, pardonner à plus d'une tentative infruc-

(1) On le plaçoit alors parmi les Poëtes. On lui tenoit compte de ses Opéra; on ne disoit pas de mal de ses Tragédies; il faut convenir que dans tout cela, il y avoit plus de complaisance que de justice.

tueuſe. *Piron*, qui eut tout à la fois du génie & de l'eſprit; mais qui peut-être ne tiroit pas tout le parti qu'il pouvoit de l'un & de l'autre. *Chaulieu*, qui n'auroit point pardonné à *Voltaire* de lui avoir enlevé la premiere place, s'il n'avoit réfléchi que ſon genre, pour être quelque choſe, devoit renoncer à toute prétention. Tels étoient les hommes célebres, que M. *Arouët* vit épars ſur le penchant du Mont ſacré, lorſqu'il ſe propoſa d'y monter.

D'un autre côté, l'Hiſtoire s'applaudiſſoit de voir ſes pinceaux dans les mains de l'Abbé de *Vertot*. Son coloris brillant embelliſſoit les objets, ſans nuire à la vérité. On ne déſiroit alors preſque rien dans *Boſſuet*. Nous avons appris long-tems après, que la Philoſophie étoit l'ame de l'Hiſtoire. *Rollin*, trop prolixe & trop crédule ſans doute, a pourtant employé le langage de la

ſimplicité & de la raiſon. *D'Orléans*, qui a mis tant de menſonges en un ſi beau ſtyle; *Bougeant*, moins ingénieux, mais plus ſolide ; *d'Avigni*, dont la préciſion & la juſteſſe ont droit à tant d'éloges ; *Fénelon*, dont le moindre des avantages fut un eſprit ſupérieur & l'éloquence la plus perſuaſive, occupoient un haut rang dans l'opinion publique. Le célebre *Monteſquieu*, créateur de deux genres, préparoit alors ſes Ouvrages tant critiqués & tant admirés. Tels ſont encore ceux avec leſquels il s'élança vers le Temple de la Gloire. Déja *Malherbe*, *Corneille*, *Moliere*, *Lafontaine* l'y avoient précédé. Que de talens il falloit pour mêler ſon nom à ces noms immortels !

En leur rendant l'hommage qui leur eſt dû, oſons examiner ſi l'utilité de ces grands talens égaloit leur éclat. Quel but ſe propoſoient en général ces

célebres Écrivains? D'obtenir pour leur Patrie la prééminence ſur les nations rivales, de perfectionner les Beaux-Arts, de parvenir à une célébrité qui n'eſt pas toujours ſtérile. Mais à peine entrevoyoit-on les nombreux avantages qui réſulteroient de l'ignorance diſſipée ; l'influence des lettres ſur l'intérêt du peuple ; la tranquillité qu'elles jettent dans les eſprits ſur ce qui eſt au-deſſus de leur ſphere, & l'activité créatrice qu'elles donnent pour ce qui eſt à leur portée ; le parti que l'Adminiſtration pouvoit tirer des lumieres répandues ſur le commerce, ſur la population, ſur l'économie intérieure, objets d'une néceſſité journaliere, mais malheureuſement étrangers jusqu'alors à ceux qui pouvoient en développer les principes avec le plus de ſagacité. Les gens de Lettres qui s'étoient volontairement condamnés au modeſte em-

ploi d'amuser les Princes, ne soupçonnoient pas qu'il fût possible de les pénétrer d'un nouvel esprit, & d'ajouter par-là un degré de plus à la stabilité de leurs trônes & à la félicité de leurs peuples; que le vain talent de présenter des pensées ingénieuses, ou des fictions agréables avoit été assez longtems accueilli; que l'âge de la raison étoit arrivé, & qu'enfin il n'étoit pas nécessaire de remplacer les prologues de *Moliere* & les dégoûtantes adulations de *Boileau*.

En faisant les premiers pas dans la carriere des Lettres, Monsieur *de Voltaire* s'y annonça par une Ode, non sur la construction du chœur de l'Eglise de Notre-Dame, comme on l'a prétendu, mais sur Sainte Génevieve, dont le sujet avoit été donné par le Pere *Lejay*, Régent de Rhétorique de Louis-le-Grand, conjointement avec le Pere

Porée. L'Abbé du *Jarry* en composa une sur le même sujet. Elle fut préférée à celle de M. *de Voltaire*, & même couronnée par l'Académie Françoise. La piece de l'Abbé du *Jarry* n'est plus connue, & on a conservé de l'Ode du jeune *Arouët* les trois strophes suivantes.

Aux maux les plus affreux le ciel nous abandonne;
Le désespoir, la faim, la mort nous environne;
Et les Dieux contre nous soulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les Peuples & les Rois.

Des plaines du Tortose aux bords du Borysthene,
Mars a conduit son char attelé par la haine,
Les vents contagieux ont volé sur ses pas,
Et soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Echappés au trépas.

D'un Monarque puissant la race fortunée
Remplissoit de son nom l'Europe consternée:
Je n'ai fait que passer, ils étoient disparus;
Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

Soit que M. *de Voltaire* eût concouru pour le laurier académique que lui avoit enlevé l'Abbé du *Jarry*, soit qu'il fût simplement choqué du jugement porté sur son Ode par quelques particuliers, n'écoutant que les ressentimens d'un talent qui se croyoit humilié, il exhala sa colere dans une espece de Satire. Il seroit trop sévere, de faire un crime à un jeune homme de cette vengeance enfantine, passagere effervescence d'un amour-propre révolté, & nous ne nous faisons aucun scrupule de publier la piece qui fut l'interprete de son imprudente colere.

LE BOURBIER.

Pour tous rimeurs habitans du Parnasse,
De par Phébus, il est plus d'une place;
Les rangs n'y sont confondus comme ici,
Et c'est raison : seroit beau voir aussi
Le fade auteur d'un Sonnet ridicule,
Sur même lit couché près de Catulle;
Ou bien Lamotte ayant l'honneur du pas
Sur le Harpeur, ami de Mécénas.

Trop bien Phébus fait de sa République
Régler le rang & l'ordre hiérarchique ;
Et dispensant honneur & dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,
Rians jardins, non tels qu'à Châtillon
En a plantés l'ami de Crébillon,
Et dont l'art seul a fourni la parure ;
Ce sont jardins ornés par la nature ;
Ce sont lauriers, orangers toujours verds :
Là séjournez, gentils faiseurs de vers,
Anacréon, Virgile, Horace, Homere,
(Vous qu'à genoux le bon Dacier révere)
D'un beau laurier y couronnant leur front.
Un peu plus bas, sur le penchant du mont,
Est le séjour de ces esprits timides,
De la raison partisans insipides,
Qui compassés dans leurs vers languissans,
A leur lecteur font haïr le bon sens.
A donc, amis, si, quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique plage,
Et que Lamotte ayez désir de voir,
Retenez bien lequel est son manoir.
Là ses consorts ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs, presqu'en naissant fanées,
D'un sol avide incultes nourrissons,
Et dignes prix de leurs fades chansons.
Cettui pays n'est pays de Cocagne,
Il est enfin au pied de la campagne
Un Bourbier noir, d'infecte profondeur,
Qui fait sentir très-mal-plaisante odeur
A un chacun, fors à la troupe impure,

Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui font-ils ces rimeurs diffamés ?
Pas ne prétends que par moi soient nommés.
Mais quand verrez chansonniers faiseurs d'odes,
Rauques corneurs de leurs vers incommodes,
Peintres, Abbés, Brocanteurs, Jetonniers,
D'un vil café superbes cazaniers,
Où tous les jours entre Rome & la Grece
De mal-disans se tient bureau d'adresse,
Direz alors, en voyant tel gibier,
Ceci paroît citoyen du Bourbier.
. . . .

Cette Satire blâmable, quoique moins mordante que celles de *Boileau*, qui attaquoient également les mœurs & les ridicules, augmenta le nombre de ses ennemis. Ils rappelerent tout ce qu'ils avoient hasardé dans ce genre; & le firent exiler pour quelque tems. On ne sait pas exactement la cause de cette premiere disgrace; mais on en a la preuve dans la fin d'une Epître (1) à Madame *de Gondrin*.

---

(1) Le commencement de cette Epître est dans les Œuvres de M. *de Voltaire*; mais les vers que

Daignez pour moi vous employer,
Près de ce Duc aimable & ſage,
(Qui fit avec vous le voyage
Où vous pensâtes vous noyer,)
A conjurer un peu l'orage,
Qui ſur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au Prince Régent,
Je tienne à peu près ce langage:
Prince, dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi qui par tes bienfaits ſignales ta puiſſance,
Toi qui fais ton plaiſir du bonheur des humains,
PHILIPPE! il eſt pourtant un malheureux en France:
Du Dieu des Vers un fils infortuné
Depuis un tems fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta préſence;
Songe que d'Apollon ſouvent les favoris
D'un Prince aſſurent la mémoire;
PHILIPPE, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin;
Auguſte l'exila dans l'affreuſe Scythie,
Auguſte eſt un Héros; mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie.
Grand Prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui
Et plus heureux qu'Auguſte, & plus clément que lui!

---

nous citons ne ſe trouvent que dans l'édition de 1723, en un petit volume *in*-12.

Il fut pardonné en effet ; mais cette premiere leçon ne triompha pas de ce dangereux penchant à la satire. Le Gouvernement, qui ne fournissoit alors que trop de sujets à la censure, exerça le talent funeste de ce jeune Poëte ; &
1718. la Bastille, retraite ordinaire des Ecrivains inconsidérés, le renferma près d'une année. Il est surprenant que dans son *Commentaire historique* il passe cette anecdote sous silence : ce sont les torts de l'âge plutôt que de la personne (1). Voici comment lui-même raconte ce fâcheux événement :

(1) Nous observerons même que depuis vingt ans il a paru quatre mille Pieces plus hardies, plus licencieuses que celles qui valurent à M. *de Voltaire* cette correction. Ce n'est pas, comme le disent nos Moralistes, que nos mœurs soient plus corrompues ; mais une autre façon de penser a appris à dédaigner ces puériles vengeances d'un esprit mécontent, & l'on a vu qu'elles s'effacent bientôt du souvenir des hommes, quand on leur refusent une certaine attention.

» Il parut, à la mort de *Louis XIV*, » une petite Piece imitée des *J'ai vu* » de l'Abbé *Regnier*. C'étoit un ou- » vrage où l'auteur passoit en revue » tout ce qu'il avoit vu dans sa vie. » Cette Piece est aussi négligée aujour- » d'hui, qu'elle étoit alors recherchée. » C'est le sort de tous les Ouvrages » qui n'ont d'autre mérite que celui » de la satire. Cette Piece n'en avoit » point d'autre ; elle n'étoit remarquable » que par les injures grossieres qui y » étoient indignement répandues ; & » c'est ce qui lui donna un cours pro- » digieux : on oublia la bassesse du style » en faveur de la malignité de l'Ouvrage. » Elle finissoit ainsi : *J'ai vu ces maux,* » *& je n'ai pas vingt ans.*

» Comme je n'avois pas vingt-ans » alors (1), plusieurs personnes cru-

(1) Il en avoit vingt à vingt & un.

» rent que j'avois mis par-là mon ca-
» chet à cet indigne Ouvrage : on ne me
» fit pas l'honneur de croire, que je
» puſſe avoir aſſez de prudence pour
» me déguiſer. L'Auteur de cette miſéra-
» ble Satire ne contribua pas peu à la faire
» courir ſous mon nom, afin de mieux
» cacher le ſien. Quelques-uns m'impu-
» terent cette Piece par malignité, pour
» me décrier & pour me perdre. Quel-
» ques autres, qui l'admiroient bonne-
» ment, me l'attribuerent, pour m'en faire
» honneur. Ainſi un Ouvrage que je
» n'avois pas fait, & même que je n'a-
» vois point encore vu alors, m'attira
» de tous côtés des malédictions & des
» louanges.

» Je me ſouviens, que paſſant alors
» par une petite ville de Province,
» les beaux-eſprits du lieu me prierent
» de leur réciter cette Piece, qu'ils di-
» ſoient être un chef-d'œuvre. J'eus
» beau

» beau leur répondre, que je n'en étois » point l'auteur, & que la piece étoit » misérable, ils ne m'en crurent point » sur ma parole ; ils admirerent ma re- » tenue, & j'acquis ainsi auprès d'eux, » sans y penser, la réputation d'un grand » Poëte & d'un homme fort modeste.

» Cependant ceux qui m'avoient at- » tribué ce malheureux ouvrage, con- » tinuoient à me rendre responsable de » toutes les sotises qui se débitoient » dans Paris, & que moi-même je dé- » daignois de lire. Quand un homme a eu » le malheur d'être calomnié une fois, on » dit qu'il le sera long-temps. On m'as- » sure, que de toutes les modes de ce » pays-ci, c'est celle qui dure davantage.

» La justification est venue, quoi- » qu'un peu tard. Le calomniateur a » signé, les larmes aux yeux, le désa- » veu de sa calomnie devant un Secré- » taire d'État ; c'est sur quoi un vieux

» connoiſſeur en vers & en hommes ;
» m'a dit : Oh le beau billet, qu'a *La*
» *Châtre* ! continuez, mon enfant, à faire
» des Tragédies, renoncez à toute pro-
» feſſion férieuſe pour ce malheureux
» métier, & comptez que vous ſerez
» harcelé publiquement toute votre vie,
» puiſque vous êtes aſſez abandonné de
» Dieu, pour vous faire de gaieté de
» cœur un homme public. Il m'en a cité
» cent exemples ; il m'a donné les meil-
» leures raiſons du monde, pour me
» détourner de faire des vers. Que lui
» ai-je répondu ? des vers. Je me ſuis
» donc apperçu de bonne heure, qu'on
» ne peut réſiſter à ſon goût dominant,
» ni vaincre ſa deſtinée. Pourquoi la
» nature force-t-elle un homme à cal-
» culer, celui-ci à faire rimer des ſyl-
» labes, cet autre à former des *croches*
» & des *rondes* ſur des lignes paral-
» leles ? »

Ce ne fut point pour les *J'ai vu* qu'on envoya M. *de Voltaire* à la Bastille, mais pour une inscription latine qu'on lui attribua tout aussi faussement que les *J'ai vu*; elle commençoit par ces mots: *Puero regnante.* Il se justifia pleinement sur cette accusation, & obtint sa liberté. Ce fut pendant son séjour à la Bastille qu'il composa, en grande partie, son *Œdipe*, ouvrage qui avertit la France qu'elle possédoit un homme extraordinaire. Les Comédiens n'osoient représenter cette Tragédie; croyant que leur refus, ou du moins leur lenteur, étoit un hommage aux mânes du grand *Corneille.* M. *de Voltaire* raconte, qu'à la premiere représentation, « le jeune homme (1), qui étoit

(1) M. *de Voltaire* n'avoit que dix-huit ans quand il fit *Œdipe*; il en avoit vingt-quatre quand cette piece fut représentée pour la premiere fois.

» fort diſſipé & plongé dans les plaiſirs
» de ſon âge, ne ſentit point le péril ; il
» ne s'embarraſſoit pas que ſa piece
» réuſsît ou non ; il badinoit ſur le Théa-
» tre, & s'aviſa de porter la queue du
» Grand-Prêtre dans une ſcene où ce
» même Grand-Prêtre faiſoit un effet
» très-tragique. »

Cette Tragédie eut quarante-cinq re-préſentations, & à chacune l'Auteur ôtoit une tache, ou ajoutoit un trait heureux. Ce coup d'eſſai fit une ſenſa-tion ſi extraordinaire, que le Prince de Conti (pere de celui qui a été ſi cé-lebre par la journée des Barricades de Démont & de Château-Dauphin) fit pour lui des vers, dont voici les derniers.

Ayant puiſé ſes vers aux eaux de l'Aganippe,
Pour ſon premier projet il fait le choix d'Œdipe ;
Et quoique dès long-tems ce ſujet fût connu,
Par un ſtyle plus beau cette piece changée,
Fit croire des enfers *Racine* revenu,
Ou que *Corneille* avoit la ſienne corrigée.

Le nouvel esprit qui perçoit dans *Œdipe*, bien plus que la beauté de la versificaton, fit époque. Cette portion du public, qui exagere toujours le bien & le mal, plaça la jeune Poëte au-dessus de *Corneille*, & le petit nombre de ceux qui ne précipitent pas leur jugement, se contenta de faire appercevoir, que *Corneille* & *Racine* n'avoient pas débuté avec autant de succès.

Il ne le dut point au prestige de la déclamation ; la piece fut jouée sans un acteur célebre alors, (le Sieur *Ponteuïl*, qui mourut avant la représentation *d'Œdipe*), & c'est une chose assez extraordinaire, que la Tragédie, qui devoit annoncer notre Poëte au monde littéraire, & *Irene*, qui devoit mettre le sceau à son immortalité, aient été privées du secours des deux plus grands Acteurs de leur tems. *Le Kain* mourut dans les mêmes circonstances que *Ponteuïl*.

Malgré ces contrariétés & les clameurs de ceux qui regardoient comme un facrilége, de refaire une piece de *Corneille*, le fuccès fut complet. Tout ce qui le fuit, c'eft-à-dire les parodies, les critiques, les libelles, enfin ce que l'envie imagine, pour arrêter un homme nouveau, qui fe fait jour au milieu de la foule, fut mis en œuvre. Il paroît que de ce côté là, foixante ans n'ont rien changé à nos mœurs.

Le très-petit nombre de gens de goût voyoit avec peine l'amour inceftueux introduit dans cette famille coupable & infortunée ; mais M. *de Voltaire* étoit trop jeune encore pour réfifter à l'empire de l'habitude & au defpotifme des Acteurs, qui ne croyoient pas pouvoir rifquer une piece fans *amoureufe*. Quant aux chœurs, nous ne les rappelerons fur la Scene, que lorfque nous aurons changé la forme mefquine de nos

théatres ; peut-être même alors y feroient-ils un médiocre effet, puisque le peuple qu'ils représentent ne joue pas chez les nations modernes le rôle qu'il jouoit à Athenes.

Ces imperfections ne priverent pas le nouvel *Œdipe* de tous les suffrages ; » il trouva des partisans enthousiastes, » disent les journaux d'alors, qui ne » vouloient pas même faire l'honneur » au pere du théâtre, de suspendre leur » jugement entre lui & M. *de Voltaire* ».

M. *de Lamotte*, plus équitable, se contenta de dire dans son approbation, » que le public, à la représentation de » cette piece, s'étoit promis un digne » successeur de *Corneille* & de *Racine*, » & qu'à la lecture il ne rabatroit rien » de ses espérances ».

L'Abbé *de Chaulieu*, dont M. *de Voltaire* a si souvent fait l'éloge, se permit cette Epigramme :

Oh la belle approbation !
Qu'elle nous promet de merveilles !
C'eſt là sûre prédiction
De voir *Voltaire* un jour remplacer les *Corneilles*.
Mais où diable, *Lamotte*, as-tu pris cette erreur ?
Je te connoiſſois bien pour aſſez plat auteur,
Et ſur-tout très-méchant Poëte,
Mais non pour un lâche flatteur,
Encor moins pour un faux-prophete (1).

1720. L'ambition trop précipitée de cueillir un nouveau laurier, lui fit riſquer *Artemire* : trois belles Scenes ne la ſauverent pas de la diſgrace du Parterre.

Artemire, après avoir allégué toutes les preuves de ſon innocence à un époux injuſte, & que la jalouſie aveugle, ajoute :

(1) L'Abbé *des Fontaines*, moins difficile que l'Abbé de *Chaulieu*, a malgré lui rendu juſtice à cette Tragédie, même en voulant la critiquer : » Nous n'avons rien de ſi parfait & de ſi touchant » ſur le Théatre en général, que le quatrieme Acte » de l'*Œdipe* de *Sophocle*, traduit par M. de *Vol-* » *taire* ». On ſait ſi c'eſt une traduction. M. de *Voltaire* a traduit comme *Racine*.

Vous êtes mon époux, votre gloire m'eſt chere,
Mon devoir me ſuffit, & ce cœur innocent
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus, ce matin à la mort condamnée,
J'ai pu briſer les nœuds d'un funeſte hymenée.
Je tenois dans mes mains l'empire & votre ſort;
Si j'avois dit un mot, on vous donnoit la mort:
Vos peuples indignés alloient me reconnoître;
Tous m'en ſollicitoient, je l'aurois dû peut-être;
Du moins par votre exemple, inſtruite aux attentats,
J'ai pu rompre des loix que vous ne gardez pas.
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie,
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie,
Ni mes périls préſens, ni mes malheurs paſſés,
J'ai ſauvé mon époux; vous vivez, c'eſt aſſez.
Le tems qui perce enfin la nuit la plus obſcure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure;
Et vos yeux recevant une triſte clarté,
Verront trop tard un jour luire la vérité:
Vous connoîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes (1).

Un ſuccès dans une carrière où nul François n'avoit encore paru avec honneur, alloit bientôt fixer ſur lui les yeux de l'Europe. Il avoit employé

(1) M. de *Voltaire* a conſervé quelques-uns de ces vers dans d'autres pieces.

cette retraite forcée, dont nous avons parlé, à composer les six premiers chants du Poëme de la *Ligue.* « Saisi » de tout ce que M. de *Caumartin*, très-» savant dans l'Histoire, lui contoit de » *Henri IV*, dont ce respectable vieil-» lard étoit idolâtre, il commença cet » Ouvrage par pur enthousiasme, sans » presque y faire réflexion. Il lut un jour » plusieurs chants de ce Poëme chez le » jeune Président *des Maisons*, son » intime ami; on l'impatienta par des » objections, il jeta son manuscrit au » feu. Le Président *Hénaut* l'en retira » avec peine : *Souvenez-vous*, lui dit-il » dans une de ses lettres, *que c'est moi* » *qui ai sauvé la Henriade*, *& qu'il* » *m'en a coûté une belle paire de man-* » *chettes.* Plusieurs copies de ce Poëme, » qui n'étoit qu'ébauché, coururent dans » le Public; il fut imprimé avec beau-» coup de lacunes sous le titre de la » *Ligue* ».

Malgré les tourmens que valent souvent à l'amour-propre les conseils demandés dans la jeunesse, jamais il ne négligea cet utile secours : ayant *eu, dans ce tems-là, occasion* d'accompagner à Bruxelles Madame la Marquise de *Ruppelmonde*, il y trouva *Rousseau*, & lui confia le Poëme de la *Ligue*. Celui-ci blâma l'espece d'affectation de ramener sans cesse les intérêts des Prêtres, applaudit à la richesse de la Poésie, & ne critiqua rien dans le plan (1).

---

(1) Mais depuis il a fait une singuliere observation. « Je lui donnois (dit-il dans une lettre) » les louanges que je crus qu'il méritoit sur plu- » sieurs caracteres, qui m'avoient paru bien tou- » chés, & sur-tout sur celui de M. de *Rosni*, que » j'ai été fort surpris de voir qu'il avoit retranché » depuis, pour substituer en sa place celui de » l'Amiral de *Coligni* ». C'est *Duplessis-Mornay*, que M. de *Voltaire* y substitua, & non l'Amiral de *Coligni*.

1723. Lorſque cet Ouvrage parut, les Connoiſſeurs l'accueillirent avec enthouſiaſme, les gens du monde apprenoient par cœur de ſi beaux Vers, & les Ecrivains médiocres les attaquerent.

Ce Poëme corrigé & réimprimé, lu & critiqué ſans ceſſe, traveſti en François & traduit dans preſque toutes les Langues étrangeres, défiguré par des Editeurs infideles, attaqué par des Commentaires, déshonoré par des paralleles, arrivera à la poſtérité ſans tout ce fatras de brochures, & accompagné du ſeul diſcours qui le précede & l'annonce. Nous en parlerons beaucoup plus en détail dans le troiſieme Volume.

Dès-lors M. *de Voltaire*, loin du monde bruyant, recherchoit la paiſible ſociété des Littérateurs, qui joignoient à des talens connus une longue expérience, & ſuivoit exactement le plan de cette vie laborieuſe dont il ne s'eſt

jamais écarté : c'étoit quelque chose pour un jeune Poëte aussi généralement distingué. Son extrême gaieté résistoit aux persécutions de toute espece que lui suscita l'envie ; persécutions rallumées sans cesse par les vengeances que de tems en tems il se permettoit, & qu'il auroit dû peut-être sacrifier à son repos.

Comme il n'y avoit point alors cette multitude de Journaux, qui sont autant d'arênes, où les champions viennent combattre leurs adversaires ; les Epigrammes, les Couplets, les Satires, les petits Libelles malins, étoient plus multipliés qu'aujourd'hui. De quelque façon que les choses s'arrangent, il faut toujours aux hommes la même facilité d'exhaler leur jalouse méchanceté. On remarque cependant des différences sensibles entre cette époque & celle où nous vivons : on n'affichoit pas si hau-

tement l'univerſalité des prétentions. *Fontenelle* & *Lamotte*, chez qui on peut trouver l'origine de cette orgueilleuſe manie, étoient encore aſſez loin de ce que nous avons vu depuis. La folle hardieſſe de claſſer les Auteurs, de *tarifer* leur mérite, de les condamner à l'oubli, ou de faire leur apothéoſe, avoit peu de partiſans. Ce n'eſt que trente ans après que M. *de Voltaire* lui-même en donna l'exemple dans un Catalogue raiſonné, dont le *Siècle de Louis XIV* pouvoit ſe paſſer. On n'avoit pas ſoumis la Littérature entiere à des calculs de finance; le travail étoit l'occupatiou du génie ou de l'eſprit, & non des ſpéculations de commerce. Les Auteurs peu habiles dans ces ſortes de Traités, étoient moins riches, mais plus indépendans; ils ont plus d'urbanité aujourd'hui, alors ils étoient plus originaux. On ne liſoit pas autant,

mais on ſavoit davantage. Les Ouvrages n'avoient pas été décompoſés, refaits, & ſoumis à toutes les métamorphoſes, qui finiſſent par les anéantir. On n'avoit pas imaginé de faire, de l'Hiſtoire par exemple, un Dictionnaire des ſiéges, un Dictionnaire de portraits, un Dictionnaire d'anecdotes, des Tablettes hiſtoriques. Cet art funeſte de tout dénaturer fait qu'on ne ſait plus ce qu'on lit, & qu'on retrouve par-tout les mêmes idées; le dégoût empêche de peſer ſur rien. Il n'y a que le Théatre qui n'ait pas changé : les Auteurs y jouoient un rôle *auſſi* ingrat : on trouvoit alors les plaintes également fondées, les chûtes non moins répétées, les ſuccès rares, & le Public, comme aujourd'hui, donnant ſon ſuffrage aſſez légérement, & le retirant de même.

Mariamne, qui fut repréſentée, pour la premiere fois, en 1724, juſtifieroit

une partie de ces réflexions, & n'ajouta rien à la réputation de l'Auteur. Il dit lui-même : « Empoisonnée par Hérode, » lorsqu'elle but la coupe, la cabale » cria : La Reine boit, & la Pièce » tomba ». Quelques personnes ont révoqué en doute cette anecdote ; elles racontent, que le Public se trouvant partagé sur le mérite de la Pièce, le procès fut singuliérement jugé. On donnoit ce jour-là, pour petitePiece, le *Deuil*. Un Plaisant s'écria : *C'est le deuil de la Tragédie nouvelle*.. Le bon mot vole de bouche en bouche, & la cabale triomphe. Ce qui prouve cependant la vérité de la premiere version, c'est que l'Auteur ôta la liqueur fatale. Les Connoisseurs regrettent ce premier dénouement, & croient que si les Comédiens avoient aujourd'hui le courage de présenter cette coupe, le Parterre, devenu beaucoup meilleur Juge, la préféreroit au poignard. Cette

Cette difgrace injufte que le Public a réparée plufieurs années après, le fouvenir toujours amer de fa détention, l'impoffibilité d'échapper aux entraves données à la preffe, les rifques qui accompagnoient néceffairement les introductions clandeftines, le defir naturel de connoître par foi-même les Nations voifines; toutes ces raifons lui perfuaderent de chercher fous un autre climat cette liberté, la premiere paffion d'un homme qui fe fent appellé à la culture des Beaux-Arts (1). Auffi écrivoit-il à un de fes amis : « L'inquifition » politique, en certains pays, & l'in- » quifition eccléfiaftique en d'autres, ont » étouffé plus d'un talent & plus d'un » génie, & je fuis perfuadé, que depuis

(1) Il faut ajouter à ces motifs l'ordre qu'il reçut de s'abfenter au fortir de la Baftille, où il avoit été mis une feconde fois, pour une querelle avec le Chevalier de *Rohan*.

» l'inondation de certains Barbares en » Italie, il y a eu plus de grands hom- » mes étouffés presqu'en naissant, par » la crainte & par la superstition, qu'il » n'y a eu d'hérétiques brûlés. L'homme, » né dans un pays despotique, est à » l'homme né libre ce qu'un petit oran- » ger en caisse est à ces beaux orangers » en pleine terre ».

Le drapeau de cette liberté étoit alors planté sur les bords de la Tamise. On y laissoit aux esprits jusqu'au pouvoir de s'égarer, dans l'espoir que peut-être une de ces routes nouvelles indiqueroit un sentier vers la vérité.

L'Angleterre venoit de perdre le célebre *Adisson*, dont l'esprit élevé dans le commerce des Muses, s'étoit plié sans peine aux ressorts de la politique. Il avoit mis dans le rôle de *Caton* tout le talent qu'il faut pour faire une belle Tragédie; & dans les morceaux de mo-

rale qui ornent le *Spectateur*, cette raiſon adroite & inſinuante, qui commence par flatter les hommes, & finit par les ſubjuguer. Si dans un Poëme eſtimable, il prouva que les haines nationales ſont un des plus inexcuſables délires de l'eſprit humain, il dédommagea de cette foibleſſe par des idées fortes & heureuſement exprimées.

Congreve vivoit encore ; & quoique depuis long-tems il ne travaillât plus pour le Théatre, on jouiſſoit de ſes excellentes Pièces, en admirant toujours la fineſſe & la variété des nuances dans ſes portraits, la richeſſe & la pureté de ſon ſtyle, l'art difficile d'amener les hommes à examiner de près le bizarre tableau de leurs ridicules.

Thompſon venoit de publier ſon premier Ouvrage (1) & d'acquérir en un

(1) Le Poëme ſur les Saiſons.

jour une réputation, qui, pour le plus grand nombre des Ecrivains, eſt le fruit incertain de pluſieurs années. Le vertueux *Steele* achevoit une carrière dont les Sciences, la Morale & la Religion avoient également ſujet de s'applaudir. On citoit, avec éloge, les Poéſies du *Tibulle* Anglois (*Thomas Rouve*), qui déroboit à ſa muſe facile des heures plus utilement employées en faveur de *Plutarque.* A peine le Mauſolée du célebre *Prior* étoit achevé. Il avoit emporté dans la tombe un eſprit fin & orné de grands talens pour les négociations, & laiſſé aux hommes, pour les conſoler, des Poéſies qu'on lit encore avec plaiſir après celles d'*Horace*, ſon modèle.

La même année avoit été la derniere de *Hughes*, l'un des plus beaux génies qu'ait poſſédé l'Angleterre, & qui a ſu le mieux allier dans une Tragédie les richeſſes de l'eſprit & du ſentiment.

Gay, qu'on pourroit comparer à *Lamotte*, pour avoir fait, comme lui, des Fables sans naturel, & trop prodigué l'esprit.

Swift, qui, sans le prestige de la Poésie, trouva le secret de dire de grandes vérités à son siecle, bien supérieur à *Diogene*, & au moins l'égal de *Lucien*, se moquoit ingénieusement de notre orgueilleuse espèce. Esprit vraiment original, arrivant à son but, en prenant des routes écartées, & n'affectant ces détours que pour ne pas heurter la vanité des hommes. Il corrigea plus d'un ridicule, ou du moins en imposa au vice, qui, sans ces sortes de barrieres, foule aux pieds avec arrogance tout ce qui tient à la décence & aux mœurs. Il eût été plus utile encore, si le goût qui s'acquiert eût égalé chez lui les dons de la Nature. Mais ses Ouvrages prolixes, obscurs même pour ses

compatriotes, font également admirer ſes reſſources, & regretter le meilleur uſage qu'il auroit pu en faire. On s'apperçoit auſſi, que les mécontentemens de l'homme ambitieux qui vient d'échouer, affoibliſſent un peu les réflexions du Philoſophe auſtère enfoncé dans ſon tonneau.

Déja le Vicomte de *Bolingbrocke*, ſi célebre par ſes connoiſſances, & l'art de les employer, avoit développé en France & en Angleterre ſes talens politiques, & ſe voyoit compté parmi le petit nombre d'hommes dont une Nation s'enorgueillit, & que toutes les autres envient.

Pope, celui des modernes, peut-être, qui auroit le plus approché d'*Horace*, ſi la Nature lui avoit donné la gaieté & l'inſouciance du *Pindare* latin, *Pope*, dis-je, faiſoit parler à la raiſon un langage ſéduiſant, & lui aſſuroit la

conquête de ceux qui méditoient ses Ouvrages. Aucun Poëte, avant lui, n'avoit porté aussi loin la connoissance des hommes, ni présenté, avec autant d'art, cette multitude de ridicules, suites naturelles de nos passions. Peut-être même ce célebre Ecrivain devoit-il donner à son génie un exercice plus noble; peut-être le sublime Auteur de l'*Essai sur l'homme* ne devoit-il pas descendre aux peintures de ces scenes humiliantes, où l'humanité joue un si triste rôle. Il est douteux, d'ailleurs, que l'on corrige des ridicules, & très-vraisemblable, que ce que nous appellons corriger, est simplement un échange de foiblesses & de bizarreries, proscrites & tolérées tour-à-tour. Ces taches légeres étoient cependant effacées par l'éclat des plus heureux talens; & M. *de Voltaire* disoit, que *Pope*, comme Poëte & comme Philosophe, avoit épargné aux beaux-

esprits, ses successeurs, la peine de faire bien des livres. En effet, il attachoit à ses écrits une empreinte si originale, que quiconque a quelque teinture de la Littérature Angloise, trouve que ses Emules, dans la même carrière, transportent malgré eux dans leurs Ouvrages les traces de ses idées.

C'est à regret qu'on voit encore des Philosophes modernes s'appuyer de l'opinion de *Tindal*, esprit cultivé sans doute, mais toujours vendu au premier qui daignoit payer sa plume. Dans l'espace de dix années, on le vit tour-à-tour combattre & défendre la Religion. Le parti qui avoueroit un pareil Apologiste, prouveroit trop l'impossibilité de trouver d'autres Défenseurs. Mais alors les Nations rivales de l'Angleterre recevoient, avec trop peu d'examen, les fruits prématurés de la liberté de penser; & depuis vingt années

ſeulement on s'eſt apperçu que l'abus de la raiſon nuiſoit autant aux progrès de la vraie Philoſophie, que la timidité.

Ne perdons pas de vue, ſur-tout, que les deux ſciences, devenues, vers le milieu de ce ſiecle, l'idole des deux Nations, étoient encore au berceau, je veux dire l'économie politique & l'Hiſtoire Naturelle. La Littérature baiſſa dans l'opinion générale en raiſon du prix attaché à des études, que des beſoins journaliers rendoient de jour en jour plus utiles. M. *de Voltaire* vit preſque s'éteindre ſur les bords de la Tamiſe les dernieres lueurs du bel-eſprit, & poindre le jour brillant de la Philoſophie. Les hommes firent un tout autre uſage de leurs talens. Ils lierent davantage les nouvelles découvertes à leurs beſoins. Les expériences multipliées firent connoître les fécondes

reſſources de la terre. L'Aſtronomie prêta ſes utiles ſecours au Commerce, qui, de ſon côté, enrichit l'Hiſtoire Naturelle. Tous les eſprits éclairés conſpirerent en faveur de la Société, & les méditations ſolitaires de quelques Savans, perdus pour le monde en apparence, opérerent une eſpèce de révolution dans la marche des Arts.

Au milieu de cette activité générale, à peine daigna-t-on ſe détourner pour appercevoir les brillans mais infructueux efforts du ſimple bel-eſprit; & peut-être cette conſidération engagea-t-elle M. *de Voltaire* à s'élever au-deſſus de ſon Art, & à répandre dans ſes Ouvrages ces grands traits qui plaident en faveur de l'humanité contre le fanatiſme, monſtre affoibli de nos jours, mais dont on appercevoit encore alors, dans plus d'un pays, les traces enſanglantées.

C'eſt à Londres que notre Poëte ap-

prit à parler le langage de la liberté; & long-tems après ſon retour en France, on en retrouva encore les expreſſions dans *Brutus*, *Zamore* & *Mahomet*. Nous appuierions avec bien plus de plaiſir ſur ce noble courage, s'il ne falloit pas quelquefois en regretter l'abus, & condamner celui qu'on voudroit toujours louer.

Tel étoit l'état de la Littérature en Angleterre lorſque M. *de Voltaire* y arriva. Sa réputation, qui l'y avoit devancé, lui procura l'accueil le plus diſtingué. Un événement imprévu le mit dans le cas d'éprouver la bienfaiſance de cette eſtimable Nation. Il s'étoit muni d'une lettre-de-change ſur un Banquier de Londres. Peu au fait des formalités du Commerce & de ſes ſages loix, gardiennes de la ſûreté publique, il ne préſenta point ſa lettre au jour de l'échéance. Dans l'intervalle, le Ban-

quier, gêné pour acquitter ses engagemens, fut obligé de suspendre ses paiemens. M. *de Voltaire* se trouvoit presque sans argent & sans crédit, lorsque le Roi, instruit, je ne sais par quel hazard, de son embarras, daigna lui faire compter une somme assez considérable.

Ce Prince ne borna pas là ses bienfaits; il protégea hautement une souscription immense pour la *Henriade*, & telle est l'origine de cette fortune que l'envie a si souvent calculée, & dont elle a cherché la source dans des marchés typographiques. Ceux qui ont inventé tant de calomnieuses Anecdotes sur cette soif du gain, savoient, par leur propre expérience, que rien n'est plus vrai que ce mot de M. *de Voltaire :* « Les Libraires sont comme les » Comédiens, créés par les Auteurs, & » très-ingrats envers leurs Créateurs ». Il est rare, sans doute, qu'un homme

de Lettres parvienne à l'opulence ; curieux de connoître la route qu'avoit tenue M. *de Voltaire*, nous avons reçu les détails ſuivans d'une perſonne ſure & déſintéreſſée.

Il avoit un patrimoine conſidérable, qui fut encore augmenté dans la ſuite par la ſucceſſion de ſon frere, dont la mort arriva en 1740 ou 1741. La ſouſcription de Londres lui valut cinquante mille écus, qu'il plaça dans une Loterie établie par M. *des Forts*, Contrôleur général des Finances. « On recevoit des rentes ſur l'Hôtel-de-Ville » pour billets, & on payoit les lots argent comptant; de ſorte qu'une Société qui auroit pris tous les lots, auroit gagné un million. Il s'aſſocia avec » une Compagnie nombreuſe, & fut » heureux ».

Il faiſoit imprimer ſes Ouvrages à ſes frais. Leur prodigieux débit lui aſſuroit

un gain confidérable. Cette méthode, auffi légitime que lucrative, fruftroit l'avidité des Libraires : de-là leurs plaintes. Ils s'en vengeoient par des contrefactions : de-là celles de M. *de Voltaire.* Telle eft la caufe de cette guerre, fouvent peu décente, dont fes ennemis tirerent un fi grand parti.

Il obtint un intérêt dans l'entreprife des vivres pour la guerre d'Italie. Cette faveur lui valut fept cent mille livres, qu'il convertit en rentes viageres. La fortune feconda auffi la confiance qu'il avoit donnée à une maifon de Cadix. Les Rois, les Princes le comblerent de préfens, auxquels il donna une exiftence utile.

Lorfqu'il revint de Pruffe, en 1754, il laiffa en paffant à Lyon cinq cent mille francs à M. T..... Banquier, fruits de la munificence Royale. Jouiffant alors de quatre-vingt mille livres

de rente, dont il ne dépensoit pas la moitié, il renonça à toute espece de profit sur ses Ouvrages (1), & aban-

(1) Le Libraire *Conrad Walther* avoit même imprimé deux ans auparavant cet avis : » Nous offrons au Public cette Tragédie, dont M. de *Voltaire* a bien voulu nous faire présent, ainsi que du Siecle de *Louis XIV*, dont nous comptons livrer incessamment une nouvelle édition augmentée d'un tiers, & très-différente de toutes celles qu'on a contrefaites d'après notre premiere. Nous aurions voulu imprimer avec cette Tragédie celle de *Rome sauvée ;* nous en avions le droit, par le don que l'Auteur a eu la bonté de nous faire de ses Ouvrages ; mais ayant su de lui-même que les éditions qu'on a faites à Paris & en Hollande de *Rome sauvée* sont furtives, qu'elles sont tronquées, & remplies de passages qui ne sont pas de lui, & qu'en un mot ce n'est pas là son ouvrage, nous ne l'imprimerons que quand il nous en aura donné permission & envoyé la copie. C'est bien le moins que nous devons à un Auteur, à qui nous avons obligation, nous faisant gloire de lui témoigner ici notre très-humble reconnoissance ».

donnoit aux Comédiens la portion de l'Auteur, ne voulant pas seulement gratifier son Secrétaire du moindre manuscrit, de peur qu'on ne le soupçonnât de se parer d'un sacrifice, dont un prête-nom l'auroit dédommagé.

Depuis 1754 ses économies avoient doublé sa fortune, malgré le tems qu'il avoit tenu aux *Délices* & à *Ferney*. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que dans le cours de sa vie, il a perdu environ deux fois le capital des rentes dont il a joui. Il en a donné la preuve à un homme de confiance; & c'est cette expérience cruelle, qui lui inspiroit pour l'avenir une inquiétude qu'on prenoit pour de l'avarice, & qui n'étoit que le ressouvenir amer du passé, & une juste défiance des événemens.

Voilà l'histoire fidele de cette fortune si souvent calomniée. Il étoit bien juste qu'on laissât un homme de cette rare

espece

eſpèce tout entier à ſes travaux, qui charmoient l'univers, & qu'on ne lui enviât point cette aiſance, ſans laquelle l'eſprit eſt inquiet & l'imagination reſſerrée.

Mais, après cette courte digreſſion, revenons à ſon ſéjour en Angleterre.

Loin de s'abandonner aux jouiſſances dont la Société repaît à chaque instant l'amour-propre des beaux-eſprits, 1726.
il ſe fit une ſolitude au milieu de Londres, pour y étudier les mœurs, la Littérature, le Théatre d'un peuple qui n'avoit pas, comme aujourd'hui, la manie de copier ſes rivaux. Il poſſédoit déja la Langue Angloiſe. Un jour la populace inſultant à ſon coſtume françois, & M. *de Voltaire* ayant montré un peu d'impatience, le peuple alloit le couvrir de boue, lorſque tout-à-coup il monte ſur une pierre, & le harangue avec tant de chaleur en Anglois, que

charmé de voir un Etranger parler ſi bien la Langue du pays, on le reconduiſit juſqu'à ſa maiſon.

Occupé des tableaux multipliés qu'un peuple étranger préſente à un eſprit avide de connoître, preſſé du beſoin d'y joindre ſes propres idées, il écrivit ſes *Lettres ſur les Anglois*, & en publia vingt-trois. Les quatre premieres traitoient de la Religion des *Quakers*, de leur origine & de leurs uſages; les ſix ſuivantes regardent l'Etat civil & eccléſiaſtique; la onzieme contient l'hiſtoire de l'inoculation; les autres préſentent l'état des Sciences & des Arts en Angleterre, l'éloge & le caractère de pluſieurs grands hommes qui les ont cultivés, le goût de la Nation, ſon eſtime pour le vrai mérite, les honneurs & les récompenſes qu'elle y attache. M. *Lockman* les traduiſit en Anglois. Un Miniſtre du Roi écrivit ſur la

premiere feuille d'un exemplaire, qu'il renvoya à l'Auteur : « Beaucoup de » vérités, encore plus d'esprit ; mais un » coup-d'œil précipité suffit-il pour faire » connoître les richesses littéraires d'un » pays ? „ On lui reprocha des décisions hardies, on lui prouva quelques erreurs ; mais ces taches légeres n'empêcherent pas le Public empressé de consommer dans le cours d'une année plusieurs éditions. C'est aussi dans ce tems-là qu'il composa son *Essai sur le Poëme épique ;* il y critiqua le mélange indécent des Divinités payennes avec la Religion chrétienne, qui se trouve dans la *Lusiade.* M. *de Castera*, Traducteur, Commentateur, & sur-tout admirateur du *Camoëns*, appelle cette censure *la fille de l'ignorance & de la précipitation.* « Il n'y a rien de criminel en tout cela, » ajoute-t-il, parce que les noms sont » par eux-mêmes indifférens, & que,

» ſelon quelques Auteurs Payens, *Ju-*
» *piter* repréſente le vrai Dieu, dont
» les attributs ſont exprimés par les noms
» de *Mars*, de *Neptune*, de *Cérès*.
» *Vénus*, ſelon le même Commenta-
» teur, repréſente la Religion chré-
» tienne; *Mars*, Jéſus-Chriſt; *Cupidon*,
» le Saint-Eſprit. « Eſt-il concevable
qu'un homme d'eſprit & un homme re-
ligieux allie la ſainteté de notre Culte
avec ces images profanes & impures?
Non, quoi qu'en diſe M. *de Caſtera*, la
critique de M. *de Voltaire* eſt la *fille* du
goût & de la raiſon.

Son étude principale eut le Théatre
pour objet. Il apprit combien les dou-
ceurs élégiaques affadiſſent les impreſ-
ſions; & que l'amour, la plus tragique
des paſſions ſans doute, doit parler un
autre langage que celui qui, juſqu'a-
lors, avoit été reçu ſur la Scène. On a
cru appercevoir une trop grande diffé-

rence dans la maniere dont il a envisagé les Tragédies de *Shakespear* à trente ans & à quatre-vingt. La clef de cette contradiction apparente étoit bien facile à trouver. Dans sa jeunesse, il ne voyoit que les beautés sublimes d'un des plus grands génies dont la Nature ait fait présent au monde ; moins sévere pour les fautes de goût, que sensible à la variété des caracteres, il fit connoître à sa Patrie les traits originaux du premier tragique Anglois. A la fin de sa carriere, devenu meilleur critique & plus froid admirateur, il osoit citer le génie devant le tribunal de la raison, & supportoit difficilement que des Législateurs nouveaux exigeassent une admiration exclusive.

Lorsqu'il arriva en Angleterre, la liberté d'écrire commençoit à s'accréditer. Les premiers Penseurs de la nation, plus hardis que sages, avoient dans leurs

opinions une certaine audace, auſſi éloignée de la vraie philoſophie, que l'ignorante timidité reprochée alors à la France. Devenus depuis, ainſi que leurs rivaux, uniquement ſenſibles au vrai, & à cette harmonie de la nature & de la raiſon, les écarts, les diſparates des plus beaux génies, ont été vus avec plus de ſévérité; & *Shakeſpear*, comme les autres, a perdu quelque choſe à cet examen réfléchi, qui précede aujourd'hui le ſuffrage des gens de goût. (1) M. *de Voltaire* a eu tort cependant de dire dans ſa *Lettre* à l'Académie Françoiſe: Les

(1) Pénétré alors des grandes idées de ce Poëte, il compoſa ſa Tragédie de *Brutus*. Il eſt extraordinaire que, voulant introduire l'amour au milieu des intérêts politiques d'une conjuration, M. de *Voltaire* ait donné à *Tullie* une paſſion auſſi raiſonnable; elle aime tranquillement celui auquel les volontés de ſon pere la deſtinent, & rien de tragique aſſurément dans une pareille ſituation.

pieces de *Shakeſpear* ne ſont qu'*un énorme fumier* ; & il en a été puni par la réflexion d'une Dame, qui ſe rapellant *la Mort de Céſar* & *Brutus*, dit : *Ce fumier a fertiliſé une terre bien ingrate.* Il y a cependant plus de malignité que de juſtice dans ce bon mot. M. *de Voltaire* ne doit point aſſez au Poëte Anglois, pour qu'on le taxe d'ingratitude envers lui. Peut-être ſon expreſſion ſur les pieces de *Shakeſpear* eſt-elle trop odieuſe. Au reſte, ne s'eſt-on pas ſervi de la même à l'égard *d'Ennius*, le Pere de la Poéſie Romaine ? *Ennî de ſtercore gemma.*

Sur la fin de ſon ſéjour à Londres 1727.
il s'étoit retiré à *Wandeſworth* chez M. *Faukener*, depuis Ambaſſadeur à Conſtantinople, le même auquel cet illuſtre Poëte diſoit, en lui dédiant *Zaïre* :

Imitez du grand Adiſſon,
Seulement ce qu'il a de bon;
De vos Melpomenes ſauvages
Poliſſez la rude action;
Travaillez pour les Connoiſſeurs
De tous les lieux, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Le petit *Commentaire* ſur les penſées de *Paſcal* fut compoſé chez ce citoyen reſpectable, que la culture des beaux-arts délaſſoit des ſoins du commerce. Ses obſervations furent attaquées par un adverſaire, qui, en le combattant, oublia trop que la douceur & la modération doivent caractériſer les Miniſtres d'une religion qui embraſſe juſqu'à ſes ennemis.

1728. L'*Eſſai ſur les guerres civiles* parut dans ce tems-là : il fut d'abord écrit en anglois, comme le prouve une lettre au Docteur *Swifft*. (1)

(1) Londres à la Perruque blanche
Cowent Garden. Dec. 14. 1727.

» Vous ſerez ſurpris de recevoir un Eſſai en

Après un séjour de près de trois années à *Londres*, il céda aux instances de plusieurs de ses amis, qui inviterent à

» anglois d'un Voyageur françois. Ayez, je vous
» prie, de l'indulgence pour un de vos admira-
» teurs, qui doit à vos ouvrages le goût qu'il a
» pour votre langue; goût qui l'a entraîné dans
» l'entreprise hasardeuse d'écrire en anglois. Vous
» verrez, par l'Avertissement, que j'ai certains
» desseins sur votre personne, & qu'il faut que
» je fasse mention de vous pour la gloire de votre
» pays & l'instruction du mien. Ne me défendez
» pas au moins d'orner ma relation de votre nom:
» souffrez que j'aie la satisfaction de parler de
» vous, comme la postérité en parlera, &c. «

On voit dans les plus petites choses à quel degré M. de *Voltaire* posséda l'art de louer, & l'on a bien eu raison de lui adresser ces vers:

La louange bien dispensée
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs.
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui courbant la jeune plante,
Souvent la noie & la détruit.

revenir en France. La protection dont le Roi, & fur-tout la Reine *d'Angleterre* l'avoient honoré ; les marques de bonté qu'il devoit aux Grands & aux Gens de Lettres ; la liberté, ou plutôt l'idée d'être libre, l'attachoient tellement à ce pays, qu'il balança quelque tems. Cependant l'amour de la Patrie l'emporta ; mais très-long-tems après, il regrettoit encore cette liberté aſſurée à chaque individu. « Et la preuve (dit » quelqu'un qui l'écoutoit), c'eſt l'aven- » ture de M. *Voolſton*, condamné à » une amende de cent livres ſterling » pour chaque brochure téméraire, & » à une caution de deux mille Gui- » nées pour ſa circonſpection future. » Comme il lui eſt impoſſible de payer » l'une, & plus encore de trouver l'autre, » il demeurera priſonnier. » *Quant à la caution*, repliqua M. *de Voltaire*, *c'eſt l'affaire de ſes amis de vingt ans ; quant*

à l'amende, c'eſt la mienne. Il écrivit en effet à deux Seigneurs anglois, leur demanda le permiſſion de s'aſſocier avec eux pour la troiſieme partie de la ſomme, & fit trouver l'argent à Londres; mais le Tribunal avoit déja adouci la ſentence.

Il étoit marqué dans le livre des deſtinées, que tous les ouvrages faits en Angleterre lui cauſeroient les plus violens chagrins. Il rapporta en France les *Lettres philoſophiques* retouchées, & dont il projettoit une édition, moins imparfaite que celles qui avoient paru juſques-là. C'eſt à *Rouen* qu'il exécuta ſon deſſein. Il avoit préféré une campagne près de cette ville au ſéjour de *Paris*. Sa ſanté exigeoit un régime plus difficile à ſuivre lorſqu'on vit dans le tourbillon. Pour ſe dérober aux viſites que ſa célébrité lui attiroit, il ſe donnoit pour un Anglois, & à la faveur

1729.

de cet innocent déguifement, fa folitude étoit refpectée par les importuns. Nous verrons bientôt qu'on lui en fit un crime. Les précautions qu'il prit contre les indifcrets ne s'accordent pas avec une idée de M. *de Saint-Evremont*, qui prétendoit que *Rome, Londres ou Paris étoient le feul féjour qui convînt à un honnête homme*, comme fi la fimplicité de la campagne & les douceurs de la retraite ne favorifoient pas davantage l'étude & la vertu. C'eft cette édition des *Lettres philofophiques* qui donna lieu à ce mémoire du Libraire *Jorre*,
1730. mémoire fi fouvent rappellé par les ennemis de M. *de Voltaire*. Bien des gens croient qu'il faudroit laiffer ces détails dans un officieux oubli. Outre qu'un Hiftorien n'a peut-être pas cette liberté, il nous femble de plus, que c'eft fort mal fervir fon héros. Ces réticences accufent trop ceux qui font cenfés en

avoir befoin. Pourquoi ne pas examiner les faits, & voir si la gloire de M. *de Voltaire* réclame notre indulgence, ou s'il eft injuftement blâmé ?

Lorfqu'on a retranché de ce *Mémoire* les calomnieufes anecdotes, & les petits contes dont les Avocats entremêlent leurs Romans, pour fervir un jour de matériaux aux *Caufes célebres*, il en réfulte, que M. *de Voltaire* faifoit imprimer à *Rouen* les *Lettres philofophiques ;* que lorfque l'impreffion étoit prefque achevée, il eut quelque raifon de craindre que la cenfure ne mît des conditions gênantes à la permiffion de les publier ; & qu'il écrivit au fieur *Jorre*, de remettre toute l'édition à un Confeiller au Parlement jufqu'à ce que l'orage fût paffé. Cet Imprimeur n'avoit qu'à fuivre ce parti, recevoir le prix de fon ouvrage, joindre fa déclaration à la Librairie de *Rouen*, & jamais il

n'eût été mêlé dans cette affaire. Mais il voulut jouer un rôle, & plus vraisemblablement quelqu'ennemi de M. *de Voltaire* mit en jeu l'extrême simplicité de ce marchand de l'esprit d'autrui, & fit une grande histoire d'un très-petit événement. Voici le reproche important : « Lorsque M. *de Voltaire* dit, » qu'il ne vend point ses ouvrages, » c'est-à-dire qu'il ne les vend point à » forfait, & effectivement il y perdroit » trop. Il est dans l'usage de les faire » imprimer à ses frais, & après en avoir » détaillé par lui-même une partie, il » vend à un Libraire le surplus de l'édi- » tion, qui tombe dans l'instant par » une nouvelle qu'il fait succéder, à la » faveur de quelques changemens légers. » C'est par ce petit savoir-faire, que les » faveurs des Muses ne sont point pour » *Voltaire* des faveurs stériles, & que » devenu sage par l'exemple de tant

» d'autres Poëtes, il fait s'en servir utilement, pour se procurer aussi celle » de *Plutus* (1) ».

Si ces Libraires, *qui achetoient le surplus des Editions* n'étoient pas tout-à-fait idiots, pouvoient-ils ne pas calculer que la célébrité du nom du vendeur occasionneroit dix contrefactions? A qui persuadera-t-on que cette classe de marchands si rusés, & dont les Auteurs crédules sont dupes depuis l'invention de l'imprimerie, *n'achetoient pas le surplus des Editions* en conséquence des risques qu'ils couroient. S'il falloit, pour en faire une nouvelle, attendre

(1) Loin de faire un crime à un Ecrivain, de prendre des moyens licites pour avoir une honnête aisance, il faut l'y encourager. Cette aisance le rend indépendant, ou du moins le dispense de cette humble posture que conseille le besoin près de ceux qui influent sur la distribution des graces.

que le Libraire ait épuisé la premiere; jamais il ne s'en feroit deux d'un livre quelconque. S'il s'agissoit d'un manuscrit, il y auroit beaucoup à retrancher de ce raisonnement; mais il s'agit d'un reste d'édition, vendu pour ce qu'il peut valoir, alors nous ne trouvons dans l'accusation du faiseur de Mémoire aucun fondement raisonnable. Aussi M. *de Voltaire* ne dut-il point au crédit la suppression de ce *factum*, & l'on n'eût certainement point accordé cette satisfaction publique à l'Auteur d'un Livre proscrit alors par le Gouvernement, si la justice n'eût hautement réclamé pour lui.

On a renouvellé depuis avec plus de douceur les mêmes reproches, & nous nous rappellons une Epigramme faite à ce sujet.

Malgré votre témérité
Vous obtiendrez tous nos suffrages;
Car le Public a la bonté
De corriger tous vos ouvrages.

Il

Il faut lui inſpirer un intérêt bien vif, pour obtenir une ſemblable *bonté*. Ordinairement il bâille, il ſiffle ou il dédaigne; mais en faveur *de Voltaire* ce public accueilloit une eſquiſſe, ſûr d'avoir bientôt un tableau.

On a écrit des Volumes ſur cette aventure. Eſt-on curieux de ſavoir comment elle ſe termina, il n'y a qu'à lire la lettre ſuivante à l'Imprimeur *Jorre*; elle explique les choſes avec une ſimplicité propre à ſatisfaire quiconque ſait qu'il faut s'en tenir aux probabilités faute de démonſtrations.

LETTRE AU SIEUR JORRE.

» Vous me mandez, Monſieur, qu'on
» vous donnera des lettres de grace,
» qui vous rétabliront dans votre maî-
» triſe, en cas que vous diſiez la vérité
» qu'on exige de vous ſur le livre en

» queſtion, ou plutôt dont il n'eſt plus
» queſtion.

» Un de mes amis trés-connu ayant
» fait imprimer ce livre en Angleterre
» uniquement pour ſon profit, ſuivant
» la permiſſion que je lui en avois don-
» née, vous en fites de concert avec
» moi une édition en 1730. (C'eſt en
» 1731).

» Un des hommes les plus reſpecta-
» bles du Royaume, ſavant en Théo-
» logie comme dans les Belles-Lettres,
» m'avoit dit, en préſence de dix per-
» ſonnes, chez Madame de *Fontaine-*
» *Martel*, qu'en changeant ſeulement
» vingt lignes dans l'ouvrage, il met-
» troit ſon approbation au bas. Sur cette
» confiance je vous fis achever l'édition.
» Six mois après, j'appris qu'il ſe formoit
» un parti pour me perdre, & que d'ail-
» leurs M. le *G. D. S.* ne vouloit pas
» que l'Ouvrage parût, je priai alors un

» Conſeiller au Parlement de *Rouen*,
» de vous engager à lui remettre toute
» l'édition. Vous ne voulutes pas la lui
» confier; vous lui dites que vous la dé-
» poſeriez ailleurs, & qu'elle ne paroî-
» troit jamais ſans la permiſſon des ſu-
» périeurs.

» Mes alarmes redoublerent quelque
» tems après, ſur-tout lorſque vous
» vintes à *Paris*; alors je vous fis ve-
» nir chez M. le Duc de *Richelieu*;
» je vous avertis que vous ſeriez perdu
» ſi l'édition paroiſſoit, & je vous dis
» expreſſément que je ſerois obligé de
» vous dénoncer moi-même. Vous me
» jurâtes qu'il ne paroîtroit aucun exem-
» plaire, mais vous me dites que vous
» aviez beſoin de 1500 liv. je vous les
» fis prêter ſur le champ par le Sieur
» *Paquier*, Agent de Change, rue *Quin-*
» *quempoix*, & vous renouvellâtes la
» promeſſe d'enſevelir l'édition.

» Vous me donnâtes feulement deux » exemplaires, dont l'un fut prêté à » Madame de .... & l'autre, tout dé- » coufu, fut donné à F. Libraire, rue » .... qui fe chargea de le faire relier » pour M..... à qui il devoit être confié » pour quelques jours.

» F.... par la plus lâche des perfi- » dies, copia toute la nuit avec R. pe- » tit Libraire D.... & tous deux le » firent imprimer fecrétement. Ils atten- » dirent que je fuffe à la campagne, à » foixante lieues de *Paris*, pour mettre » au jour leur larcin. La premiere édi- » tion qu'ils en firent étoit prefque dé- » bitée, & je ne favois pas que le Livre » parût; j'appris cette trifte nouvelle & » l'indignation du Gouvernement. Je » vous écrivis fur le champ plufieurs » lettres, pour vous dire de remettre » votre édition à M. de *Rouillé*, & » pour vous en offrir le prix. Je ne

» reçus point de réponse ; vous étiez à
» la Bastille ; j'ignorois le crime de F...
» tout ce que je pus faire alors fut de
» me renfermer dans mon innocence,
» & de me taire.

» Cependant R.... ce petit Libraire,
» fit en secret une nouvelle édition, &
» F.... jaloux du gain que son cousin
» alloit faire, joignit à son premier
» crime celui de faire dénoncer son
» cousin R.... Ce dernier fut arrêté,
» cassé de maîtrise, & son édition con-
» fisquée.

» Je n'appris ce détail que dans un
» séjour de quelques semaines que je
» vins faire, malgré moi, à *Paris* pour
» mes affaires.

» J'eus la conviction du crime de
» F.... j'en dressai un Mémoire pour
» M. *de Rouillé*. Cependant cet homme
» a joui du fruit de sa méchanceté impu-
» nément. Voilà tout ce que je sais de

» cette affaire, voilà la vérité devant » Dieu & devant les hommes. Si vous » en retranchiez la moindre chose, vous » seriez coupable d'imposture, vous y » pouvez ajouter des faits que j'ignore, » mais tous ceux que je viens d'articuler » sont essentiels. Vous pouvez supplier » votre protecteur, de montrer ma » lettre à Monseigneur *le Garde-des-* » *Sceaux*; mais sur-tout prenez bien » garde à votre démarche, & songez » qu'il faut dire la vérité à ce Ministre.

» A l'égard *d'Alzire*, c'est au Sieur » *Desmoulins* qu'il faut s'adresser. Je ne » vends point mes ouvrages, je ne » m'occupe que du soin de les corri- » ger : ceux à qui j'en donne le profit, » s'accommoderont sans doute avec » vous. Je suis entiérement à vous. A » Cirey en Champagne, ce 25 Mars » 1736.

» *Signé*, V....

Dans la ſuite le Sieur *Jorre* reconnut ſa faute & écrivit à M. *de Voltaire* cette lettre, qui paroît dictée par la bonne foi.

» Je vous ſupplie d'excuſer le mau» vais état de ma fortune & la ſouſtrac» tion de tous mes papiers, qui m'a » empêché juſqu'ici de reconnoître le » mauvais procédé de ceux qui ont » abuſé de mon malheur pour me for» cer, en me trompant, à vous faire un » procès injuſte, & à laiſſer imprimer » un factum odieux. Je les déſavoue » tous deux entiérement. La malice de » votre ennemi n'a ſervi qu'à me faire » encore mieux connoître la bonté de » votre caractere ; ayez celle de me par» donner d'avoir écouté de ſi mauvais » conſeils. Je vous jure que je m'en ſuis » repenti au moment même que j'avois » le malheur de laiſſer agir ſi indigne» ment contre vous. J'ai bien reconnu,

» combien on m'avoit trompé. Vous » n'ignorez pas la méchanceté de celui » qui m'a conseillé ; voilà à quoi elle » s'est portée : on s'est servi de moi pour » vous nuire. J'en suis si fâché que je » vous promets de ne jamais voir ceux » qui m'ont forcé à vous manquer à ce » point, & je réparerai le tort extrême » que j'ai eu, par l'attachement constant » que je veux vous vouer toute ma » vie, comme à mon bienfaiteur. Je » vous prie, Monsieur, de me rendre » votre bienveillance, & de croire que » mon cœur n'a jamais eu de part à la » malice de vos ennemis. Oui, c'est mon » seul cœur qui m'engage à vous le » dire ; & j'ai l'honneur d'être avec un » très-profond respect, Monsieur, votre » très-humble & très-obéissant serviteur.
» A Paris, ce 30 Décembre 1738 «.

Les personnes impartiales ne virent dans la lettre de M. *de Voltaire* que

l'expreſſion de la vérité ; mais ceux qui ſe trouvoient mêlés dans les plaiſanteries du *Temple du Goût*, qui parut alors, ſe rangerent du parti du Libraire, ſans ſavoir ſeulement ce dont il étoit queſtion. Ce *Temple du Goût* avoit été élevé par une ſociété, dont M. *de Voltaire* étoit l'Architecte. *Les Plaideurs* & *le voyage de la Chapelle* avoient eu autrefois une ſemblable origine. On voyoit alors plus de gaieté chez les Gens de Lettres, parce qu'il y avoit moins de prétentions, & l'on ne trouvoit pas dans les critiques ce fiel amer que prodiguent les *Ariſtarques* du jour. On adreſſa à l'auteur les Vers ſuivans. 1731.

Le Dieu du Goût, venant pour voir le Temple
Qu'en ſon honneur VOLTAIRE nous conſtruit,
D'un vif coup-d'œil d'abord il le contemple;
Puis l'approuvant : En ce ſacré réduit,
Je veux, dit-il, établir un Grand-Prêtre,
Qui regle tout, par moi-même inſpiré;
Et ſur le champ, comme digne de l'être,
Des mains du Dieu VOLTAIRE fut ſacré.

M. le Marquis *d'Argens* a placé une longue lettre sur cette plaisanterie dans son *Histoire de l'Esprit humain.* Il a presque toujours raison ; mais dans les occasions où cela est si facile, peut-être ne faudroit-il pas en profiter (1).

Tous ses ennemis abusant trop de son absence, il quitta sa solitude de
1732. *Rouen*, & vint à *Paris* pour faire tête à l'orage. Il céda aux instances de Madame de *Fontaine-Martel*, qui l'invi-

(1) M. l'Abbé *Prévôt*, qui écrivoit alors le *pour & le contre*, suppose une conversation entre une Dame & lui. La Dame lisoit les ouvrages sans connoître leurs Auteurs, & avoit parcouru le *Temple du Goût*, sans savoir à qui il appartenoit. Voici comment l'Abbé *Prévôt* le fit connoître à cette Dame : » Quand l'Auteur auroit pu réussir » à déguiser les graces de son style & de son ima- » gination, il y a ici quelque chose de personnel, » qui n'auroit pas manqué de le trahir. Vous avez » lu tout l'ouvrage, n'est-ce pas ? & n'y avez » point remarqué un seul mot qui regarde M. de

toit depuis long-tems à demeurer avec elle. Son grand âge, sa réputation de femme philosophe, la nature de ses liaisons, ôtoient à la malignité toute espece de prétexte. Il passoit l'hyver à *Paris*, & l'été chez Madame la Présidente de *Bernieres*, se rendant quelquefois cependant aux invitations de Madame *de Genonville*.

M. *de Voltaire* étoit alors livré tout entier à deux Tragédies (1) qui respi-

» *Voltaire*; preuve infaillible qu'il est sorti de sa » plume. Vous savez, Madame, qu'on demanda » à *Scipion l'Africain*, quel étoit le plus grand Capitaine de son siecle ? Il répondit qu'*Annibal étoit le second*. Sa modestie ne lui permettoit pas » de se mettre à la premiere place, ni le sentiment » de son propre mérite de la céder à un autre. » M. *de Voltaire* a fait plus; il a distribué les places » & les rangs de son Temple, sans penser à lui- » même. Je vous laisse à juger, si tout autre que » lui l'eût exclu de ce beau séjour.

(1) La *Mort de César* & *Brutus*.

roient l'indépendance d'opinions & la liberté d'écrire ; qualités dangereuses, quand elles s'exercent sur des sujets sacrés, mais qui présidées par une saine philosophie, vivifient les ouvrages, & leur donnent autant de lecteurs, qu'il y a d'ames fortes & d'esprits solides.

La premiere de ces Tragédies fut représentée sur un Théatre de Collége. Le Poëte n'osa risquer sur celui de la Nation une piece sans femmes. Le succès fut médiocre. On vit dans *Brutus* un Quaker plutôt qu'un Stoïcien (1). On trouva ses sentimens monstrueux & non pas héroïques. On se plaignit d'ignorer ce que devenoit le chef de la conspiration à la fin de la piece, & la derniere scene s'appelloit *l'Oraison funebre*

(1) C'est ce que dit l'Abbé *des Fontaines* ; mais rien de plus faux que ce jugement, puisque les Quakers ont la guerre en horreur.

de César. L'Auteur lui-même ne parut justifier ces observations critiques que par le peu d'importance qu'il mettoit à cet ouvrage. » Je m'amusois, il y a quel-
» ques années, écrivoit-il de *Cirey*, à
» faire une Tragédie en trois actes de
» la mort de César. C'est une piece d'un
» caractere tout opposé au goût de notre
» nation. Il n'y a point de femmes dans
» cette piece, il n'est question que de
» l'amour de la Patrie. D'ailleurs elle est
» aussi singuliere par l'arrangement théa-
» tral que par les sentimens ; en un mot
» elle n'est point faite pour le public. Je
» l'avois confiée il y a deux ans à
» MM. de . . . . . . qui la représente-
» rent, & qui eurent la fidélité de
» n'en garder aucune copie. J'ai eu
» en dernier lieu la même confiance
» dans M. *Asselin*, Proviseur d'*Har-*
» *court*, que j'aime & que j'estime ;
» mais il n'a pu, malgré ses soins, empê-

» cher que quelqu'un de ſon Collége » n'en ait tiré copie «. On eſt bien revenu de ces premiers jugemens portés ſur *la Mort de Céſar.* Cette Tragédie eſt comptée aujourd'hui, & avec raiſon, parmi les plus belles *de Voltaire.*

L'Abbé *des Fontaines*, Critique aſſez ſûr quand il vouloit être impartial, feignit de ne pas s'appercevoir des ſecretes prétentions que le Poëte ſe réſervoit malgré cet aveu modeſte. Il parla de cette Tragédie avec beaucoup d'indifférence, & ce fut l'origine de cette trop fameuſe querelle entre deux hommes qui n'étoient pas faits pour laiſſer à la poſtérité ces triſtes monumens de l'inconſéquence & de l'orgueil (1).

---

(1) On trouve dans un Journal très-bien écrit une Lettre contenant quelques anecdotes littéraires peu connues. Son Auteur raconte, « que » M. *de Voltaire* & l'Abbé *des Fontaines* vivoient

Ce nouvel *Ariſtarque* portoit dans la Société un caractere difficile, & dans la Littérature un goût très-ſévere. Nourri de la lecture des Anciens, les Modernes lui faiſoient rarement illuſion. Son tact étoit plus ſûr que délicat. Il ne rendoit pas toute la juſtice néceſſaire

---

» avec la plus grande cordialité. C'étoit de part » & d'autre des témoignages réciproques d'eſtime » qui ſoutenoient cette union ; mais un mot » échappé à l'Abbé *des Fontaines*, dans l'extrait » qu'il fit des *Elémens de la Philoſophie de Newton*, » *mis à la portée de tout le monde*, rompit tout-à- » coup cette bonne intelligence ». Le Journaliſte diſoit, qu'au lieu de ces paroles : *Mis à la portée de tout le monde*, il falloit lire : *Mis à la porte de tout le monde*. Jeu de mots cruel, que *Voltaire* ne lui pardonna jamais.

La Philoſophie de Newton n'a été imprimée qu'en 1738, & trois ans auparavant, la guerre avoit commencé, comme on peut le calculer en ſuivant les dates de cette hiſtoire. Les premieres hoſtilités ſe firent même à l'occaſion du *Temple du Goût*, en 1731.

au talent précieux d'orner les ſujets, & cherchoit ſans ceſſe des beautés originales, qui lui épargnaſſent la peine de lire infructueuſement. Avide de gloire, & ne ſentant point en lui la faculté d'écrire de génie, il vouloit ſe créer une réputation par l'excellence de ſon goût & par l'équité de ſes jugemens. Jéſuite pendant quinze ans, il avoit pris un ton doctoral, dont ce Corps eſtimable n'étoit pas même tout-à-fait exempt. Redevenu libre, il ſe voua à la Littérature, & la cultivoit avec ſuccès lorſque des ennemis puiſſans l'accuſerent, en 1724, d'un crime, pour lequel on reprochera toujours à l'Antiquité une coupable indulgence. Il fut jeté dans une de ces priſons dont le choix ſeul eſt un fort préjugé contre l'innocence. Le crédit des amis de M. *de Voltaire* lui rendit la liberté. Quoique les Mémoires du tems diſent que l'équité des

Magiſtrats

Magiſtrats avoit été ſurpriſe, c'étoit beaucoup d'avoir obtenu auſſi promptement la révocation d'un ordre précipité. De ſemblables ſervices non-ſeulement ne s'oublient pas, mais même interdiſent toute eſpece de plaintes contre ceux qui ſembleroient ſe repentir de les avoir rendus.

L'Abbé *des Fontaines* paroiſſoit gémir depuis quelque tems ſous le poids de cette reconnoiſſance forcée. Il écrivoit des feuilles périodiques, & s'y permit quelques obſervations ſur *le Temple du Goût* & ſur *la Mort de Céſar*: obſervations déplacées ſans doute dans les circonſtances, mais que M. *de Voltaire* devoit pardonner d'autant plus aiſément, qu'il avoit été aſſez heureux pour obliger (1). Il y eut quelques

(1) Il auroit dû ſe reſſouvenir qu'*Alger mourroit de faim, ſi Alger étoit en paix avec tout le monde*, &

explications ; l'Abbé *des Fontaines* croyoit que la reconnoissance ne le condamnoit pas au silence sur des matieres de goût, & M. *de Voltaire* croyoit avoir droit au moins à ce silence. L'humeur s'en mêle ; des reproches circulent ; on auroit voulu mutuellement reprendre des éloges donnés en public. Cependant il paroissoit essentiel qu'après avoir été lié d'un côté par les services, & de l'autre par la reconnoissance, on prévînt une rupture que de si foibles raisons n'auroient pas excusée. En conséquence M. *de Voltaire* écrivit une lettre (1) qui auroit dû ramener la paix, mais qui retarda seulement l'éclat de la querelle. Cette réconciliation reçut bientôt de nouvelles

---

oublier quelques années après la plaisanterie de son adversaire, au sujet des Elémens de *Newton*.

(1) On la trouvera dans le sixieme Volume.

atteintes ; & à la fin M. *de Voltaire*, fatigué des critiques indirectes qui venoient tourmenter périodiquement son amour-propre, publia (assez mal-à-propos pour sa tranquillité) une brochure intitulée *le Préservatif* ; cette diatribe, qui se trouve dans le trente-huitieme volume de la collection de ses Œuvres, consiste dans trente Observations purement littéraires, qui n'attaquent que le goût, le jugement & les lumieres de son adversaire ; mais on y trouve un passage qui rappelle un bienfait dont l'Abbé *des Fontaines* avoit trop d'intérêt à faire oublier le sujet. Il répondit à ce *Préservatif* par un libelle, intitulé *la Voltairomanie*. C'est une lettre d'un prétendu jeune Avocat qui vomit des horreurs. Il fouille dans les porte-feuilles, il empoisonne tout, & cette lecture laisse dans l'ame une juste indignation contre les malheureux

capables d'exhaler des ſentimens auſſi odieux. Il convient cependant du ſervice rendu en 1723, & il ajoute : » Mais » par quel attachement, ou plutôt » par quelle aveugle partialité, & par » quelle profuſion de louanges, l'Abbé » *des Fontaines* n'a-t-il pas payé pendant » dix ans ce bienfait ». Et depuis quand la reconnoiſſance a-t-elle un terme, & lui eſt-il permis de ſe repoſer après un certain nombre d'années ?

Depuis cette funeſte époque les Adverſaires ſe pourſuivirent avec un acharnement preſque ſans exemple. L'Abbé *des Fontaines* laiſſa aux héritiers de ſes talens & de ſa haine, tous ſes reſſentimens. M. *de Voltaire* les combattit, toujours avec ſuccès ſans doute, mais ſouvent avec des armes indignes de lui. Il falloit imiter *Malebranche*, qui répondit à ceux qui le preſſoient de faire taire les Journaliſtes de *Trévoux* : » Je ne diſ-

» pute point avec des gens qui font un » livre toutes les ſemaines ou tous les » mois ».

Il n'eſt point d'homme de Lettres qui ne voulût déchirer ces feuillets de l'Hiſtoire de la Littérature. Nous abrégeons autant qu'il nous eſt permis ces anecdotes humiliantes ; & lorſque nous penſons que plus d'une fois il faudra revenir ſur le même ſujet, nous nous repentirions preſque de nous être volontairement mis dans cette néceſſité, ſi de plus beaux momens ne nous fourniſſoient, à chaque pas, de quoi dédommager nos Lecteurs. Au reſte chaque ſiecle offre de pareils exemples. *Racine* & *Moliere* devinrent ennemis, & celui-ci étoit le bienfaiteur de l'autre, tant il eſt difficile d'entretenir la paix entre les talens rivaux.

Le ſuccès de *Zaïre* conſola M. *de Voltaire* de ce que ces ſortes de que- 1732.

relles laissent d'amertume dans l'ame: il exerçoit sur ses ennemis la plus cruelle des vengeances, en les forçant d'être les témoins de sa gloire

J. B. Rousseau, qui étoit à leur tête, écrivit une longue Lettre pour prouver » que tout le sentiment qui regne » dans *Zaïre*, tend seulement à faire » voir, que les efforts de la grace n'ont » aucun pouvoir sur les passions; dans » *Polieucte*, la grace agit dans toute » l'étendue de sa puissance; il reçoit » le baptême dès le commencement de » la Piece; M. *de Voltaire* au con- » traire n'a fait que l'ébauche d'une » grace qui n'est qu'à son aurore ». Il feroit vraiment curieux d'examiner comment on a autant de génie & si peu de goût; comment on fait de si belles Odes & on écrit de si fortes absurdités.

Cette Tragédie a le rare avantage

d'inſpirer tous les genres d'intérêt. On plaint *Zaïre*, on adore *Oroſmane*, on s'attendrit ſur *Luſignan*, on eſtime *Nereſtan*, on admire le Poëte. C'eſt à *Shakeſpear*, diſent ſes ennemis, qu'il doit tant d'avantages ; *Zaïre* & *Deſdémona* meurent victimes d'une jalouſe erreur. Nous avouerons même que *le Maure de Veniſe* plaira beaucoup plus que *Zaïre* à quiconque n'eſt pas né François. La plûpart des autres Nations ne donnent aucun prix à cette ſage ordonnance, dont nous avons fait le premier mérite de nos compoſitions théatrales, & très-peu à la décence, ſi griévement offenſée dans la Tragédie de *Shakeſpear*. D'ailleurs, il n'y a nulle reſſemblance entre les deux Pieces ; & ſi *Deſdémona* eſt ſupérieure à *Zaïre*, *Oroſmane* & *Luſignan* l'emportent ſur tous les perſonnages de la Tragédie Angloiſe.

1732. Les détracteurs de M. *de Voltaire* crurent trouver plus de ressources dans *Eriphile*, & dans *Samson*; » *Rameau* » alors, le plus grand Musicien de » France, dit *Voltaire*, mit cet Opéra » en musique. On étoit prêt à le jouer, » lorsque la même cabale qui fit sus- » pendre depuis les représentations de » *Mahomet* ou du *Fanatisme*, empêcha « qu'on ne représentât l'Opéra de *Sam-* » *son*; & tandis qu'on permettoit à ce » Sujet de paroître sur le Théatre de la » Comédie Italienne, & que *Samson* y » fit des miracles conjointement avec » *Arlequin*, on ne permit pas que ce » même Sujet fût ennobli sur le Théa- » tre de l'Opéra. Si *Rameau* avoit de- » mandé M. *de Fontenelle*, ou quel- » qu'autre honnête homme pour exa- » minateur, il auroit fait jouer *Samson*, » & je lui aurois fait tous les vers qu'il » auroit voulu. Peut-être en est-il tems

» encore ? quand il voudra, je ſuis à
» ſon ſervice. Il dit ailleurs : *Rameau*
» me trouvera toujours prêt à quitter
» tout pour rimer ſes doubles croches ».

Malgré cet empreſſement extrême, l'Opéra en queſtion ne put être repréſenté. Ce fut la faute du Sujet & non de la maniere dont il étoit traité, car l'Opéra de *Samſon* eſt un des meilleurs que nous ayons, & la repréſentation que l'Auteur en déſiroit ſi vivement, n'auroit pu alors qu'ajouter à ſa gloire. Quant à *Eriphile*, ſi elle ne jouit pas d'un ſuccès entier, on en a toujours applaudi les détails. Voici ce qu'en a dit la *Bibliotheque des Théatres* : « Le ſujet eſt
» preſque tout de l'invention de l'Au-
» teur, qui n'a rien pris de la fable ſinon
» qu'*Eriphile* fut la cauſe de la mort
» *d'Amphiaraus* ſon mari, & tuée par
» *Alcmeon* ſon fils. Cette Tragédie a
» quelque choſe *d'Oreſte* & *de Cli-*

» *temnestre*, la versification est pleine » d'harmonie, les pensées nobles & éle- » vées, les situations heureuses & les » maximes neuves & hardies «.

C'est à son occasion que les Députés des Comédiens du Roi offrirent à Messieurs de l'Académie françoise, l'entrée de leur Spectacle. Ils l'accepterent après en avoir reçu l'agrément du Roi, leur protecteur.

Cette Piece a servi aussi d'époque à une anecdote controuvée, dont le Biographe *d'Alexis Piron* a embelli sa notice.

» Comme *Piron* traversoit le Théatre » à la fin de la premiere représentation » *d'Arlequin Deucalion*, la Marquise » de *Mimeure* & la Marquise de *Colandres*, l'appellerent pour lui faire » compliment sur le succès de sa Piece, » & lui demander en même tems, » comme certain Cardinal à *l'Arioste*, où il avoit pris tant de

» folies? Il alloit leur répondre, lorf-
» qu'il apperçut, par-deffus la tête de ces
» deux Dames, un Auteur élevant fu-
» bitement là fienne, & qui l'apoftro-
» pha ainfi : Je me félicite, Monfieur,
» d'être pour quelque chofe dans votre
» chef-d'œuvre. Vous Monfieur? lui ré-
» pondit *Piron*, eh! quelle part s'il
» vous plaît, pouvez-vous y avoir?
» quelle part? qu'eft-ce que ces deux
» vers que vous faites dire à votre *Ar-*
» *lequin*, lorfque vous le faites tomber
» de deffus *Pégafe*? Je l'ignore, dit *Pi-*
» *ron*; je les poffédois de réminifcence,
» & craignant d'en facher l'Auteur, avant
» de les employer, j'ai demandé à tout
» venant d'où ils étoient, à qui ils appar-
» tenoient, & perfonne je vous jure, n'a
» pu me le dire, ni voulu fe les ap-
» proprier; je les ai hafardés comme
» deux inconnus, feroient-ils malheu-
» reufement de vous! Quittons le far-

» casme, Monsieur, interrompit l'Au-
» teur en colere; & dites-moi ce que je
» vous ai fait pour me tourner en ri-
» dicule ? pas plus, répondit *Piron*,
» que *Lamotte* à l'Auteur *du Bourbier*.
» A cette réplique l'Auteur baissa la
» tête & disparut en disant : Ah ! je
» je suis embourbé ! Cette légere ven-
» geance, de la part de *Piron*, étoit
» une suite de ce qui lui étoit arrivé
» chez la Marquise de *Mimeure* ». Le
Biographe raconte ensuite longuement
une scene passablement ennuyeuse,
entre M. *de Voltaire* & *Piron*. Il en
résulte, que le premier ne se soucioit
pas infiniment de causer avec l'autre.
Il n'y a pas de mal à cela. Nous n'avons
jamais connu *Piron*, mais il étoit peut-
être comme tant d'autres beaux-esprits
qu'il faut lire & éviter (1). Quoi qu'il

(1) Madame de... prétendoit qu'il ne falloit voir le grand *Corneille* qu'à *l'hôtel de Bourgogne*.

en ſoit, on rapporte qu'après cette burleſque viſite chez la Marquiſe *de Mimeure*, *Voltaire* lut l'*Ode à P....*; pour faire perdre à ſon auteur la protection de cette Dame. Il y a dans ce récit tant d'invraiſemblances, que cette anecdote paroîtra ſuſpecte à tout homme ſenſé. Comment Madame *de Mimeure*, recevant à chaque inſtant *Piron*, auroit-elle ignoré l'hiſtoire ſcandaleuſe de cette Ode déja flétrie par un jugement? comment permit-elle à M. *de Voltaire* de la lui lire? Il étoit plus pardonnable à un jeune homme de la faire qu'à une femme de l'entendre. Si elle étoit aſſez ſévere pour ôter ſon eſtime à l'Auteur de cette Piece, elle ne l'eût aſſurément pas écoutée; & ſi elle étoit aſſez facile pour s'en amuſer, elle n'auroit pas diſgracié celui qui l'avoit égayée un inſtant. Pourquoi M. *de Voltaire* n'auroit-il pas oſé parler de cette Ode?

étoit-ce un ſecret confié à ſon amitié ? *Piron* étoit-il fort lié avec lui ? Enfin pourquoi le dernier déſavouoit-il cet ouvrage ſi bien expié, & le ſujet de quinze ans de remords prétendus ? Il a depuis lâché tant de Vers libres, tant de bons mots puiſés à peu près dans la même ſource, que ce repentir a l'air d'une ce ces bouffonneries qui ont rempli la vie de ce Poëte. Il eſt fort vraiſemblable que l'origine de cette brouillerie eſt fabuleuſe. Quand on fait de petits contes, il faudroit être un peu plus heureux dans l'invention, & plus gai ſur-tout dans la maniere de narrer. Mais quand on remonte à la premiere repréſentation *d'Arlequin Deucalion*, on trouve qu'il fut donné le 12 de Mai 1722, & *Ériphile* ne parut que dix ans après. M. *Piron* n'en parodia donc pas deux Vers. Il eſt plus ſimple de dire que ces deux hommes ne ſe convenoient

pas. Leur façon de penſer, leur maniere de vivre, leurs compoſitions ſont ſi oppoſées, que ce ſeroit un grand phénomene s'ils ſe fuſſent recherchés dans la ſocieté. D'ailleurs il y a des gens dont la tournure d'eſprit exige qu'ils ſoient, par état & par politique, ennemis nés de tout homme célebre. Que feroient-ils de leur talent ſatyrique? Les Epigrammes ſont à peine apperçues, lorſque l'eclat des noms qu'elles attaquent ne réfléchit point ſur elles (1). Si l'on n'avoit pas vu dans M. *de l'Empirée*, l'Amant abuſé de la belle *Malcrais de la Vigne*, peut-être eût-on trouvé le ſujet de la *Métromanie* très-froid, & ſe fût-on contenté d'applaudir à la richeſſe de la verſification.

---

(1) Si cette réflexion eſt trop ſévere pour un homme qui avoit autant d'eſprit que *Piron*, elle eſt vraie pour la plupart de ſes imitateurs.

Revenons à *Ériphile*; cette Tragédie, retirée du Théatre, après une douzaine de repréſentations, a été imprimée en 1779 avec cette annonce: *Piece que l'Auteur s'étoit oppoſé qu'elle fût imprimée de ſon vivant*, elle eſt précédée d'un diſcours qui préſente ſouvent des Vers bien faits.

D'un Acteur quelquefois la ſéduiſante adreſſe,
D'un Vers dur & ſans grace adoucit la rudeſſe,
Des défauts embellis ne nous révoltent plus;
C'eſt BARON qu'on aimoit, & non pas REGULUS:
Sous le nom de COUVREUR, CONSTANCE a pu paroître.
Le Public eſt ſéduit, mais alors il doit l'être;
Et ſe livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaiſir ce qu'il lit à regret.

Cette Piece a tous les défauts d'un ouvrage fait à la hâte; le talent ſe montre à chaque ſcene, mais diſparoît bientôt. Souvent on y voit de ces éclairs brillans; mais il y a peu d'enchaînement dans les parties, & d'harmonie entre les Perſonnages. On y a ſur-tout blâmé le merveilleux

veilleux de l'ombre, qui n'étoit pas bien fondé. Voici quelques traits qui méritent d'être conservés.

La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient sur l'aile du tems, & lit au fond des cœurs;
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abîme,
Où dans l'impunité s'étoit caché le crime.

Et ailleurs :

Lui des amis, Théandre! il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger:
Des cœurs nés pour le crime, & non pour le danger.
Je compte sur les miens : la guerre & la victoire
Nous ont long-tems unis par les nœuds de la gloire.

On a vu l'usage que M. *de Voltaire* avoit fait des morceaux applaudis; on les retrouve dans *Sémiramis* & dans *Mérope.*

Ces chûtes, qui font de si tristes époques dans la vie de la plupart des Gens de Lettres, étoient à peine apperçues dans sa brillante carriere. Un nouveau succès venoit bientôt les effacer.

On ne soupçonnoit pas que la Muse de l'Histoire le disputeroit à *Melpomene*, lorsqu'il peignit un Prince dédaignant
1732. les plaisirs qui entourent les Grands, qui n'eut pas l'ambition vulgaire des Héros, mais qui aspira à la gloire nouvelle de faire des Rois. On admira les traits hardis d'un pinceau vigoureux & fier. On vit dans le même tableau un trône renversé, un autre presque ébranlé, le Nord consterné; mais bientôt l'Auteur de ces funestes & brillans exploits, trahi par la fortune, obligé de chercher un asyle incertain & abandonné à toutes les horreurs de l'adversité.

Ecoutons là-dessus M. *de Voltaire* lui-même : » Quand je composai cette
„ Histoire du Monarque le plus singu-
„ lier qui ait jamais régné en Europe, je
„ ne prétendis faire qu'un simple Essai;
„ je me trouvois, en un sens, dans la

„ même situation d'esprit où j'étois
„ quand je fis la *Henriade.* J'avois eu
„ l'honneur de jouir quelques mois à la
„ campagne, en 1716, de la société de
„ feu M. *de Caumartin*, l'homme de
„ France qui savoit le plus d'anecdotes
„ sur la vie de *Henri IV.* Il m'apprenoit
„ mille traits si sublimes & si touchans
„ de ce grand Roi, que mon imagina-
„ tion, échauffée par ces conversations,
„ osa concevoir l'idée du Poëme épi-
„ que qui, tout indigne qu'il est de ce
„ Héros & de la Nation, a été pour-
„ tant reçu de cette Nation avec quel-
„ que indulgence.

„ De même me trouvant à la campa-
„ gne en 1727, avec M. *Fabrice*, qui
„ avoit passé sept années auprès de
„ *Charles XII*, il me conta des faits si
„ extraordinaires, que je ne pus résister
„ à l'envie qu'il m'inspira de les écrire.
„ il me communiqua des Mémoires,

„ j'en cherchai ailleurs, & je donnai cet „ Essai, qu'on n'a que trop réimprimé. „ Mais comme ce ne fut qu'au bout de „ dix années que je mis la *Henriade* à „ peu près dans l'état où elle est aujour- „ d'hui, il m'a fallu encore un plus long „ terme pour corriger l'*Histoire de* „ *Charles XII.* Un Poëme exige une „ étude continuelle à chercher de nou- „ veaux embellissemens : une Histoire „ demande une recherche assidue de „ nouvelles vérités, & ces deux travaux „ sont l'ouvrage du tems ». On a vivement reproché à M. *de Voltaire* de ne l'avoir pas pris, & d'avoir écrit cette Histoire en Poëte. M. *Adlerfeld*, au contraire, a obtenu beaucoup de suffrages en faveur de son amour pour la vérité (1). Cet Historien si véridique a

(1) On a rapproché divers morceaux de l'Histoire de *Charles XII*, par M. *de Voltaire* & par

trouvé cependant autant de contradicteurs que M. *de Voltaire*, non qu'on ait écrit contre lui, mais ceux qui ont raconté les mêmes faits se sont éloignés de sa narration, & ceux sur-tout qui ont prétendu connoître *Charles XII*, en ont fait des portraits bien différens.

M. *de Voltaire*, alors à *Cirey*, trouva dans l'asyle de l'amitié un abri contre les orages de toute espece que sa célébrité rassembloit sur sa tête, & 1733.

M. d'*Adlerfeld*. Il paroît que le premier a l'avantage du style, & l'autre celui de l'exactitude. L'Historien françois écrit sur des Mémoires douteux; l'Historien suédois écrit ce qu'il a vu. Le premier a donné le modele des ouvrages de ce genre; le second n'a donné que d'excellens matériaux. Le mal est que personne ne pourra lire celui-ci, & n'osera récrire l'autre. J'ajouterai que M. *de Voltaire* a prouvé dans la suite, par les témoignages les plus respectables, que le reproche qu'on lui faisoit d'avoir manqué à la vérité dans cette Histoire, n'étoit point fondé.

embelliſſoit auſſi la retraite d'une femme dont lui ſeul, peut-être, pouvoit partager les ſavans loiſirs.

Ce ſéjour offre une foule d'anecdotes intéreſſantes, deſirées sûrement partout ailleurs, mais que la majeſté de l'Hiſtoire déſavoueroit ici.

Qu'on ſe repréſente deux êtres également extraordinaires, un homme qui poſſede à lui ſeul ce que la Nature partage de talens entre dix autres, une femme ayant toute l'amabilité de ſon ſexe, & s'élevant au-deſſus en s'aſſociant avec ſuccès à l'un des plus profonds génies du ſiecle. Tour à tour ſublime & frivole, Madame *du Châtelet* faiſoit ſervir même ſes défauts (ſi l'on peut les appeler ainſi) à diſtraire les chagrins que l'envie ſemoit ſur la route de M. *de Voltaire ;* inégalités piquantes qui, loin de dégoûter du commerce des femmes, y attachent davantage & ſer-

vent à prévenir l'ennui qui suit jusqu'aux plaisirs les plus purs, lorsqu'ils sont constamment uniformes. Les deux amis trouvoient même dans leurs caracteres de quoi les varier. Ils étoient assez différens pour influer sur leurs opinions; de-là des disputes très-vives, mais ne faisant aucun tort à leur mutuel attachement qui, s'il n'alloit pas jusqu'aux exclusions, ne balançoit cependant jamais sur la préférence.

M. *de Voltaire* de son côté, plongé dans les calculs de *Newton*, sembloit oublier qu'il étoit Poëte, & oublioit réellement qu'il étoit persécuté. Cependant il usoit encore quelquefois de représailles, & l'*Epître sur la Calomnie* qui parut dans ce tems, le vengea de *Rousseau* au moins, & imposa silence à une foule d'envieux redoutant les traits ineffaçables d'un pinceau aussi hardi. Un Défenseur de son ennemi opposa un

portrait de M. *de Voltaire* à ces Vers : *L'affreux Ruffus*, &c. ; celui-ci écrivit après avoir vu le portrait :

» Il n'eft pas, je crois, reffemblant, „ j'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne „ m'en reproche dans cet Ouvrage, & „ je n'ai pas les talens qu'on m'y attri- „ bue ; mais je fuis certain que je ne „ mérite point les reproches d'infenfi- „ bilité & d'avarice qu'on m'y fait. Mon „ amitié pour vous me juftifie de l'un, „ & mon bien, prodigué à mes amis, „ me met à couvert de l'autre (1). On „ m'a dit que quelque bonne ame avoit

(1) Un homme lui emprunta un jour feize mille livres, avec promeffe de lui remettre au bout de quinze jours un contrat pour fa sûreté. Quinze mois fe pafferent fans que le Prêteur fût nanti. Impatienté de ces lenteurs, qui avoient mauvaife grace, *Monfieur*, lui dit-il d'un ton brufque, *je vous donne les 16000 livres ; mais dorénavant je ne vous prête pas un fol fans hypotheque.*

„ fait de moi un portrait moins méchant, „ mais on s'eſt bien donné de garde de „ le laiſſer imprimer. On a raiſon; les „ critiques empêchent les gens de bron- „ cher & de ſe gâter par les louanges ».

L'accueil qu'on fit à *Adélaïde du Gueſclin* ne le gâta point. Cette Tragédie donnée depuis ſous le nom du *Duc de Foix*, mais (1) *affoiblie beaucoup par reſpect pour le ridicule*, réuſſit aſſez ſous cette nouvelle forme, & après avoir ſubi plus d'une métamorphoſe, réunit dans l'état où elle eſt actuellement preſque tous les ſuffrages, à la lecture comme à la repréſentation (2). 1734.

(1) *Voyez* la Préface d'Adélaïde du Gueſclin.

(2) On a appelé M. *du Belloi*, l'Inventeur de la Tragédie nationale. Mais *Nemours*, *Vendôme*, *Couci*, *du Gueſclin*, ſont cependant des noms chers à la patrie.... Les Annales de Bretagne avoient fourni le ſujet d'*Adélaïde*, l'imagination du Poëte fit le reſte.

La disgrace passagere qu'elle essuya alors fut bientôt effacée par le succès des *Discours* en Vers qui la suivirent de près.

L'Égalité des Conditions, *la Liberté*, *la Modération*, *la Nature des Plaisirs*, sembloient être les sujets d'autant de Traités de morale ; parée des charmes de l'harmonie elle plaît davantage. Ces *Discours*, les plus finis peut-être de tous les Ouvrages de M. *de Voltaire*, sont ceux où il y a le plus de Poésie & le plus grand nombre d'idées neuves. Oubliera-t-on jamais ces beaux Vers :

Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,
Et par-tout passager, hors dans son seul auteur,
Il est . . . .

On regrette que le Poëte, trop sévere, n'ait pas conservé ceux-ci, qui se trouvent dans les premieres éditions :

Les états sont égaux, mais les hommes different :

Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent ;
Le bonheur est le port où tendent les humains ;
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une barque légere.

C'est encore à *Cirey* que notre Poëte méditoit l'heureux contraste des mœurs Européennes avec celles de l'Amérique. La beauté de ce sujet avoit excité sa verve. 1736.

» C'est un fardeau de pierreries & » d'or, disoit-il, que mes foibles mains » n'ont pu porter, & qui tombe à terre » en morceaux ».

Il écrivit dans une autre occasion :

» La Scene est au *Pérou*, séjour peu » connu des Poëtes. *La Condamine* me- » sure le pays, les Espagnols l'épuisent, » & moi je le chante ».

Cette Piece réussit au gré de l'Auteur, & c'est tout ce qu'il est possible de dire.

Un jeune homme dont les talens

poétiques croiſſoient ſous les regards de M. *de Voltaire*, lui diſoit :

Pere d'Œdipe & de Zaïre,
Et de tant d'immortels enfans,
Tu jouis du ſuccès d'Alzire,
Que peu de jours ont vu produire,
Et qui triomphera des tems.

En effet, il n'employa que quinze jours à développer tant de beautés d'un nouvel ordre.

D'un autre côté quelques perſonnes répandoient, avec un air de myſtere, qu'*Alzire* n'étoit point de M. *de Voltaire. Je le ſouhaiterois de tout mon cœur*, dit un Officier. *Et pourquoi?* lui demanda quelqu'un : *C'eſt*, répondit-il, *que nous aurions alors un bon Poëte de plus.*

Pendant le grand ſuccès de cette Piece il parut une brochure intitulée : *M. de Voltaire traité comme il le mérite.* L'équivoque de ces derniers mots excita la curioſité publique ; on crut y

trouver une critique mordante & personnelle, comme on les aime, mais on fut trompé; la brochure ne contenoit qu'un juste Eloge.

Un Grand-Vicaire de *** fit un Mandement sur un miracle prétendu du Diacre *Paris*, & en adressa un exemplaire à M. *de Voltaire*, qui lui envoya *Alzire* avec ces quatre Vers: 1736.

Vous m'envoyez un Mandement,
Recevez une Tragédie;
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la Comédie.

Un homme qui, dans le même moment, suffit à tant d'Ouvrages divers, est un prodige qui n'étonne point assez. Il corrigeoit la *Henriade* & *Zaïre*, étudioit la *Philosophie de Newton*, repoussoit la haine infatigable de *Rousseau*, dont la grande réputation faisoit un ennemi dangereux, & travailloit à une Comédie. C'étoit l'*Enfant prodigue*.

» A l'égard de l'*Enfant prodigue*, » écrivoit-il à M. *Berger*, il faut, mon » cher ami, soutenir à tout le monde » que je n'en suis pas l'Auteur. C'est un » secret uniquement entre M. d'*Argental*, Mademoiselle *Quinaut* & moi (1). » M. *Tiriot* ne l'a su que par hazard. En » un mot j'ai été fidele à M. d'*Argental*, » il faut que vous me le soyez. Mandez moi ce que vous en pensez, & » recueillez les jugemens des Connoisseurs, c'est-à-dire des Gens d'esprit » qui ne viennent à la Comédie que pour » avoir du plaisir. *Hoc est enim omnis*

---

(1) M. *de Voltaire* n'avoit d'autre raison de conserver l'anonyme, que l'incertitude du succès de la piece. Le secret fut fidélement gardé par M. le Comte *d'Argental*. C'est lui dont M. *de Voltaire* disoit, à propos d'un service qu'il avoit rendu : » Il est heureux quand il a fait du bien. » Il est né pour faire plaisir, comme *Rameau* est » né pour faire de la bonne Musique. »

» *homo*, & le plaifir eft le but effentiel: » qui l'atrape a fait fon falut ».

Les fuffrages furent partagés *fur cette Piece ;* & fes Partifans même, en rendant juftice aux beautés de détail, fe croyoient en droit d'attendre quelque chofe de plus de celui qui avoit accoutumé le Public à tant de chefs-d'œuvres.

Ce n'eft pas avec de l'efprit qu'on fait des Comédies. *Moliere* ne nous a point laiffé d'Epigrammes. M. *de Voltaire* connoiffoit peu le monde, & n'avoit jamais eu le loifir d'obferver. Un homme qui écrit tout le tems qu'il ne lit pas, & qui ne fe délaffe de ces deux occupations que par quelques entretiens, ne réunit jamais dans le même cadre, ces phyfionomies diverfes que le fpectateur aime à étudier. Avec trois ou quatre couleurs, on peut peindre tous les héros de la Tragédie; mais dans l'art de *Térence* & de *Moliere* elles

ſont bien plus multipliées. Eſt-il poſſible qu'une tête philoſophique deſcende aux petits détails de la vie ordinaire ? Quiconque a l'eſprit rempli des horreurs du faux zele, des dangers de l'ambition, des fléaux du deſpotiſme, des malheurs qui marchent à la ſuite d'une adminiſtration foible, ſaiſira mal ces ridicules, qu'il faut montrer aux hommes dans une glace nette, mais qui groſſiſſe un peu les objets ſans les dénaturer.

J. B. Rouſſeau fut plus ſévere encore dans une lettre qu'il publia pleine d'un ſang-froid propre à groſſir ſon parti. C'étoit une eſpece de Mémoire qui remontoit juſqu'en 1710, & repréſentoit dans un tableau mal colorié, des malheurs & des imprudences, des hardieſſes & des torts. *Rouſſeau* qui étoit alors dévot, ou qui en jouoit le perſonnage, repréſenta ſon jeune rival

comme

comme un homme ſans religion & dangereux dans la ſociété. Ces pamphlets alarmant de nouveau. la puiſſance qui préſide aux mœurs publiques, occaſionnoient quelquefois d'inutiles précautions, comme celles qu'on prit au ſujet du *Mondain*.

» Ce badinage, dit-il lui-même, fut » compoſé immédiatement après le ſuc- 1736.
» cès de la Tragédie d'*Alzire*. Ce ſuc» cès anima tellement mes ennemis lit» téraires, que l'Abbé *des Fontaines* » alla dénoncer cette petite plaiſanterie » à un Prêtre nommé C... qui avoit » du crédit ſur l'eſprit du Cardinal *de* » *Fleuri*. *Des Fontaines* falſifia l'Ou» vrage, y mit des Vers de ſa façon; » comme il avoit fait à la *Henriade*. » L'Ouvrage fut traité de ſcandaleux, » & l'Auteur de la *Henriade* & de ,, *Zaïre* fut obligé de s'enfuir de ſa pa,, trie. Le Roi de Pruſſe m'offrit alors

„ le même asyle qu'il me donna depuis; „ mais j'aimai mieux alors aller retrouver mes amis dans ma patrie, après „ avoir fait quelque séjour en Hollande„.

Il se doutoit si peu des suites incommodes de cette folie poétique, que loin d'y mettre aucune prétention, il en faisoit un sujet de plaisanterie.

„ Voici le *Mondain* pour ce qu'il „ vaut. La petite vie dont il y est parlé „ vaut bien mieux que l'Ouvrage. Je „ me mêle aussi d'être voluptueux; mais „ je ne suis pas tout-à-fait aussi paresseux que ces Messieurs dont vous faites „ si bien la critique, qui vantent un „ souper agréable en mourant de faim, „ & qui se donnent la torture pour chanter l'oisiveté „.

La disgrace passagere que lui valut cette production fut causée par les plaisanteries qu'elle contenoit sur *Adam*, & qu'un homme aussi religieux que le

Cardinal *de Fleuri* ne pouvoit pas décemment laiſſer impunies. Quelques-uns l'ont attribuée à ces Vers, qui renferment l'éloge d'un Miniſtre dont les vues étoient plus patriotiques que celles du Cardinal.

Oh que COLBERT étoit un eſprit ſage!
Certain Butor conſeilloit par ménage
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnois ouvrage induſtrieux.
Du Conſeiller l'abſurde bonhomie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le Miniſtre utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la ſource;
Et du midi, du levant & de l'ourſe,
Nos fiers voiſins de nos progrès jaloux,
Payoient l'eſprit qu'ils admiroient en nous.

Malgré les réflexions de Mylord *Bolynbrocke ſur l'exil*, c'eſt un châti- & une peine qui attaquent à la fois la fortune, la réputation & la paix de l'ame.

Un des grands points d'accuſation contre M. *de Voltaire*, étoit de répan-

dre un nouvel *Esprit*, appellé *philosophique*. Qu'il nous soit permis de suspendre un moment le cours de cette Histoire pour examiner ce que c'est proprement que cet *Esprit philosophique* tour à tour en horreur & en vénération, méconnu si souvent par l'ignorance & le préjugé, & non moins profané quelquefois par l'impiété & par le vice. Ce n'est autre chose que l'amour de la liberté. Ses ennemis ont tous un intérêt particulier à couper les aîles de cette liberté. Mais qu'un homme, brisant pour un moment ces chaînes forgées par l'autorité, sous le spécieux prétexte de contenir la multitude, & s'élevant au-dessus de ses compagnons, leur dise : „ Nos droits sont méconnus „ ou foulés ; quand même l'équité, „ toujours au-dessus des Rois, ne rap- „ pelleroit pas ce contract primitif, qui „ ne fonde leur puissance que pour as-

„ furer notre bonheur, la raifon veut „ que, pour la sûreté commune, on „ refpecte les intérêts facrés du peuple. „ Les abus font paffagers, mais la def- „ truction des états qui la fuit eft éter- „ nelle „. Qu'arrive-t-il en écoutant ce hardi Défenfeur de la caufe générale? La confiance du peuple renaît; celle qu'on avoit dans certains agens de la chofe publique diminue, & ceux-ci regrettent alors cette confolante ignorance, à l'abri de laquelle il eft fi doux de voir encenfer fes erreurs. Faut-il s'étonner qu'on abhorre des hommes qui détruifent l'autel où l'égoïfme & l'ambition immolent l'intérêt des Particuliers? Ce Défenfeur généreux des droits de l'humanité, qui a ofé élever la voix contre les abus de la force & du pouvoir, c'eft M. *de Voltaire*. Peut-être fon zele l'a-t-il emporté trop loin. Notre devoir eft de préfenter fidéle-

ment les objets, laissant la discussion à des juges plus éclairés.

Cet exil (la peine de cet *Esprit philosophique*) refroidit quelques-uns de ses amis. Ils croyoient qu'on peut jouir en paix d'une grande réputation! Madame la Marquise *du Châtelet* leur donna une leçon dans une réponse à M. *Berger*. Comme elle fait autant d'honneur à son courage qu'à l'ami qu'elle défend, nous la rapporterons :

,, Vous donnez, Monsieur, des con-
,, seils à M. *de Voltaire* dont il n'a pas
,, besoin. Il n'a jamais écrit ni contre
,, le Gouvernement, ni contre la Reli-
,, gion, il respecte trop l'un & l'autre.
,, Tous ses Ouvrages portent le caractere
,, d'un bon Citoyen & d'un Chrétien
,, éclairé. Je ne citerai que la *Henriade*
,, & *Alzire*, qui devoient servir de té-
,, moignages de sa façon de penser, &
,, de défense contre les petits Ouvrages

„ qu'on lui attribue, ou qu'on envenime.
„ Votre amitié s'eſt emportée trop loin ;
„ vous auriez dû obſerver un peu davantage
„ que de donner de pareils
„ conſeils à votre ami, c'eſt le ſuppoſer
„ coupable, & riſquer que les gens qui
„ peuvent voir vos lettres croient qu'il
„ a mérité les injuſtices qu'il eſſuie. Il
„ attendoit d'une amitié ſage & éclairée
„ comme la vôtre, que bien loin de lui
„ reprocher un badinage innocent que
„ ſes ennemis ont apparemment falſifié,
„ vous vous éleveriez avec force &
„ avec courage contre la baſſe jalouſie
„ & la ſuperſtition de ceux qui oſent
„ le condamner. Il n'en ſent pas moins
„ vivement l'intérêt que vous prenez à
„ ce qui le regarde. Vous croyez bien
„ qu'il eſt maintenant à l'abri d'être
„ accablé par la perſécution. En quelque
„ lieu du monde qu'il ſoit obligé
„ de vivre, je ſuis ſûre que vous n'ou-

„ blierez jamais l'amitié & la considéra-
» tion que vous avez pour lui, & que
» ces deux sentimens regleront tou-
» jours vos démarches sur ce qui le re-
» garde. Il vous aime, & vous estime
» véritablement. Il faut espérer qu'un
» jour on rendra plus de justice dans son
» pays à un homme qui en fait la gloire,
» ainsi que celle de l'humanité «.

Pendant que ces adversaires triomphoient de la foiblesse de ses amis, & de la crédulité de quelques hommes puissans qui le forçoient à chercher un asyle au dehors, un Prince étranger, sur lequel l'Europe avoit déja les yeux, le vengeoit & récompensoit ses talens (1).

---

(1) En 1736, le *Roi de Prusse*, alors Prince royal, fit commencer à Londres une édition gravée de la *Henriade*, avec des vignettes à chaque page; il honora même cette entreprise d'une Préface, & cet honneur si rare fût le plus beau dédommagement de ce que le Poëte avoit eu à

» C'eſt un Prince philoſophe, écri-
» voit-il, c'eſt un homme, & par con-
» ſéquent une choſe bien rare. Il n'a
» que vingt-quatre ans, il mépriſe le
» trône & les plaiſirs, & n'aime que la
» ſcience & la vertu ».

Nous ne ſavons rien de ce ſéjour en Hollande où l'exil le conduiſit, ſi ce n'eſt qu'il y publia ſes *Élemens de la Philoſophie de Newton*. 1730. Comment un Poëte peut-il ſe métamorphoſer en Phyſicien, diſoient ceux auquel il en coutoit d'ajouter un nouveau laurier à une couronne déja trop chargée au gré de leurs déſirs ? Il étoit bien plus court, & ſur-tout bien plus-gai, de répéter après *Roy* le Chanſonnier, que donnant le ton ſur la lumiere, ...

ſouffrir juſqu'alors. L'avénement du Prince au trône, & les guerres qu'il eut à ſoutenir, empêcherent l'exécution d'un projet ſi glorieux aux arts, mais qui exigeoit de très-grandes dépenſes.

Son obſcur propos
La replongea dans le chaos.

On lui reprochoit encore de vouloir renverſer *Deſcartes* de ſon piédeſtal, pour y placer *Newton* ; ou de louer le Philoſophe François, comme *Lamotte* & *Fontenelle* louoient les Anciens. Ses amis même ſemblerent ſe réunir à ſes détracteurs ; mais ils alloient au but par une voie plus honnête.

Laiſſe à CLAIRAUT tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux ;
Armé d'un verre audacieux,
Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque treizieme ſigne.
Qu'il donne ſon nom glorieux
A la premiere tache inſigne
Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un aimable délire,
Ecoute les tendres leçons ;
D'une autre muſe qui t'inſpire,
Ne dédaigne point les chanſons,
Quitte ce compas, prends ta lyre ;
Je donnerois tout PEMBERTON,
Et tous les calculs de NEWTON,
Pour un ſentiment de ZAÏRE.

Il répondit avec cette docilité, le luſtre des grands talens :

Un certain Chantre abandonnoit ſa lyre,
Nouveau KEPLER un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel il prétendoit y lire,
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un Roſſignol, du fond d'un bois voiſin,
Interrompit ſon morne & froid délire;
Ses doux accens l'éveillerent ſoudain.
A la nature il faut qu'on ſe ſoumette,
Et l'Aſtronome entonnant un refrain,
Reprit ſa lyre & briſa ſa lunette.

Il donna l'année ſuivante la Collection de ſes Œuvres en quatre vol. *in*-8.° Elles conſiſtoient alors dans *la Henriade*, *l'Eſſai ſur l'Épopée*, *Œdipe*, *Mariamne*, *Brutus*, *Zaïre*, *la Mort de César*, *Alzire*, *l'Indiſcret*, *l'Enfant prodigue*, & un volume de *Mélanges en proſe & en vers.* Loin de croire que le public étoit intereſſé à jouir de toutes ſes productions, il n'oſa lui préſenter quelques ouvrages diſgraciés, tels qu'*Eriphile*, *Artémire*, & même *Adé-* 1739.

laïde. Les Auteurs d'*Aſpar*, de *Romulus*, & des *Aïeux chimériques* ne lui avoient pas donné l'exemple d'une pareille ſévérité (1).

Ainſi parvenu à plus de la moitié de ſa carriere, il n'avoit pas fait la cinquieme partie de ſes ouvrages ; valétudinaire & toujours perſécuté, il diſputoit le bonheur & la paix à une foule de maladies & d'ennemis. Peut-être il eſt aſſez curieux de le contempler à l'âge de quarante-cinq ans. Il ne connoiſſoit la Cour, que par les ordres ſéveres qui avoient puni les écarts de ſon imagination ; le monde, que par ſes inconſéquences. Les honneurs littéraires & la paix qui vaut mieux, fuyoient devant ſes pas ; l'opinion pu-

(1) Ce n'eſt pas pour la même raiſon qu'il n'y fit pas entrer l'Hiſtoire de *Charles XII* ; elle étoit imprimée à part.

blique flottoit encore entre lui & ses ardens persécuteurs. A cette époque il avoit cependant beaucoup fait pour sa gloire, mais presque rien pour son bonheur. Que d'orages grondoient à chaque instant sur sa tête! Quelle laborieuse & pénible existence ! Mémoires faux, mais adroitement tournés, Libelles calomnieux, mais propres à séduire; Chansons insultantes, mais ingénieuses; indécentes Parodies, Ecrits anonymes, Embûches secretes, Délations empoisonnées, Ouvrages défigurés, Commentaires malins; voilà ce qui marque les époques de la vie d'un homme dont les Muses de l'Epopée, de l'Histoire & de la Tragédie, avoient tour-à-tour avoué les travaux & annoncé les succès.

Cette même année vit éclore des Satires révoltantes. Nous n'osons tirer 1739. ces archives d'horreur du juste oubli où elles sont plongées. Elles appren-

nent à quel point la paſſion aveugle rapproche les eſprits les plus ſublimes de la lie des hommes. *J. B. Rouſſeau* étoit un grand Poëte ; *des Fontaines*, un Critique judicieux ; *Saint-Hyacinte*, un Littérateur éclairé ; & ces mêmes hommes cependant, oubliant ce dont ils ſont comptables à leur ſiecle, deviennent les échos des bruits les plus abſurdes & les plus calomnieux ; les truchemens des deux paſſions les plus aviliſſantes, l'envie & la haine ; & ſe confondent dans la populace de ces hommes vils, qui vendent leur plume & leur ſuffrage, au miſérable parti qui daigne les encourager.

Ces Libelles ſi dignes de mépris, mélange odieux de Factums, de Chanſons, de Lettres, de mauvais Vers, n'avoient pas même cette gaieté qui ſurprend à l'honnête-homme un ſourire, que tout en ſe le reprochant, il accorde quelquefois à ces œuvres

clandeſtines, lorſqu'elles ont au moins le mérite de l'eſprit, & l'art d'amuſer la curioſité.

Si le Lecteur deſire de remonter à la ſource de ces démêlés littéraires, voici les faits.

Rouſſeau, qui portoit dans le pays étranger la peine de ſes talens, jouiſſoit, comme nous l'avons déja dit, d'une réputation que les ſiecles futurs augmenteront encore. Son jeune Emule, en 1713, le conſulta ſur une Ode. La multiplicité des corrections déplaît dans un âge où des idées extraordinaires paroiſſent des beautés neuves. *Rouſſeau*, quelques années après, corrigea la *Mariamne de Triſtan*, & la préſenta aux Comédiens François, après la chûte de celle de M. *de Voltaire.* La circonſtance parut à ce dernier peu délicate; il s'en reſſouvint en faiſant le *Temple du Goût.* Depuis ce moment les torts deviennent

égaux des deux côtés, & à travers le nuage épais d'épigrammes, de reproches & de mauvais procédés, on n'apperçoit plus ni l'honnêteté, ni la décence. D'ailleurs M. *de Voltaire* manquoit d'adresse en attaquant les Vers *de Rousseau.*

„ Il me méprise, écrivoit-il à M. *de* „ *Linant*, parce que je néglige quel„ quefois la rime; & moi, je le mé„ prise, parce qu'il ne sait que rimer „.

On perd la confiance du public impartial quand on juge ainsi; & M. *d'Argens* a eu très-grande raison de dire, que lorsque l'Auteur de la *Henriade* blâme les mœurs de son ennemi, il ne fait que répéter l'arrêt du Parlement; mais que lorsqu'il traite ce Poëte de rimailleur, il n'est pas à coup sûr autorisé d'une décision du Parnasse. Lui reprocher qu'il étoit le fils d'un Cordonnier, décele trop de passion. Il racontoit un jour

jour devant un homme d'esprit, que son Valet-de-chambre, parent de *Rousseau*, lui demandoit souvent excuse des mauvais Vers de son Cousin. Etoit-il d'une naissance aussi commune, répliqua celui qui l'écoutoit? Quoi! vous ne savez pas qui étoit son pere? Non en vérité; je le croyois fils de *Pindare* ou d'*Alcée*. Au reste, ne prenons jamais à la lettre ce que disent les Poëtes les uns des autres, ou convenons en gémissant, que l'esprit est le plus funeste des maux renfermés dans la boëte de Pandore.

Des tableaux bien plus consolans vont enfin reposer nos yeux; & à une seule éclipse près, qui doit encore obscurcir pour un instant sa brillante carriere, nous verrons ses travaux y répandre d'année en année un nouvel éclat; ses ennemis n'élever plus qu'une voix impuissante, & se faire entendre à peine de quelques Littérateurs iso-

lés, cherchant encore dans l'honneur de le combattre, la gloire que leur enlevoit le refus de son suffrage.

1740. Un Prince qui vouloit joindre au génie (don précieux que la Nature s'est réservé avec trop d'économie peut-être) les connoissances solides que l'on acquiert avec tant de peine, avoit médité les dogmes politiques d'un Ecrivain, dont on a souvent abusé. Ce Prince combattit des maximes que les passions adopteroient trop aisément, & il chargea M. *de Voltaire* (moins versé que lui dans ces sortes de matieres, mais plus habitué à la pureté du style) de faire disparoître ces petites inexactitudes, qu'on transporte toujours dans une langue étrangere.

(1) » J'ai en main un manuscrit sin» gulier, composé par un des hommes

(1) Lettre du premier Juin 1740, datée de Bruxelles, où se trouvoit alors M. *de Voltaire*.

» les plus considérables de l'Europe.
» C'est une espece de réfutation du
» Prince *de Machiavel*, chapitre par
» chapitre. L'ouvrage est nourri de faits
» intéressans & de réflexions hardies qui
» piquent la curiosité du Lecteur, &
» qui font le profit du Libraire. Je suis
» chargé d'y retoucher quelque petite
» chose, & de le faire imprimer. J'en-
» verrai l'exemplaire que j'ai entre les
» mains, à condition que vous le ferez
» copier à Bruxelles, & que vous me
» renverrez mon manuscrit ; j'y join-
» drai une Préface, & je ne vous de-
» manderai d'autre condition, que de
» le bien imprimer, & d'en envoyer
» deux douzaines d'exemplaires, magni-
» fiquement reliés en maroquin, à la
» Cour d'Allemagne qui vous sera in-
» diquée. Vous m'en ferez relier aussi
» deux douzaines en veau ; mais je vou-
» drois que le *Machiavel*, soit en Ita-

» lien, soit en François, fût imprimé » à côté de la réfutation, le tout » en beau caractere & avec grande » marge».

1740. Après avoir soigné l'édition de cet ouvrage, M. *de Voltaire* alla à *Berlin* faire sa cour au Roi. Il y accompagna le Comte de *Podewils*, Envoyé extraordinaire de la Cour de Prusse auprès des Etats-Généraux, & fut reçu avec cette précieuse affabilité, le don le plus flatteur que les Princes puissent faire aux ames délicates & élevées.

Le Roi avoit donné ordre qu'on lui préparât dans son Palais l'appartement qu'y avoit occupé M. *de Maupertuis*, lorsque choisi dans sa Patrie pour faire des observations dans le Nord; il s'arrêta à la Cour de *Berlin*. M. *de Voltaire* alla d'abord à *Mon-Bijou*, pour avoir l'honneur d'être présenté à la Reine Mere. Il en reçut l'accueil le plus distingué,

& fut même admis à la table de cette Princesse. Le lendemain le Roi lui donna audience à *Charlottenbourg*, & honorant le génie & les talens dans sa personne, mit au nombre des distinctions qu'il daigna lui marquer, le spectacle d'un combat simulé, que quelques Escadrons des Gardes & des Houzards exécuterent dans les environs du Château. Cette espece de fête militaire se termina par un magnifique repas de plus de soixante couverts, dans lequel il fut placé à côté de M. le Marquis *de Valori*, Ministre de la Cour de France, le seul de tout le Corps Diplomatique qui eût été invité ce jour-là, exprès pour faire honneur à l'homme célebre qu'on vouloit distinguer.

Les ennemis de M. *de Voltaire* s'empresserent de répandre que les derniers instans de son séjour à *Potzdam* lui avoient valu quelque chagrin. La

lettre que le Roi écrivit à Madame la Duchesse de Brunswick sa sœur, prouve quelle confiance on doit à ces nouvellistes.

» Celui qui aura l'honneur de vous
» présenter cette lettre, est M. *de Vol-*
» *taire*, qui est si connu, & dont la
» réputation est si bien fondée, que
» tout ce que je pourrois vous en dire
» seroit superflu. Vous pouvez compter
» que l'Auteur de la *Henriade* est un
» honnête-homme; que l'Architecte du
» *Temple du Goût & de l'Amitié* en
» connoît tout le prix; que l'Auteur de
» la *Philosophie de Newton* est profond;
» que celui qui a composé vingt Tra-
» gédies est un bon connoisseur des
» hommes, ...
» . . . .
» . . . Vous ferez bien, ma chere
» sœur, de tirer parti de l'occasion qui
» vous offre de si merveilleux talens.

» J'envie à *Voltaire* le plaisir dont il va » jouir, &c. &c. ».

Quand on fait honorer ainsi le génie; on ne risque pas d'être confondu parmi

Ces Rois insensibles,
Dont les trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix :
Ils n'avoient point fait de Virgiles,
La mort plongea leurs noms stériles
Dans sa populace des Rois.

A son retour en France, il s'occupa de la représentation d'une Tragédie nouvelle, qui avoit déja paru avec succès sur un Théatre de Province, mais dont le sujet seul offroit des difficultés à un Censeur ombrageux. Le zele infatigable & la constante amitié de M. le Comte *d'Argental* en triompherent, & la Piece fut donnée sur le Théatre de la Nation. Elle excita cependant une forte rumeur parmi des personnes qui se croient obligés par état à outrer quelquefois les précautions.

1741.

1742.

Le Cardinal *de Fleuri* fit dire à l'Auteur qu'il étoit assez riche pour faire à la tranquillité publique le sacrifice de ce moment de gloire ; & l'amour-propre docile de celui-ci se tut devant les fausses alarmes du Gouvernement. Dix ans après, cette même Tragédie reparut avec non moins d'éclat, & l'on adopta alors le jugement du savant Pontife *Benoit XIV*, qui écrivoit : *Settimane, sono ci fu presentata di sua parte, la bellissima Tragedia di Mahomet, la quale legemmo con summo piacer.* Ce Prince de l'Eglise, dont tant d'Abbés *Réfutateurs* méconnoissent la modération & les profondes lumieres, auroit-il compromis l'anneau du pêcheur, s'il avoit soupçonné dans cette Tragédie des sentimens repréhensibles ? Un homme d'esprit a dit, que si *Mahomet* eût paru du tems de la Ligue, cette Piece eût sauvé la vie à *Henri III*

& à *Henri IV*. Parmi les critiques de toute espece qui l'attaquerent, on distingua les défenseurs de ce fameux Prophete. Cet homme, disoient-ils, aussi illustre qu'extraordinaire pour ceux qui aiment la vérité, leur est présenté comme un empoisonneur, travaillant plusieurs années à faire commettre un parricide, & jouant le rôle d'un séducteur odieux. Que diroit-on, si *Racine* avoit dépeint *Mithridate* fuyant devant les Romains, & *Brutus* vendant son pays au despotisme? Le Marquis *d'Argens*, dont nous empruntons ces idées, les appuyoit d'une autorité bien plus victorieuse. Nous oserons remarquer cependant, que si *Mahomet* n'a été ni un empoisonneur, ni un parricide, au moins il a étrangement profité de son empire sur les esprits & de leur docile crédulité.

Mérope, dont le sujet ne pouvoit alarmer aucun parti, réunit tous les 1742.

ſuffrages. On raconte que quelques années auparavant, M. *de Voltaire* laiſſa un jour *la Nouë* dans ſon cabinet avec cette Tragédie, qu'il lui avoit donnée à lire. Ce Comédien en déſapprouva le plan, & en traça un autre. De retour chez lui, l'Auteur trouva la leçon, *& en fut ſi choqué*, dit le conteur d'anecdotes, *qu'il prit le parti de garder ſa Piece pendant cinq ans.* Cette déférence eſt auſſi difficile à croire que la préſomption de *la Nouë*, homme modeſte, & que pluſieurs ſuccès dans la carriere dramatique n'avoient point ridiculement enflé (1).

---

(1) La vraie raiſon, c'eſt que les amis de M. *de Voltaire* l'éloignoient de donner cette piece, parce qu'ils craignoient la reſſemblance qu'elle avoit avec l'*Amaſis* de *la Grange* qu'on voyoit encore alors, & qu'on n'acheveroit peut-être pas aujourd'hui, & avec un *Téléphonte* de *la Chapelle*. L'Abbé *de Voiſenon* triompha de ces craintes. *Mérope* fut jouée : le ſuccès récompenſa le zele de l'amitié, & couronna le talent du Poëte.

C'eſt à la premiere repréſentation de *Mérope* que commença l'uſage de demander à voir l'Auteur. Le deſir du public fut marqué par tant d'acclamations, que M. *de Voltaire*, pour ſatiſfaire à cet empreſſement ſi flatteur pour lui, crut devoir ſe montrer un moment dans la loge de Madame du Châtelet. Pourquoi une diſtinction ſi propre à créer les talens a-t-elle été depuis ſi long-tems proſtituée? & pourquoi a-t-on mis aujourd'hui les Auteurs dans la néceſſité de s'y dérober?

Perſonne n'ignore la maniere touchante & ſublime avec laquelle Mademoiſelle *Dumenil* rendoit le rôle de *Mérope*. M. *de Voltaire* cependant avoit donné tant de ſenſibilité à cette mere, que l'Actrice même la plus parfaite, lui laiſſoit encore quelque choſe à déſirer. Comme il lui reprochoit un jour de ne pas mettre aſſez de chaleur

dans ses invectives contre *Polifonte :* » Il faudroit (lui dit cette célebre Actrice un peu impatientée) avoir le » D.... au corps pour arriver au ton » que vous voulez me faire prendre. » Et vraiment oui, Mademoiselle, c'est » le D... au corps qu'il faut avoir » pour exceller dans tous les Arts, » sans le D.... au corps, on ne peut » être ni bon Poëte ni bon Comédien ».

Quoique les Italiens revendiquent en faveur du Marquis *Maffei* les beautés de la *Mérope* françoise, il nous semble qu'il nous suffit de lire les deux Pieces, pour rendre à chacune ce qui lui appartient. Les très-singulieres réflexions d'un Comte *de Cataneo* en laisseront appercevoir les différences (1).

(1) Le Comte de *Cataneo* avoit quelques connoissances astronomiques; il a demeuré long-tems à *Arcangel* pour examiner la figure de la terre.

» Rien n'eſt plus vrai que ce que » vous dites à la page 389, Tome V: » *L'amour eſt la paſſion la plus Théa-* » *trale de toutes*. Il faut ſeulement qu'il » ſoit bien placé, & qu'il ne paroiſſe » qu'à propos. Je vais plus loin encore, » & je ne borne pas cet amour à l'union » des deux ſexes, je lui donne une » plus grande étendue. L'amour en- » vers Dieu, c'eſt ce qui fait la Reli- » gion ; l'amour envers la Patrie, c'eſt » ce qui fait la Politique; l'amour en- » vers nos ſemblables, par eſtime, par » intérêt & par reconnoiſſance, c'eſt » celui-ci qui embraſſe toute la morale. » Or, ſi vous me permettiez d'hazarder

---

Nous avons de lui trois petits Volumes imprimés à Berlin en 1756. On y trouve ſept Lettres à M. *de Voltaire*, ſur l'Hiſtoire, la Métaphyſique, la Morale, la Religion, la Poéſie. On croit, après les avoir lues, que M. le Comte de *Catanco* pouvoit être un grand Aſtronome.

» un mot, je vous dirois que toute sorte
» d'amour, c'est-à-dire toute passion,
» reçoit une détermination particuliere
» de chaque nation. On n'aime pas
» tout-à-fait en France comme en Ita-
» lie, & bien moins aime-t-on aujour-
» d'hui comme on aimoit à Rome du
» tems *d'Auguste*, & en Grece du tems
» de *Periclès*. C'est ce que vous remar-
» quez vous-même au Tom. I, pag.
» 297 & 301, *La raison & la passion
» sont par-tout les mêmes, mais elles
» s'expriment par-tout diversement.* Peut-
„ être la maniere de donner des enfans
„ a-t-elle été toujours la même par-
„ tout, mais ce n'est point de l'amour
„ cela, j'oserai même vous dire que
„ c'est le principal défaut des *Lettres
„ Persannes* & des *Péruviennes*. Ah
„ Monsieur ! on n'aime pas à *Hispahan*
„ ni au *Pérou* comme en France. On
„ aime par-tout, mais ce n'est pas de

„ la même façon. Or c'eſt la façon „ convenable au pays & au génie de „ la nation qui doit régner dans les Pie- „ ces de Théatre “.

C'eſt pour la premiere fois que M. *de Voltaire* avoit aſſiſté à ſa gloire ; & l'eſpece d'enthouſiaſme que le public lui témoigna, lui fit prendre la ferme réſolution de ne plus s'expoſer à des voyages involontaires. Le ſecond qu'il fit à *Berlin* vers la fin de cette année, fut très-agréable. Les papiers publics lui donnerent un but politique. Une phraſe du *Commentaire hiſtorique* feroit penſer, que ce n'étoit pas tout-à-fait un faux bruit. „ Il rendit dans ce voyage au „ Roi ſon maître, un ſignalé ſervice, „ comme nous le voyons par la cor- „ reſpondance de M. *Amelot*, Miniſ- „ tre d'Etat ; mais ces particularités ne „ ſont pas l'objet de notre *Commen-* „ *taire* «.

1743.

A ſon retour à *Paris*, il reçut un brevet d'*Hiſtoriographe de France*, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle.* Il eſt vrai que ſes prédéceſſeurs avoient preſque réduit cette place à un titre honorifique, mais elle n'en eſt pas moins importante lorſque ceux auxquels on la confie ſont les fideles Annaliſtes de l'Empire, & ſe rendent dignes du ſecret de l'État.

1744. Il étoit alors avec cette belle Madame *d'Etioles*, depuis Madame la Marquiſe de *Pompadour.* Cette femme qui fit du poſte où la fortune & l'amour l'avoient élevée, une place importante pour l'Etat, rendit ſa faveur utile au premier Poëte de la Nation. La Cour ordonna des fêtes pour le mariage du Dauphin avec l'Infante d'Eſpagne; il fut chargé de l'Opéra, & choiſit pour ſujet une princeſſe de Navarre; un Fermier-

mier-Général (1) y mêla quelques Ariettes, & le célebre *Rameau* mit le tout en musique. Les détracteurs de M. *de Voltaire* ont tiré trop d'avantage des défauts de cette Piece ; lui-même s'est exécuté de si bonne grace, que tout ce que la critique ajoute devient hors d'œuvre.

„ J'ai fait une grande sotise de com-
„ poser un Opéra ; mais l'envie de tra-
„ vailler pour un homme comme *Ra-*
„ *meau* m'avoit emporté. Je ne son-
„ geois qu'à son génie, & je ne m'ap-
„ percevois pas que le mien) si tant
„ est que j'en aie un) n'est point fait
„ du tout pour le genre lyrique ; aussi
„ je lui mandai, il y a quelque tems,
„ que j'aurois plutôt fait un Poëme épi-
„ que, que je n'aurois rempli des cane-
„ vas. Ce n'est pas assurément que je

(1) M. de la *Popeliniere*.

„ méprise ce genre d'ouvrage. Il n'y en „ a aucun de méprisable, mais c'est un „ talent, qui je crois me manque entié„ rement. Peut-être qu'avec de la tran„ quillité d'esprit, des soins & les con„ seils de mes amis, je pourrai enfin „ parvenir à faire quelque chose de „ moins indigne des talens de notre „ *Orphée* ».

Il est bien peu de grands hommes qui aient été tout ce qu'ils pouvoient être, a dit M. *Ducis*; mais beaucoup eussent été plus qu'ils ne sont, s'ils n'avoient pas fait tout ce qu'ils ont fait.

Un ouvrage médiocre d'un homme célebre, contient toujours des beautés qui devroient ajouter à sa gloire, comme elles ajoutent à la masse d'idées heureuses dont nous jouissons. Il arrive cependant au contraire, que non-seulement on ne lui fait aucun gré de ce nouveau présent à la Littérature, mais que même

on retranche de sa renommée en raison des endroits foibles de sa nouvelle production. Si *Boileau* n'avoit point fait de Satyre sur *l'Equivoque*, d'Epître sur *l'Amour de Dieu*, & d'Ode sur *la prise de Namur*, nous aurions cent beaux Vers de moins, & lui un degré de réputation de plus. On voit au reste, que c'est par respect pour la mémoire de M. *de Voltaire*, que nous n'appliquons point ces principes à quelques-uns de ses ouvrages, & entr'autres à cet Opéra (1), en récompense duquel Madame *d'Étioles* obtint alors pour lui le don gratuit d'une charge de Gentilhomme ordinaire du Roi, & peu de tems après, la grace singuliere de ven-

(1) La *Reine de Navarre*, qui n'est pas sans doute le meilleur Ouvrage *de Voltaire*, mais qui est pourtant bon dans son genre, & pour une piece de commande.

1745. dre cette Place, & d'en conſerver le titre, les priviléges & les fonctions. C'eſt ce qui donna lieu à ce petit madrigal.

Mon HENRI QUATRE & ma ZAÏRE
Et mon Américaine ALZIRE,
Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du Roi.
J'avois mille ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin ſur moi
Pour une farce de la foire.

Il avoit eu déja cependant une penſion du Roi de deux mille livres, & une de quinze cents ſur la caſſette de la Reine, mais il n'en avoit jamais ſollicité le paiement.

Par reconnoiſſance pour ces nouvelles faveurs, il chanta la *bataille de Fontenoi*. Cinq éditions enlevées dans huit jours étoient un ſuccès trop extraordinaire, pour qu'on ne s'efforçât pas de le ternir. Tandis que les amis de ſa gloire répandoient ce Poëme, les

jaloux de leur côté diſtribuoient cette Epigramme :

Lorſqu'on veut en dépit des loix
Griffonner des Vers à la hâte,
Qu'en arrive-t-il ? on les gâte
Autant qu'on les change de fois.
Mais ici ce n'eſt pas de même ;
Chaque nouvelle édition,
Avec une viteſſe extrême,
Ne court qu'à la perfection.
Eſpérons donc qu'à la centieme,
Graces au critique Lecteur,
Et la ſoupleſſe de l'Auteur,
Nous pourrons voir un beau Poëme.

On a ſouvent loué *Deſpreaux* pour avoir rémis ſans ceſſe ſes ouvrages ſur le métier, & les avoir rendus de plus en plus dignes de l'œil ſévere du public ; ici l'envie mal-adroite trouve la matiere d'un reproche, dans ce qui, depuis *Horace* juſqu'à nous, a toujours fait le ſujet d'une éloge

On parodia le Poëme de *Fontenoi* ſous le titre des *Héros modernes*, c'eſt-à-dire qu'on ſubſtitua les noms de quel-

ques braves ſoldats, à ceux des Officiers diſtingués que l'Auteur avoit tranſmis à la poſtérité. Le ſujet de cette Parodie étoit miſérable. La bravoure & le courage du ſoldat ne méritent-ils point des Eloges, comme l'intelligence & le ſang-froid de ſes chefs ? On répandit auſſi des *Réflexions* dont on attaque ce Vers :

C'eſt là ce fier Saxon, qu'on croit né parmi nous.

„ N'eſt-ce pas que, quoique M. le Ma„ réchal de Saxe ſoit Saxon, il n'y paroît „ pas, & qu'il a tout-à-fait cet air Fran„ çois, ſans lequel, comme dit le Mar„ quis du *François à Londres*, un homme „ eſt à jetter par les fenêtres ? En vé„ rité je ne connois rien au-delà que „ le bon mot de ce Gaſcon, de joyeuſe „ mémoire, qui à Londres, dans un „ Bal, trouvoit que Charles II ne „ danſoit pas mal pour un étranger „.

M. *de Voltaire* a voulu dire ſans doute, que le zele avec lequel le Maréchal de Saxe combattoit pour la France, faiſoit penſer qu'il l'avoit adoptée pour patrie. Mais, peut-être falloit-il éviter tout ce qui peut rappeler ces ridicules préférences que les Nations ſe donnent les unes ſur les autres.

Il remplaça l'année d'après le Préſident *Bouhier* à l'Académie Françoiſe. 1746.
On eſt ſurpris de voir l'auteur de tant de chefs-d'œuvres, obligé de préparer ſon entrée dans ce Corps illuſtre, par ces démarches qui ſemblent jetter quelques doutes ſur la légitimité des droits du candidat. Il eſt vrai qu'on auroit dû s'attendre à un peu plus d'empreſſement, pour admettre le plus grand Littérateur du ſiecle. Mais que de raiſons ſe préſentent, pour excuſer les lenteurs de l'Académie !

M. *de Voltaire*, alors au plus haut

période de fa gloire, avoit armé tout-à-la fois les ferpens de l'envie, & la vengeance de quelques Auteurs fatyriques. Plus de vingt Libelles, fortis dès preffes de la Hollande, alloient combattre les Lettres du Pape *Benoît XIV* & celles du Philofophe couronné, fi juftement nommé *le Roi bienfaifant.* La Cour de France, qui avoit attendu jufqu'alors pour verfer fes bienfaits fur M. *de Voltaire*, venoit de réparer, par une double grace, l'efpece d'oubli auquel fa jeuneffe imprudente l'avoit forcée (1).

La cabale oppofa à cette derniere faveur la miférable fcene du *Triomphe Poëtique*, qui donna lieu à une autre fcene plus défagréable encore, où l'extrême fenfibilité de M. *de Vol-*

---

(1) Place d'Hiftoriographe de France, & celle de Gentilhomme ordinaire du Roi.

taire l'égara ſur le choix des moyens qui devoient faire taire ſes ennemis.

C'eſt au milieu de ces criſes fréquentes que l'Académie devoit prononcer, & après avoir long-tems réſiſté à ſon penchant, elle ſaiſit la premiere occaſion que les circonſtances lui offrirent, & s'aſſocia à la gloire & aux travaux de cet homme célebre.

Une lettre qu'il écrivit alors au Pere *de la Tour*, Jéſuite, fit dire qu'il s'étoit étayé du crédit de la Société, contre ceux qui lui reprochoient l'abus de la Philoſophie. Il eſt vrai que vers ce tems les obſcurs Auteurs des *Nouvelles Eccléſiaſtiques* attaquerent le Pape, pour avoir gratifié de pluſieurs médailles l'auteur de *Mahomet*, & celui-ci ſur ſa liaiſon politique avec les Peres de la Compagnie de Jéſus. Il répondit, » que comblé des graces du » Roi, attaché à ſa perſonne ſacrée,

» chargé d'écrire ce qu'il fait de glo-
» rieux & d'utile pour la Patrie, il
» tâchera, pour remplir cet emploi,
» dont il eſt uniquement occupé, de
» mettre en pratique les inſtructions
» qu'il a reçues parmi eux; & que ſi
» les regles d'éloquence qu'il y a appri-
» ſes ſont effacées de ſon eſprit, le
» caractere de bon citoyen ne s'effa-
» cera jamais de ſon cœur ».

Il eſt le premier qui ait traité une queſtion de Littérature au lieu des fades complimens que ſes prédéceſſeurs n'avoient pas encore eu le courage d'épargner à l'Académie & au Public.

Le diſcours du grand Corneille n'étoit qu'une faſtueuſe appréciation de ſes propres talens, & une longue hyperbole ſur ceux du Cardinal de *Richelieu.*

Racine étoit ſi mécontent du ſien, qu'il n'a jamais voulu permettre qu'il

fût imprimé. On a fait sur celui de *Boileau* l'Epigramme suivante :

Boileau nous dit dans son écrit,
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence;
Il ne dit pas ce qu'il en pense,
Mais je pense ce qu'il en dit.

Crébillon a osé réciter ces Vers :

Mais quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne!
Sommes-nous sur l'Olympe ou dans le champ de Mars?
Quel charme vient d'unir sous mêmes étendards
Les enfans des neuf Sœurs aux enfans de Bellone?
Pourpres, myrthes & croix, Mars, Neptune & Thémis,
Tout se confond ici, s'allie & s'humanise;
Sans orgueil avec moi le Héros fraternise,
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Un anonyme s'empressa de publier *ses réflexions* sur le remercîment de M. *de Voltaire* à l'Académie Françoise. 1746.
Elles sont fort longues, & le Critique auroit voulu un discours *assorti aux circonstances*, dans lequel l'Auteur, se *piquant de sensibilité & d'amitié*, eût *développé ces vertus qui ne peuvent pas être bien pures & bien solides sans la reconnoissance.*

C'eſt du ze'e, de la docilité, de l'amour du travail, & non préciſément de *l'amitié* qu'il faut porter dans ce ſanctuaire des Muſes; & l'on peut exprimer ſa gratitude, ſans répéter ces éloges faſtidieux, qui embarraſſent ceux auxquels ils s'adreſſent ſans rien apprendre à ceux qui les écoutent.

Un autre diſcours, ſuppoſé avoir été *récité à la porte de l'Académie*, écrit quelque tems auparavant par un de ces hommes qui s'efforcent d'échapper à l'oubli, à la faveur d'un nom illuſtre, trouva M. *de Voltaire* trop ſenſible. Les perquiſitions pour connoître les Colporteurs de cette feuille calomnieuſe, en multiplierent les copies à l'infini. Il ſoupçonna aſſez mal-à-propos un violon de l'Opéra, très-étranger aux manœuvres & aux querelles littéraires, d'avoir répandu *le diſcours attribué au Directeur.* L'Auteur du *Fac-*

tum dit assez plaisamment : » Un violon » de l'Opéra ne connoît gueres les Au- » teurs, que par leurs chûtes ou par » leurs succès sur ce Théatre, & le » *Temple de la Gloire* s'étoit écroulé » trop subitement, pour donner le tems » à *Travenol*, de faire attention à celui » qui l'avoit élevé ». Cependant la justice, avec son tumultueux appareil, descendit chez un vieillard plus qu'octogénaire, & ne trouva rien dans les papiers de son fils, qui pût justifier la démarche que M. *de Voltaire* avoit sollicitée. L'Abbé *d'Olivet*, connoissant les suites d'un ridicule public, prit la voie la plus courte pour l'épargner à son nouveau confrere, & on termina, dans l'obscurité, une affaire qui auroit dû y rester à jamais.

Il oublia ces petits désagrémens en 1747.
faisant *Zadig*, Roman d'un genre tout-à-fait neuf. Sous l'apparence de la fri-

volité, ses opuscules couvrent toujours des vues philosophiques ; & nous remarquerons à ce sujet, qu'il n'a pas composé un seul ouvrage uniquement pour montrer de l'esprit. Madame *de Lambert* écrivoit : » M. *de Lamotte* n'a » point eu de commencement, il n'a » point eu d'enfance, & s'est montré à » nous tout fait & tout formé ». Peut-être pourroit-on écrire le contraire du Chantre de *Henri*, & n'en pas faire un moins bel éloge. Ses ouvrages ont toujours acquis un nouveau degré de mérite. Inépuisable d'ailleurs pour les genres, cette continuelle reproduction est un phénomene d'une nouvelle espece. *Piron* après la *Métromanie*, *Gresset* après le *Méchant*, ne sont pas montés d'une ligne dans l'opinion publique ; mais M. *de Voltaire* a remplacé le feu de la Poésie qui diminuoit (car il ne s'est jamais éteint) par des ouvrages

en prose, où il a créé pour la raison un nouveau langage, & a donné à la morale même un ton séducteur.

Il sembloit depuis quelque tems avoit abandonné la Scene; il y reparut dans *Sémiramis*, Piece souvent critiquée, mais toujours applaudie pour la beauté de la versification. L'ombre *de Ninus* (1) trouva les connoisseurs rebelles à tout ce qu'on pouvoit alléguer. » Quelque détour que vous preniez » pour cacher le nœud de cette Tra- » gédie, lui disoit un des plus céle- » bres, ce n'est pas moins l'ombre de

(1) *Ninias* paroît sous un nom emprunté. Si ce que rapporte l'histoire est vrai, le déguisement étoit inutile. « *Sémiramis* ressembloit si fort à *Ninias* son fils, qu'après la mort du Roi son époux, elle s'habilla en homme, & s'offrit aux Grands du Royaume, sous le nom de *Ninias* ». Elle gouverna pendant quarante années, sans que cette utile imposture fût découverte.

» *Ninus*, c'est cette ombre qui inspire » des remords dévorans à la Veuve du » Parricide, c'est l'ombre qui permet » galamment à sa veuve de convoler » en secondes nôces. L'ombre fait en- » tendre du fond de son tombeau, une » voix gémissante à son fils : *Ninus* » fait mieux, il vient en personne ef- » frayer le conseil de la Reine, & ater- » rer la ville de Babylonne ; il arme » enfin son fils du poignard, dont *Ni-* » *nias* assassine sa mere ; il est si vrai que » défunt *Ninus* fait le nœud de votre » Tragédie, que sans les rêves & les » apparitions de cette ame errante, » la Piece ne pourroit pas se jouer. Si » j'avois un rôle à choisir, je prendrois » celui du Revenant ».

Mes larmes coulent pour Electre ;
Je suis sensible à l'amitié,
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Le

Le trait le plus piquant contre cette ombre infortunée est échappé au Poëte lui-même. La Princesse *Azema*, qui aimoit *Arsace*, ne se doutoit pas qu'*Arsace* & *Ninias* fussent la même personne. Apprenant que ce *Ninias* cru mort, ne l'est point en effet, & qu'il va paroître, elle s'écrie douloureusement :

. . . Tous les morts en cet affreux séjour,
Pour nous persécuter reviennent-ils au jour ?

Les plaisans, toujours avides de ce qui peut féconder leur talent, dirent *que le tombeau de Ninus étoit celui de Voltaire*.

D'autres répétoient ces Vers du Poëte *Roy*, dont la gaieté est souvent un peu lourde :

Si QUINAULT vivoit encor,
Loin d'oser toucher sa lyre,
Je ne me ferois pas dire
De prendre ailleurs mon essor.

Usurpateur de la scène,
Petit bâtard d'APOLLON,
Attendez que MELPOMENE
Soit veuve de CRÉBILLON.

Le Théatre de la foire s'empara du Sujet, sous le nom de *Zoramis*. Veuve du *Carnaval*, elle a pour fils *l'Audace*, Officier des Houssards, & pour Niéce, *Zulma*. Le *Bon-Sens* représente le Grand-Prêtre. Le Parodiste a aussi mis une *Ombre*; elle saisit à la derniere scene *Zoramis*, qui s'approche pour causer avec elle, & lui dit :

Nous voilà réunis pour ne nous plus quitter;
Avec moi chez les morts je m'en vais t'emporter:
J'épargne un parricide aussi-bien qu'un inceste;
Ecoutez le Bon-Sens, il vous dira le reste.

LE BON-SENS.

Qu'ils nous sauvent d'ennui pour une bonne scène!
A toi-même, cher Prince, ils t'épargnent la peine
De descendre à tâtons dans ce tombeau fatal,
Pour égorger ta mere au lieu de ton rival.
Ah! pour ne pas tomber dans une erreur si lourde,
Tu devois prendre au moins une lanterne sourde.

Sa raiſon fut toujours inacceſſible aux conſeils de ceux qui lui recommandoient une indifférence voiſine du mépris pour ces caricatures deſtinées aux ignobles plaiſirs du bas peuple. Ces recommandations pouvoient avoir quelqu'effet, lorſque de nouveaux *Theſpis* jouoient ces parodies ſur des Théatres ambulans ; mais, depuis que des ſpectacles épurés, devenant les émules des Acteurs de la foire, donnerent avec ſuccès tant de chef-d'œuvres indignement traveſtis, un Auteur eſt excuſable de voir avec peine ſes héros chamarés de ridicules, les préceptes de la vertu honteuſement défigurés, & la raiſon dégradée, parler le langage des Halles. Chez les hommes, le dernier point de la grandeur touche à un ridicule ; & pour peu qu'un Ecrivain adroit renverſe la borne qui les ſépare, les plus nobles ſentimens ſe confondent,

l'héroïſme diſparoît, la vertu devient gigantesque, & la plaiſanterie (deſtructrice des talens utiles) remplace les plus nobles penſées par quelques ſaillies, quelques alluſions, enfin par tout ce menu détail de quolibets, d'équivoques, de chûtes épigrammatiques, qu'on a ſi juſtement appellé l'eſprit des ſots.

Voilà ce que M. *de Voltaire* ſupportoit difficilement ; & quoique ce genre proſcrit pendant vingt années ſemble renaître parmi nous, nous oſerons dire, que c'eſt une eſpece de flétriſſure attachée au talent, & qu'on devroit aux *Scarrons* modernes la même indifférence que celle que leur garde la poſtérité. Mais, il faut bien que je vive, diſoit l'Abbé *des Fontaines*.

Telles ſont les miſérables ſcenes, qui ont preſque déshonoré plus d'un chef-d'œuvre. Malgré ces honteux traveſtiſſemens, les Connoiſſeurs ne refu-

ſeront pas à cette Piece le mérite d'un ſtyle toujours élevé, & ces beaux développemens ſeuls dignes de la majeſté du cothurne.

Nanine vint quelques tems après ſolliciter d'autres ſuffrages. Cette Comédie, ſi remplie d'intérêt, donna lieu à pluſieurs écrits ſur le *Comique larmoyant.* Le Roi de Pruſſe, dans une de ſes lettres à l'Auteur, a jeté un grand jour ſur cette queſtion. 1748.

» Comme vous n'avez pu réuſſir à
» m'attirer dans la ſociété de *la Chauſſée*,
» perſonne n'en viendra à bout. J'avoue
» cependant que vous avez fait de *Na-*
» *nine* tout ce qu'on pouvoit en eſpé-
» rer. Ce genre ne m'a jamais plu. Je
» conçois bien qu'il y a beaucoup d'au-
» diteurs qui aiment mieux entendre
» des douceurs à la Comédie, que d'y
» voir jouer leurs défauts, & qui ſont
» intéreſſés à préférer un dialogue inſi-

» pide à cette plaiſanterie fine qui at-
» taque les mœurs. Rien n'eſt plus
» déſolant que de ne pouvoir pas être
» impunément ridicule. Ce principe
» poſé, il faut renoncer à l'art char-
» mant des *Plaute*, des *Térence*, des
» *Moliere*, & ne ſe ſervir du Théatre,
» que comme d'un bureau général de
» fadeurs, où le public ira apprendre
» à dire, *je vous aime*, de cent façons
» différentes. Mon zele pour la bonne
» Comédie va ſi loin, que j'aimerois
» mieux y être joué, que de donner
» mon ſuffrage à ce monſtre bâtard &
» flaſque, que le mauvais goût de ce
» ſiecle a mis au monde ».

M. *de Voltaire* répondoit à cette critique ſévere & judicieuſe, *qu'il n'y a de mauvais genre que celui qui ennuie*.

Tant de ſuccès mirent le ſceau à ſa réputation, & répandirent ſur ſon exiſtence un éclat qui laiſſoit à peine ap-

percevoir les manœuvres de ses ennemis. La maniere dont le bienfaisant *Staniſlas* lui permit de vivre à ſa Cour, où il ſe rendit à la fin de cette année, acheva de les déſoler; mais leurs cris & leurs libelles n'arrêtoient pas ſa plume infatigable.

Il fit *Rome ſauvée*. Il l'appelloit *Ciceron vengé. Il eſt bien juſte*, diſoit-il, 1749.
qu'on le venge de ce barbare Crebillon, qui le fait parler comme il parle.

L'ingénieuſe folie appellée *Candide*, repoſoit ſon imagination quand il ſortoit des ateliers de *Melpomene*. Cet homme univerſel fourniſſoit à tous les goûts. Le Roi lui liſoit tous ſes ouvrages; la Cour répétoit ſes ſaillies, les Acteurs de Société jouoient celles de ſes Pieces qui n'étoient pas encore connues au Théatre de *Paris;* Madame *du Châtelet* jouiſſoit de ſa gloire & de ſon amitié, & plus ſévere que lui-même,

l'exhortoit à se roidir contre ces hommes indiscrets, qui épuisant son portefeuille, prenoient ses esquisses, & présentoient au public des tableaux imparfaits. C'est ainsi que *la Femme qui a raison* vit le jour ; & l'amour de la vérité nous arrache, qu'elle justifioit trop le zele éclairé de Madame *du Châtelet*.

Plusieurs anecdotes prouvent avec quelle bonté le Roi le traitoit. Ce Prince n'étoit pas plutôt à la Comédie, qu'il auroit voulu voir le dénouement de la Piece, & passer à un autre amusement. M. *de Voltaire*, qui se flattoit que ses ouvrages pouvoient faire une exception, osa un jour lui adresser un compliment qui finissoit par ces Vers :

Vous aimez les plaisirs, mais vous les aimez courts.

Les Jésuites avoient toute la confiance de *Stanislas* ; alarmés des princi-

pes de tolérance, que la préfence & les écrits de *Voltaire* femoient infenfiblement autour du Trône, ils effayerent de les combattre avec la plume même du Monarque, & l'amenerent à compofer le *Philofophe Chrétien* ; mais, foit que le P. *Demenoux*, qui en avoit fuggéré l'idée, eût trop abandonné le Prince à lui-même dans cet écrit, foit qu'il y eût gliffé à deffein quelques maximes peu dangereufes de la nouvelle Philofophie, on crut que *Voltaire* y avoit mis la main, & c'en fut affez pour prévenir le rigorifme contre cet ouvrage. Avant d'en permettre la diftribution, le Roi en adreffa un exemplaire à une Princeffe refpectable par fa pieté (1), fans lui en nommer l'Auteur. Elle répondit que le ftyle en étoit trés-agréable ; mais, qu'aux

(1) La Reine de France, fa fille.

hardiesses seules dont il étoit rempli ; elle eût aisément reconnu M. *de Voltaire*, quand même elle n'eût pas su qu'il étoit à sa Cour. A la lecture de cette lettre, le Roi vivement piqué, fit sur le champ appeler *Voltaire*. Il arriva. *Tiens*, lui dit le Roi, *vois comme on nous traite. Comment ? trouver mon livre rempli d'impiétés !* *Voltaire* ne répond rien, mais se retournant un moment après, il dit à demi-voix : *Comment ! m'accuser d'avoir fait un ouvrage qui n'est pas écrit en françois !*

Le séjour de *Lunéville*, marqué par tant de faveurs, fut terminé par des regrets cruels. Cette célebre Marquise *du Châtelet*, au milieu de sa carriere, pleine de santé, mourut à cet âge, où
1749. revenu du prestige des plaisirs, & rendu à soi-même, on vit pour ses amis. Cette femme vraiment extraordinaire par l'élévation de son esprit & l'étendue de

ſes connoiſſances, n'avoit jamais eu la manie ordinaire de ſon ſexe, trop prompt à revêtir la tournure du nôtre, & à abjurer les agrémens du ſien.

Sa taille élégante étoit au-deſſus de la médiocre. Sans être extrêmement jolie, elle avoit une de ces phyſionomies qui animent tout, & ces manieres qui répandent de la grace ſur les plus petits objets. Le portrait qu'en a fait M. *de Voltaire* dans dix Vers, eſt d'après nature (1). On voyoit en effet le compas de *Newton* ſur la toilette d'une petite maîtreſſe. Dédaignant de s'aſſujétir à ces minutieuſes bienſéances qu'avec raiſon on a impoſées pour loi à ſon ſexe,

---

(1) Une étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la préſenter ? oh ! très-bien, j'en réponds :
Tout lui plaît, tout convient à ſon docte génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les bombons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algebre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la phyſique.

elle embarraſſoit quelquefois la prudence, mais ne ſcandaliſoit jamais la raiſon. Loin d'abuſer de ſa ſupériorité, elle portoit dans la vie ordinaire cette bonhomie précieuſe qui conſole ceux que la nature ſemble avoir négligés, & rapproche le commun des hommes, préférant ſi volontiers le jour doux de l'amitié à l'éclat des grands talens. Que de preuves elle donna de cette induſtrieuſe généroſité qui épargne au beſoin juſqu'aux incertitudes des ſollicitations? Vive dans la diſpute, elle ne cédoit qu'à la vérité démontrée; & ſi quelquefois ſon imagination l'emportoit, ſon cœur trouvoit bientôt moyen d'expier ces torts paſſagers; ou s'il lui en coutoit trop de faire le ſacrifice de ſes ſentimens, elle attendoit qu'un médiateur déſintéreſſé rétablît l'équilibre entre elle & ſes amis.

Elle mourut en couche à cinquante-

deux ans, dans le petit appartement de la Reine. Il fallut que fon cercueil traversât la Salle de Spectacle ; le brancard fur lequel il étoit placé caffa fur le Théatre. Cet accident fit dire mille pauvretés ; parce que fur ce Théatre, elle avoit joué la Comédie quelques femaines auparavant.

Cette perte, que M. *de Voltaire* fentit vivement, influa beaucoup fur le parti auquel il fe décida. Le Roi de Pruffe lui propofoit de vivre à fa Cour ; il avoit toujours répondu que les Rois, quelque puiffans qu'ils foient, ne peuvent pas remplacer les tréfors de l'amitié ; mais comme celui qui le preffoit daignoit mettre la fienne à la tête de fes bienfaits, il céda.

Nous voici à l'époque la plus brillante fans doute de l'hiftoire de M. *de* 1750.
Voltaire. Peut-être une des plus grandes imprudences de fa vie, eft celle de

s'être laiſſé entraîner ſous le ciel orageux d'une Cour. La plus paiſible ne ſauroit guere convenir à un homme de Lettres. S'il deſcend aux frivoles occupations des courtiſans, il n'eſt plus rien ; s'il s'éleve au-deſſus, il armera contre lui le préjugé tout puiſſant, & l'amour-propre humilié. Point de milieu, flatter ou déplaire, être oiſif ou envié, dupe ou martyr. Aux yeux d'un Philoſophe, qu'eſt-ce que la faveur ? où aboutiſſent les préférences paſſageres, ſouvent accordées ſans choix & repriſes ſans raiſon ? Quel vuide dans les diſcours ! quelle inconſéquence dans les actions ! quels choix ! Des hommes qui ne voient rien, qui ſentent moins encore, courbés dès leur plus tendre jeuneſſe ſous le joug du deſpotiſme, ſe conſolent quelquefois par une feinte careſſe, d'une injuſtice réelle; mais celui qui ſe ſent homme, libre par ſon état,

& plus encore par ſes ſentimens, dont le premier des beſoins eſt ſa propre eſtime ; qui fait que les Grands accordent aſſez volontiers un ſuffrage ſtérile, mais preſque jamais ces ſentimens qui prennent leur ſource dans la confiance & dans l'égalité, un tel homme ne trouve dans leurs douces paroles que de vains ſons, dont ils bercent la vanité de ceux qui les ſervent. Ainſi un Capitaine adroit fait de tems en tems monter ſur le tillac les eſclaves qu'il tenoit enchaînés ; & les diſtrait par les ſons des inſtrumens, des ſombres réflexions ſur leur triſte deſtinée. On dira comment réſiſter aux invitations flatteuſes d'un Roi que les talens, le génie, la gloire rendoient le premier Prince du monde? eſprit brillant & vaſte, qui manie en ſe jouant les rênes de l'adminiſtration, dont les rivaux ſont appellés de grands hommes, parce qu'ils imitent une ou deux

de ses qualités. Sans doute, s'il a jamais existé un Prince qui dût rassurer contre les événemens, c'est celui-là; aussi les intrigues de l'envie ne purent-elles jamais rien sur lui, mais elles précipiterent M. *de Voltaire* dans des torts, qui ôtant au Monarque jusqu'au pouvoir de le défendre, lui arracherent des ordres, mitigés encore par la maniere dont il les donna. Mais n'anticipons point sur les événemens, & tâchons de développer avec impartialité un des plus singuliers morceaux de cette histoire.

1750. M. *de Voltaire* partit de *Compiegne* pour *Berlin*, le 25 Juin 1750. Ses ennemis feignirent de trouver dans ce départ une espèce d'infidélité à sa patrie; & se consolerent par des réflexions malignes & des prophéties désobligeantes, du chagrin secret de le voir appellé à la Cour d'un Roi grand homme. Loin

de

de jouir ſur la route de l'éclat que cet événement ajoutoit à ſa réputation ; il ſe déroboit aux hommages qu'on vouloit rendre à ſon génie. » Nimaginez » pas, écrivoit-il à Madame *Denis*, que » je veuille égaler *Chapelle*, qui s'eſt » fait, ſans qu'on le ſache, tant de ré- » putation pour avoir été de Paris à » Montpellier, & en avoir rendu » compte à un gourmand ».

Ce n'étoit pas peut-être un emploi difficile
De railler Monſieur d'ASSOUCY;
Il faut une autre plume, il faut un autre ſtyle,
Pour peindre, dit-on, cet ACHILLE,
Qui fait des Vers à SANS-SOUCI.
Je pourrois vous parler de ce charmant aſyle,
Vous peindre ce Héros philoſophe & guerrier,
Si terrible à l'Autriche, & pour moi ſi facile.
Mais, &c. &c.

Il arriva à *Potzdam* vers le milieu du mois de Juillet. Quel ſpectacle ! un Prince dépouille ſon rang & deſcend de la Majeſté du Trône pour un ſimple particulier, qui, de ſon côté, oubliant

trente années de ſuccès, croyoit que cette carriere ſi illuſtrée n'étoit rien, & ne commençoit que du moment qu'il la conſacroit à ſon héros. Perſonne n'a été plus grand & plus ingénieux tout-à-la-fois, que ce Monarque dans la diſtribution de la gloire, & dans l'art de récompenſer les vrais talens.

M. *de Voltaire* fut logé dans le Palais de *Potzdam*. Déja l'on s'occupe de la maniere d'y fixer ſon ſéjour, & de plus grands bienfaits encore. Quoique l'inclination, & ſur-tout la reconnoiſſance, le portaſſent à s'attacher pour toujours à un Prince ſi généreux, il redoutoit cependant un bonheur qui exigeoit d'abord la perte de ſa liberté; & l'amour de l'indépendance combattoit ſeul avec ſuccès contre tant de raiſons & tant de ſentimens, lorſqu'une lettre charmante détruiſit toutes ces irréſolutions.

» J'ai vu la lettre que votre niece » vous écrit de Paris. L'amitié qu'elle a » pour vous, lui attire mon eſtime. Si » j'étois Madame *Denis*, je penſerois » de même; mais étant ce que je ſuis, » je penſe autrement. Je ſerois au déſeſ- » poir d'être cauſe du malheur de mon » ennemi, & comment pourrois-je » vouloir l'infortune d'un homme que » j'eſtime, que j'aime, & qui me ſa- » crifie ſa patrie & tout ce que l'huma- » nité a de plus cher? non, mon cher » *Voltaire*, ſi je pouvois prévoir que » votre tranſplantation pût tourner le » moins du monde à votre déſavantage, » je ſerois le premier à vous en diſſua- » der. Oui, je préférerois votre bonheur » au plaiſir extrême que j'ai de vous » avoir. Mais vous êtes Philoſophe, » je le ſuis moi-même; qu'y a-t-il de » plus naturel, de plus ſimple & de » plus dans l'ordre que des Philoſo-

» phes faits pour vivre ensemble, réunis
» par la même étude, par le même
» goût & par une façon de penser sem-
» blable, se donnent cette satisfaction?
» Je vous respecte comme mon maître
» en éloquence & en savoir; je vous
» aime comme un ami vertueux. Quel
» esclavage, quel malheur, quel chan-
» gement, quelle inconstance de for-
» tune y a-t-il à craindre dans un pays
» où l'on vous estime autant que dans
» votre patrie, & chez un ami qui a
» un cœur reconnoissant? Je n'ai point
» la folle présomption de croire que
» *Berlin* vaut *Paris*. Si les richesses,
» la grandeur & la magnificence font
» une ville aimable, nous le cédons
» à *Paris*. Si le bon goût, peut-être
» plus généralement répandu, se trouve
» dans un endroit du monde, je sais &
» j'en conviens que c'est à *Paris*; mais
» vous, ne portez-vous pas ce goût

» par-tout où vous êtes ? Nous avons
» des organes qui nous suffisent pour
» vous applaudir ; & en fait de senti-
» ment, nous ne le cédons à aucun pays
» du monde. J'ai respecté l'amitié qui
» vous lioit à Madame *du Châtelet* ;
» mais après elle j'étois un de vos
» plus anciens amis. Quoi ! parce que
» vous vous retirez dans ma maison,
» il sera dit que cette maison devient
» une prison pour vous ? Quoi ! parce
» que je suis votre ami, je serai votre
» tyran ? Je vous avoue que je n'entends
» pas cette logique là ; que je suis fer-
» mement persuadé que vous serez fort
» heureux ici tant que je vivrai ; que
» vous serez regardé comme le pere
» des Lettres & des gens de goût ; &
» que vous trouverez en moi toutes les
» consolations qu'un homme de votre
» mérite peut attendre de quelqu'un
» qui l'estime. Bon soir ». FREDERIC.

Cette lettre fut ſuivie d'une penſion de cinq mille écus. Il reçut auſſi quelques jours après l'ordre *du Mérite* & la clef de Chambellan.

Ces marques d'honneur, dont les Princes paient les ſervices des Cours & amuſent la vanité, ne furent point ſollicitées par M. *de Voltaire*; il les accepta avec reconnoiſſance, mais ſans y mettre d'autre prix que celui qu'y donnoient les bontés de ſon nouveau maître. Ainſi les ſarcaſmes de quelques-uns de ſes ennemis étoient entiérement déplacés, de même que leurs réflexions ſur la nouvelle patrie qu'il adoptoit. On s'étoit mis parfaitement en regle, puiſque le Roi de Pruſſe avoit chargé ſon Miniſtre auprès de la Cour de France, d'obtenir, pour M. *de Voltaire*, la permiſſion de s'établir à *Berlin* & à *Potzdam*. Il n'en conſerva pas moins ſa place de Gentilhomme

ordinaire de la Chambre, mais il renonça de lui-même à celle d'Hiſtoriographe, incompatible avec un pareil déplacement.

Il trouva en Pruſſe des Savans & des beaux-eſprits, dont les noms & les ouvrages étoient avantageuſement connus dans le monde littéraire. Le Comte *Algaroti*, qu'il avoit déja vu à *Cirey*, étoit diſtingué par l'agrément qu'il répandoit ſur ſes connoiſſances. S'il avoit eu autant de goût & de naturel (1) que

(1) Il dit en parlant de la Toſcane, que c'eſt un diamant qui ne peſe pas une grande quantité de grains, mais qui eſt d'une eau très-pure, & d'un très-beau cryſtallin, *la Toſcana e un diamante, di non molti grani in verita, ma dell' aqua piu cryſtalina, e piu pura...* Selon lui, *Bacon* avoit une grande érudition, parce que les plus groſſes perles ſe trouvent au deſſous des eaux les plus profondes. *Lo ſtile di Bacone, uomo di altiſſima doctrina, abonda di viviſſimi penſieri : Nella magior profondita d'aqua ſi trovano le perle piu groſſe.* Voyez l'Hiſtoire de l'Eſprit humain, Tome X, p. 332.

d'efprit & de pénétration, on ne lui auroit préféré perfonne.

M. *de Maupertuis*, homme de beaucoup d'efprit, gâtoit d'excellentes qualités par l'orgueil le plus déraifonnable, & faifoit haïr, par fon intolérance, un efprit amufant & affez original. M. *de Voltaire* l'avoit connu à *Cirey*, où une plaifanterie fur l'ouvrage de Madame *du Châtelet* les avoit mis en froid. Dans la fuite, ayant été reçu à l'Académie Françoife, M. *de Voltaire* lui envoya fon Difcours de réception, & lui manda, que M. le Comte *de Maurepas* l'avoit obligé de fuprimer un endroit, où M. *de Maupertuis* étoit comparé à *Platon*, voyageant à la Cour de *Denys* (1). La haine du Phi-

(1) Il n'y a que l'amour de l'antithefe, qui ait pu fuggérer ce bon mot à M. *de Voltaire*, fi en effet il l'a écrit. Il n'y avoit nul rapport entre *Platon* & *Maupertuis*, & bien moins encore entre *Denys* le tyran & le *Roi de Pruffe*.

losophe de *S. Malo* ne tomba d'abord que sur le Ministre ; mais ayant été informé quelque tems après (à ce qu'il disoit à ses amis,) que non-seulement il n'avoit point été question de suppression, mais que le Poëte n'avoit pas même songé à placer son éloge dans ce morceau d'éloquence, ce fut bien un autre ressentiment ; & jamais son amour-propre ne pardonna à M. *de Voltaire* cette petite vengeance. D'ailleurs il étoit bien plus naturel que M. *de Maupertuis* ne vît pas avec plaisir arriver en Prusse un homme qui mettoit tous les autres à la seconde place. Il dissimula cependant, mais n'en travailla pas avec moins d'activité à balancer les succès de son compatriote ; & quelques François, dont les talens subalternes désespéroient de briller, tant que l'astre de la Littérature domineroit sur l'horison de *Potzdam*, le servirent utilement dans ses projets.

M. le Marquis d'*Argens* ayant prodigieufement lu, fans avoir beaucoup de littérature; mais qui cependant avoit encore plus de littérature que de philofophie, malgré la réputation, ou pour mieux dire la faveur qu'il dut aux très-médiocres *Lettres Juives*, portoit dans la fociété une bonhomie littéraire qui lui valoit beaucoup de partifans. Il a peut-être écrit quarante volumes, fans avoir penfé deux jours. Ses ouvrages, ou plutôt fes extraits & fes réminifcences, n'ont pas même le feul mérite des écrits de ce genre, la briéveté & la précifion; il dit à peu près de tout le monde autant de bien que de mal: moyen excellent pour n'avoir ni ennemis ni lecteurs.

La Métrie, Lecteur du Roi, Médecin recherché pour fon extrême ingénuité, avoit une gaieté qui tenoit un peu de la folie. Son babil, plein

d'idées, ne fatiguoit pas. Au milieu de ce délire habituel, brilloient par intervalles quelques accès de raiſon qu'il ſaiſiſſoit pour travailler ; lorſque l'accès étoit paſſé, à peine ſe reſſouvenoit-il de ce qu'il avoit mis ſur le papier. Ces Vers que M. *de Voltaire* écrivit un jour ſur une carte, le peignent d'après nature.

Je ne ſuis point inquiété,
Si notre joyeux LA METTRIE
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie :
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit ;
A la nature il s'abandonne ;
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

M. d'*Arnaud* amuſoit *Berlin* par ſes Poéſies, & promettoit dès-lors tout ce qu'il a acquitté depuis. M. *Touſſaints*, qui eut de la diſgrace & de la fa-

veur, pour un livre qui ne méritoit guere ni l'une ni l'autre; quelques autres Savans encore, que nous ne nommons point (quoique bien eſtimables), parce qu'ils ne détournerent pas les yeux de leurs ouvrages pour mêler leurs voix à celles qui s'éleverent tantôt pour, tantôt contre un homme nouveau.

Tels étoient ceux que l'auguſte protecteur des Arts avoit daigné approcher de ſa perſonne. M. *de Voltaire* n'eut avec eux, ni l'empreſſement qui ſemble mendier les ſuffrages de rivaux déja établis, ni l'orgueilleuſe indifférence d'un homme qui croit pouvoir ſe ſuffire à lui même. Laborieux & retiré, il paſſoit dans ſon cabinet tout le tems dont le Roi ne diſpoſoit pas.

Un mois après ſon arrivée à *Potzdam*, Madame la Margrave de *Bareith*, cette ſœur ſi chérie & ſi digne de l'être, vint à *Berlin*; on donna à cette

occafion des fêtes fuperbes dans cette Capitale. M. *de Voltaire* eut l'honneur de fuivre le Roi, & affifta à ces fpectacles où préfidoit le goût & la magnificence. On répéta aux flambeaux les carroufels qu'on avoit donnés pendant le jour, & les vainqueurs y recevoient le prix de l'adreffe, des mains de la bienfaifance. On choifit parmi les Opéra Italiens ceux qui entraînent le plus de pompe, & dans lefquels la brillante imagination de l'Abbé *Metaftafe* a effayé de nous donner quelques idées de la grandeur des Spectacles Grecs. C'eft au milieu de la Famille Royale qu'étoit placé M. *de Voltaire* à toutes les repréfentations. Les inépuifables reffources de fon efprit charmoient les longueurs, & rempliffoient les momens de vuide inféparables de ces fortes de plaifirs.

Le Roi fit conftruire dans le château

de *Berlin* un Théatre, sur lequel on donna *Rome sauvée.* Les Princes & Princesses de la Maison Royale (qui, en remplissant ces beaux rôles, parloient leur langage ordinaire), répandoient dans cette représentation un intérêt & un charme inexprimables. M. *de Voltaire* jouoit celui de *Ciceron*, avec une perfection dont aucun Comédien n'a jamais approché, disent les Mémoires de sa vie. Au milieu des applaudissemens universels, ses ennemis naissans laisserent appercevoir leur inquiétude, & voulurent trouver des allusions dans cette Tragédie. Mais déja jouée à Sceaux chez Madame la Duchesse *du Maine*, lorsque Madame *du Châtelet* vivoit encore, & par conséquent à une époque où son Auteur ne se proposoit pas d'accepter des bontés étrangeres, son innocence étoit trop évidente.

Le Roi de plus en plus charmé de posséder un homme aussi universel, chez lequel il trouvoit tour-à-tour l'esprit & l'usage d'un courtisan, les connoissances d'un érudit, le génie d'un Poëte, & la conversation d'un Philosophe, vouloit par de nouveaux liens l'attacher à sa personne. Dans cette vue, il lui proposa une superbe maison à *Berlin* pour Madame *Denis*, mais elle ne put concilier cette nouvelle marque de bonté, avec les arrangemens pris dans sa famille.

Après les fêtes de *Berlin*, le Roi retourna à *Potzdam* au milieu des armes & des savans. Les soins de l'administration l'occupoient jusqu'au soir. Les Arts & les Sciences lui servoient alors de délassement.

M. *de Voltaire*, toujours solitaire au milieu de sa Cour, avoit seul la permission de se faire servir de la table du

Roi, & l'honneur de souper tous les soirs avec lui. Les autres gens de Lettres ne paroissoient que lorsque leur nom étoit sur la liste. Ces soupers, dont on a tant parlé, commençoient à neuf heures, & finissoient à onze. C'est peut-être le seul Prince du monde qui ait su concilier deux especes de Cours si différentes.

Nourrir dans les uns cette foule de préjugés necessaires sur lequel est fondé l'art de la guerre, & applaudir aux raisons irrésistibles de la philosophie qui l'abhorre! Etre également bien placé au milieu d'une troupe de héros élevés dans les camps, dédaignant les vains jeux de l'esprit, & parmi de paisibles Savans, n'enviant rien aux Rois, & plaignant les instrumens aveugles de leurs querelles? Cette tâche si difficile étoit un jeu pour un esprit supérieur, qui laissant courir les uns dans les sentiers

tiers de la gloire, tenoit les autres ſans ceſſe occupés d'ouvrages relatifs à leurs talens, ſans leur permettre de s'aſſocier par des conſeils aux menées de l'ambition.

M. *de Voltaire* avoit apporté les matériaux du *Siecle de Louis XIV* (le plus ſoigné de ſes ouvrages en proſe), & laiſſoit de tems en tems repoſer les pinceaux de l'hiſtoire en faveur d'un Poëme (1), qu'il faut oppoſer à ceux qui refuſent à cet illuſtre Ecrivain l'invention & le génie.

Quelle chaleur dans la marche ! dans les perſonnages, quelle vérité ! quel art entre les épiſodes & l'objet principal ! le merveilleux de ce Poëme eſt parfaitement aſſorti aux mœurs du tems où vivoient ſes héros, & ce n'eſt pas un petit mérite de reſſerrer ſon imagi-

(1) La Pucelle d'Orléans.

nation dans les bornes étroites d'un siecle, sans que ce soit aux dépens de la variété & de l'intérêt. Il n'y a rien à répondre à ceux qui attaquent la licence des images. Les partisans du Poëte, réduits au silence ou à la mauvaise foi, s'affligent, sur-tout lorsqu'ils voient que ces écarts, non-seulement n'ajoutent rien au mérite du Poëme, mais le défigurent peut-être.

» On ne trouvera point (disent les » Mémoires de sa vie) des momens » plus glorieux pour lui que ceux qui » suivirent son arrivée dans le Brande- » bourg. Attendu avec impatience, » accueilli avec distinction, comblé » d'honneur, recherché des Grands, » libre dans une Cour, il passa dans cette » faveur brillante les premiers mois de » son séjour à *Berlin* & à *Potzdam* ».

Ses lettres, à cette époque, respirent la joie & la félicité. Il entretient ses

amis du génie du Monarque, de la ſageſſe de ſon gouvernement, de la diſcipline de ſes troupes. Il écrivoit un jour :

D'un regard étonné j'ai vu ſur les remparts,
Ces géans courts-vêtus, automates de MARS,
Ces mouvemens ſi prompts, ces démarches ſi fieres;
Ces mouſtaches, ces grands bonnets,
Ces habits retrouſſés, montrant de gros derrieres,
Que l'ennemi ne vit jamais.

Cette vie douce ne fut troublée que par le murmure ſecret de l'envie. M. *de Maupertuis*, qui depuis long-tems jouiſſoit de l'eſtime du Roi, crut que la réputation & les talens ne diſpenſoient pas M. *de Voltaire* d'aller au-devant de ſon amitié (ſur-tout après ce que nous avons rapporté), & vraiſemblablement celui-ci crut que M. *de Maupertuis* pouvoit faire quelque exception en ſa faveur. Cette prétention mutuelle augmenta encore le froid entre ces deux hommes illuſtres ; ils ſe

voyoient par néceſſité, s'obſervoient par défiance, & il faut avouer que M. *de Voltaire* ne cachoit pas ſa ſupériorité à ſon rival.

D'ailleurs de nouveaux ſuccès obtenoient à chaque inſtant de nouveaux ſuffrages. Il publia cette même année *Micromegas*, bagatelle ingénieuſe & philoſophique, compoſée autrefois à *Cirey*, envoyée alors au Prince Royal, retrouvée depuis dans les papiers du Roi (1).

M. de *Francheville* fut l'éditeur du *Siecle de Louis XIV*, un de ces ou-

---

(1) M. de *Freiſleben*, qui a traduit cette ingénieuſe fiction, a dit :

> L'Auteur d'un ſi charmant écrit,
> Nous conſole d'un badinage
> Qu'anime par-tout ſon eſprit,
> Et vous prouve par ſon ouvrage
> Que l'homme n'eſt pas ſi petit.

vrages qui font époque dans la Littérature & dans l'Hiſtoire. Quoiqu'alors très-au-deſſous encore de ce qu'il eſt aujourd'hui, c'étoit toujours l'eſquiſſe d'un grand maître, & on avoit rarement inſtruit avec autant d'utilité. C'étoit donner aux Annaliſtes du monde un modele d'élégance, de préciſion & de philoſophie, & réunir dans la même galerie tant d'hommes célebres, que *Bellonne*, le Dieu des Arts, & *Minerve* avoient formés ſous les regards protecteurs d'un Prince qui ſut régner.

Les éloges qu'on donna à cette nouvelle production, encouragerent l'Auteur à tracer d'un pinceau plus rapide encore, s'il étoit poſſible, les campagnes de *Louis XV*. Son Secrétaire (un nommé *Finois*) abuſant de ſa confiance, donna au public des matériaux

informes ſous le titre *de guerre de* 1741 (1).

M. *de Voltaire* voyant ſes plans avortés, & l'empreſſement des Journaliſtes Anglois & Allemands à cenſurer un livre qui n'étoit qu'un amas d'études précipitées, n'acheva pas les *Campagnes de Louis XV*, ne corrigea point la *guerre* de 1741, & abandonna ces feuilles dérobées, à l'avidité des Libraires. Ce ne fut que quinze ans après, qu'il refondit ces matériaux divers dans le *Siecle de Louis XV*. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui ait quelquefois volé des manuſcrits, puiſque quelques

(1) M. *de Voltaire* compoſa ſans doute ces deux Ouvrages pour remplir le titre d'*Hiſtoriographe de France*, dont le Roi l'avoit honoré, & vraiſemblablement auſſi pour ne pas s'expoſer aux reproches faits à *Racine* & à *Boileau*, *dont on n'avoit*, diſoit-on, *d'autre proſe, que leurs quittances au Tréſor Royal*.

personnes ont copié ses conversations ; d'ailleurs ces vols étoient utiles, & inquiétoient trop peu la conscience de ceux qui s'imaginoient travailler pour sa gloire, en s'occupant de leur fortune. Peut-être aussi que la rapidité avec laquelle ses ouvrages se succédoient, leur persuadoit qu'on pouvoit puiser sans scrupule dans une source si féconde.

Il adressa au Roi son *Poëme sur la Loi naturelle*, & fit presqu'en même tems l'*Orphelin de la Chine.* Une Piece de *Metastase* (l'*Eroe cinese*) lui en donna l'idée. Il reprochoit souvent à la Piece Italienne de n'avoir rien de Chinois, & depuis un Anglois (M. *Murphi*) a prétendu, que le Conquérant Tartare étoit tout-à-fait François ; aussi l'appelloit-il *le Chevalier Gengis-Kan* (1).

(1) Cette Tragédie n'étoit d'abord qu'en trois Actes.

1752. Les événemens de cette année annoncent que sa faveur n'avoit pas baissé. Le mariage du Prince *Henri*, frere du Roi, avec la Princesse *Wilhelmine de Hesse-Cassel*, fut célébré par des fêtes. M. *de Voltaire* eut l'honneur de dîner avec la Famille Royale à *Sans-Souci*. *La Métrie*, mort quelques mois auparavant (1), avoit laissé vacante la place de Lecteur du Roi, qui se reposa sur M. *de Voltaire*, du soin de la remplir. Il fit choix de l'Abbé de *Prades* (2).

---

(1) Lorsqu'on annonça sa mort au Roi, il dit: *J'ai perdu trois hommes; un Médecin, un homme de Lettres & un fol. La Métrie* a laissé un assez bon Traité sur la petite-vérole.

(2) L'Abbé de *Prades*, obligé de quitter la France, pour une thèse soutenue en Sorbonne, en 1751. On crut y appercevoir quelques vestiges de matérialisme. Une flétrissure publique donna de la vogue à un ouvrage de Collége, que la poussiere des bancs auroit bientôt couvert.

Malgré ces diſtinctions flatteuſes ; M. *de Voltaire* commença à s'apercevoir que la gêne continuelle eſt un tourment dont rien ne dédommage ; que la ſoif des honneurs ou de la fortune peut ſeule ſoutenir cette prudence ſévere, dont le moindre oubli laiſſe de longs malheurs ou du moins de vifs chagrins ; que la crainte de déplaire retrécit l'imagination & accoutume inſenſiblement l'eſprit à une timidité qui dégénere bientôt en foibleſſe ; & que les inégalités de quiconque doit plier les événemens à une adminiſtration, cauſent à l'ame des courtiſans, des convulſions directement oppoſées à cette tranquillité qu'exige la culture des Beaux-Arts, ſi étrangere aux tracaſſeries des Cours, au tumulte des plaiſirs, aux confidences de l'ambition.

Le réſultat de ces réflexions fut le projet bien décidé de recouvrer ſa li-

berté. D'abord il chercha l'occasion de placer quelques capitaux amassés en France, & augmentés de ses épargnes. Un emprunt qui se faisoit alors dans le Duché de Wirtemberg lui donna cette facilité. La rente lui fût assignée sur les terres de *Horburg* & de *Rickewir*, situées dans la haute Alsace. Mais quoique son plan de retraite fût formé, il étoit plus décidé encore à ne jamais paroître ingrat envers son bienfaiteur.

Ce Monarque, dont les loisirs produisoient des ouvrages charmans, & qui savoit combien la paix de la solitude est précieuse à un homme de Lettres, devinoit les projets de M. *de Voltaire.* Rien ne lui échapoit des manœuvres adroites qu'hasardoient ceux qui se croyoient ses égaux, & qui n'étoient que ses émules. S'il avoit paru s'en apercevoir, un seul de ses regards eût désespéré des gens de mérite,

qui n'avoient que le tort, très-pardonnable, de ne pouvoir supporter l'éclat de trop de talens réunis dans un seul homme. Il voyoit aussi cet homme unique abuser quelquefois de sa supériorité; mais grand scrutateur du cœur humain, ce Prince savoit que la nuance qui sépare nos qualités de nos défauts, s'efface souvent, & que l'imagination, le goût, l'amour du travail sont presque toujours donnés par la nature, aux dépens de la modestie & de l'indulgence. Il vit que tout son pouvoir ne suffiroit pas, pour rendre l'ame de *Voltaire* insensible aux secrettes persécutions qu'on lui suscitoit; & que la volonté des Rois n'agissoit, ni sur l'envie ni sur les cabales.

Parmi ceux qui préparoient à son favori d'amers chagrins, M. *de la Beaumelle* n'étoit pas un des moins actifs. Arrivé de Copenhague à Berlin, avec

la flatteuse espérance de prendre place un jour parmi les beaux-esprits admis à la Cour de Potzdam , il appuya ses prétentions d'un Recueil de Pensées détachées , sous le titre bizarre de *Qu'en dira-t-on*. M. *de Voltaire* fut choqué d'une phrase qui n'a jamais été justifiée. » Le Roi de Prusse a comblé de bien» faits des gens de Lettres par les mê» mes principes que les Princes Alle» mands comblent de bienfaits un bouf» fon & un nain ». Nous n'ignorons pas qu'il y a eu autrefois des Princes qui ont répandu leurs *bienfaits* sur des *nains & des bouffons*, pour se divertir de leurs saillies ; mais le Roi de Prusse avoit des gens de Lettres pour s'éclairer, & trouver dans leurs utiles & agréables entretiens, le plus noble des délassemens.

Cette comparaison ne pouvoit que déplaire à ceux qui avoient l'honneur d'être auprès de lui ; & M. *de Voltaire*

eſt très-excuſable d'avoir été prévenu dès-lors contre un homme dont le début étoit auſſi imprudent.

Ce dernier prétend qu'il fût queſtion de ce paſſage à un ſouper du Roi. Ecoutons le Marquis *d'Argens*, témoin oculaire, & preſque toujours impartial.

» Dans un des ſoupers du Roi, où l'on
» étoit de très-bonne humeur, M. *de*
» *Voltaire* dit tout doucement au Mar-
» quis *d'Argens*, qui étoit auprés de lui :
» *Frere, modérez votre gaieté, un Au-*
» *teur vient de nous comparer dans un*
» *Ouvrage nouveau à des fous & à des*
» *nains.* Cette idée fit rire le Marquis
» *d'Argens*. Le Roi s'étant apperçu que
» M. *de Voltaire* avoit dit quelque
» choſe tout bas, fut curieux de ſavoir
» de quoi il s'agiſſoit. Le Marquis, qui
» ne connoiſſoit ni l'Auteur ni l'Ou-
» vrage, ſe contenta de répondre, que

» c'étoit une plaisanterie qui ne valoit » pas la peine d'être redite. Mais le Roi » ayant insisté avec empressement, le » Marquis lui répondit : *Sire, M. de* » *Voltaire m'a dit, qu'un Auteur avoit* » *comparé les gens de Lettres qui ont* » *l'honneur d'être auprès de V. M. à* » *des fous & à des nains.* Le Roi ayant » paru trouver cette plaisanterie mau- » vaise, demanda quel étoit cet Au- » teur : *Je ne connois, Sire,* répondit » le Marquis, *ni l'Auteur ni le livre,* » *& je n'en sais que ce que vient de m'en* » *dire M. de Voltaire.* Le Roi ayant » alors demandé à M. *de Voltaire,* » comment on appeloit cet Ecrivain, » il se trouva malgré lui obligé de nom- » mer M. *de la Beaumelle.* Voilà » comme s'est passée cette affaire, » que *Maupertuis* rendit le lendemain » avec les couleurs les plus noires, à » un homme déja disposé à ne pas ai- » mer M. *de Voltaire.*

La Beaumelle inſtruit de cette aventure, s'abandonna aux impulſions d'un caractere naturellement emporté ; il remplit *Berlin* d'anecdotes calomnieuſes, rappela & défigura d'anciennes hiſtoires que l'envie recueillit ſans examen, colporta les Libelles manuſcrits ; & n'oublia enfin aucune de ces obſcures manœuvres, que la vengeance ſuggere à l'amour-propre irrité.

Tant d'efforts demeurerent cependant ſans ſuccès ; il n'en fut pas de même d'un autre événement, dans lequel M. *de Maupertuis* joue un grand rôle. Les Lecteurs ne comprendroient jamais comment il exiſta entre lui & M. *de Voltaire* une pareille animoſité, ſi nous ne placions ici une anecdote propre à juſtifier aux yeux de bien des gens ce dernier, & à l'excuſer du moins auprès des eſprits les plus prévenus.

M. *de Voltaire* avoit emprunté le

ministere d'un Juif pour acheter des billets de la Banque de Leipsick. Jouant dans une de ses Tragédies avec des Dames de la Cour de Berlin, il chargea son Agent dépositaire de ses fonds, de lui faire prêter quelques diamans. Le Juif lui en procura, mais conçut en même tems le projet de s'approprier une partie de l'argent qu'il avoit entre les mains. Parmi les diamans qu'il prêta, il en glissa de faux, & lorsque M. *de Voltaire* les rendit, il l'accusa de les avoir changés. L'imposteur obtint de M. *de Maupertuis* une protection qui devenoit une insulte atroce pour un homme, que la faveur d'un grand Prince mettoit à l'abri de pareils soupçons. Cette calomnie trouva cependant encore d'autres Partisans ; des nuages couvrirent pour quelques momens l'innocence de l'Accusé, & il fallut se soumettre à l'affreuse nécessité de

de se justifier. Le filou fut condamné. Jeté quelque tems après dans les fers, pour avoir fait six fausses lettres de change, on le renferma pour la vie dans la citadelle de Magdebourg.

L'importance que M. de *Maupertuis* avoit voulu donner à cette Histoire, augmenta dans l'ame ulcérée de M. *de Voltaire* le levain de la haine, qui fermenta jusqu'au moment fatal marqué par la vengeance. Une dispute de Physique & de Mathématique, entre le Président de l'Académie & M. *Konig*, la fit éclater. Le premier, dans une de ses Dissertations (1), avoit donné pour principe universel, & établi comme loi générale, *que la nature, dans la distribution des forces & du mouvement, emploie toujours un Minimum*, savoir,

(1) *Voyez* le second Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Berlin.

que lorſqu'il arrive quelque changement dans la nature, la quantité d'action néceſſaire pour ce changement eſt la plus petite poſſible.

Il s'applaudiſſoit de ce principe comme d'une découverte réſervée à ſon génie. C'étoit à ſes yeux une théorie lumineuſe, propre à expliquer tous les phénomenes. *Malebranche* voyoit tout en Dieu, & *Maupertuis* tout dans ſon *Minimum.* M. *Konig*, Bibliothécaire de Madame la Princeſſe d'Orange, Géometre aſſez célebre, & Membre de l'Académie de *Berlin*, s'aviſa de troubler cette jouiſſance. Il commença par manquer de reſpect à l'invention, & finit par prouver, que ſi elle pouvoit ſervir à quelque choſe, elle appartenoit à *Leibnitz*. Ayant communiqué ſes preuves, dépoſées dans une Diſſertation à M. de *Maupertuis*, le ſuperbe Préſident ne daigna pas la lire, encou-

ragea l'Auteur à la publier, & ajouta que leur amitié étoit indépendante de leurs opinions.

Konig retourne en *Hollande*, & peu de tems après, cette fameuse Dissertation parut dans les *Actes des Savans de Leipsik*. On y avoit joint le fragment d'une lettre de *Leibnitz* à *Hermann*; dans laquelle on trouvoit des raisons contre le *principe général* de la moindre *action*, & la preuve que ce *principe* déja connu avoit été rejeté de *Leibnitz*.

L'accueil que le public fit à cet écrit polémique, inquiéta l'amour-propre de M. de *Maupertuis*. Il prit le parti d'écrire au Professeur *Konig*, que se proposant de lui répondre, il désireroit connoître la Lettre entiere, dont son ouvrage ne contenoit qu'un fragment. On a toujours tort de raconter ce que M. *de Voltaire a écrit* lui-même. Le

Lecteur nous saura gré de transcrire encore ici le passage suivant.

» M. *Konig* avoua à M. de *Mau-*
» *pertuis* que l'original de la Lettre de
» *Leibnitz* n'avoit jamais été entre ses
» mains, & qu'il tenoit la copie d'un
» citoyen de *Berne*, mort depuis long-
» tems (1). Que fait *Maupertuis*? il en-
» gage adroitement les puissances les
» plus respectables à faire chercher en
» Suisse cet Original, qu'il sait bien
» qu'on ne trouvera pas. Ainsi ayant
» enchaîné à ses artifices la bonté même
» de son maître, il use de son pouvoir

(1) *Samuël Hensi*, qui fut décapité comme traitre & ennemi de la patrie, le 16 Juillet 1749. Ceux qui desireroient connoître davantage ce célebre proscrit, peuvent consulter le quatorzieme Volume du *Magasin de Hambourg*; ils y trouveront un Mémoire impartial de M. *Füeslin*, sur les personnes qui ont été punies en Suisse, pour cause d'héréfie ou de sédition.

» à l'Académie de *Berlin*, pour faire
» déclarer faussaire un Philosophe son
» ami, par un jugement solemnel; ju-
» gement surpris par l'autorité; juge-
» ment qui ne fut point signé par les
» assistans; jugement dont la plupart
» des Académiciens m'ont témoigné
» leur douleur; jugement réprouvé &
» abhorré de tous les gens de Lettres.
» Il fait plus, il pousse la vengeance
» jusqu'à vouloir paroître modéré; il
» demande à l'Académie qu'il dirige,
» la grace de celui qu'il fait condam-
» ner; il fait plus encore, il ose écrire
» lettres sur lettres à Madame la Prin-
» cesse d'Orange, pour imposer silence
» à l'innocent qu'il persécute & qu'il
» croit flétrir; il le poursuit dans son
» asyle, il veut lui lier les mains tan-
» dis qu'il le frappe. J'ai l'honneur d'être
» de dix-huit Académies, & je puis
» vous assurer, qu'il n'y a point d'exem-

» ples qu'aucune d'elles ait jamais traité
» ainsi un de ses Membres. Toute l'Eu-
» rope savante applaudit encore à la
» maniere dont la Société Royale de
» Londres se comporta dans la fameuse
» dispute entre *Newton* & *Leibnitz*....
» . . . .
» On ne mit que de la vérité, de
» l'évidence dans ce grand procès, où
» il s'agissoit d'une véritable gloire.
» C'étoit des Dieux qui disputoient, à
» qui il appartenoit de donner la lu-
» miere au monde. Mais il ne faut pas
» que la belette de la fable prétende
» bouleverser le ciel & la terre, pour
» un trou de lapin qu'elle a usurpé ».

Nous oserons seulement ajouter ici, que l'Académie de *Berlin* ne fut pas entraînée dans cette discussion, mais seulement cette partie qui n'a d'autre opinion que celle de son Chef. Ni le Comte *Algarotti*, ni le Marquis *d'Ar-*

gens, ni le Professeur *Euler*, ne parurent à la séance où ce jugement fut rendu. Il attaquoit l'honneur de M. *Konig*, qui, pour se défendre, commença par abdiquer sa qualité de Membre de l'Académie.

» Berlin (continue M. *de Voltaire*); » toute l'Allemagne crioit contre une » conduite si odieuse, & personne n'o- » soit la découvrir au Roi de Prusse. » Le persécuteur triomphoit, en abu- » sant des bontés de son maître. J'ai » été le seul qui aie osé élever ma foi- » ble voix; j'ai rendu hardiment ce ser- » vice à la vérité, à l'innocence, à » l'Académie de Berlin, j'ose dire à la » Patrie, que mon attachement pour le » Roi de Prusse avoit rendu la mienne; » j'ai seul fait parvenir les cris de l'Eu- » rope savante entiere aux oreilles de » Sa Majesté; j'en ai appelé du grand » homme mal informé, au grand

» homme mieux informé ; j'ai pris le » parti de M. *Konig*, ainsi que le cé- » lebre & respectable *Wolf*, qui a écrit » sur cette affaire une lettre, dont j'ai » l'original entre les mains ; la voici :

» *Il est reconnu pour certain & très-* » *certain, que la vérité est toute entiere* » *du côté du Professeur Konig, soit* » *dans l'authenticité de la lettre de Leib-* » *nitz, soit dans l'étrange jugement de* » *l'Académie, soit dans la prétendue dé-* » *couverte de son adversaire, qui ne se-* » *roit qu'un renversement des loix de la* » *nature, si elle n'étoit pas une contra-* » *diction* ».

On peut ajouter à toutes ces raisons, que M. *de Voltaire* n'étoit pas fâché de trouver enfin un prétexte de faire éclater ses ressentimens. Certaines *Lettres Philosophiques* que M. de *Maupertuis* publia alors, offroient un trop beau sujet à l'heureux talent de son

adversaire pour la plaisanterie. Parmi les pamphlets qui les couvrirent de ridicule, & quelques autres Pieces qui attaquerent le despotisme du Président, il faut distinguer la *Diatribe du Docteur Akakia*. Son Auteur avoit obtenu du Roi la permission de faire imprimer un autre ouvrage à l'Imprimerie de Potzdam. Il y joignit clandestinement la *Diatribe*. Un Officier du Corps du Génie vit ce manuscrit chez l'Imprimeur, & en donna avis sur le champ à M. de *Maupertuis* son ami, alors malade à Berlin. Celui-ci ramasse ses forces, & vient invoquer la justice & la bonté du Roi. On saisit tous les papiers de l'Imprimerie, parmi lesquels se trouva la *Diatribe*. Le Roi blâma surtout le manege qu'on avoit employé, & témoigna son mécontentement à M. *de Voltaire*, mais avec une douceur, qui est une forte leçon pour un

homme fenfible. Etant allé paffer le Carnaval à Berlin, l'Auteur de la *Diatribe* n'eut pas la permiffion de l'y fuivre comme à l'ordinaire, & ce ne fut que trois jours après qu'il quitta Potzdam pour aller demeurer chez M. de *Francheville.* Le Roi, qui au fond méprifoit ces vaines querelles, lui avoit déja intérieurement pardonné, lorfque cette trop fameufe Satire, trois femaines après, parut imprimée.

Ce n'eft pas qu'il eût ofé de nouveau tranfgreffer les ordres de fon maître; mais dès l'inftant que cet ouvrage fut compofé, en ayant envoyé quelques copies manufcrites à fes amis, il ne put les retirer à tems pour en prévenir l'impreffion. Le Roi cependant fe trouva dans la néceffité de faire refpecter fes volontés, & de protéger un de fes anciens ferviteurs. Ainfi la *Diatribe* fut brûlée par la main du Bourreau le 24

Décembre à dix heures du matin. Cette févérité apparente étoit néceffaire, quoiqu'elle parût alors un peu outrée (1). La main qui couronne les talens, doit auffi s'appefantir fur l'abus qu'on en fait. Il eft bien plus aifé d'être doux que d'être jufte. La premiere de ces qualités excite cette reconnoiffance qui s'explique par de bruyantes acclamations l'autre eft feulement payée de cet applaudiffement tacite qu'on accorde à la loi, en plaignant ceux qui la font refpecter. Si on envifageoit cependant les maux qui fuivent en foule un gou-

(1) Ce fut *Tibere* qui imagina le premier de faire brûler un Livre juridiquement. Cet ufage, plus propre à donner de la vogue à un Ouvrage dangereux qu'à le décréditer, a toujours été imité depuis; tant nous fommes engoués des Romains, dont nous avons aveuglément adopté plufieurs autres loix, non moins ridicules que celle-ci.

vernement foible, on détourneroit ses yeux effrayés; il dégrade le mérite, il glace l'émulation, il éteint l'amour du devoir & du travail, il rend inutile jusqu'à la vertu; & le vice (sûr de l'impunité) désole par une sécurité insultante les ames vertueuses mais foibles, qui avoient besoin de joindre à leur propre estime le suffrage & l'appui de celui qui les commande. Il est des tems qui ne laissent au Législateur que le choix de la peine. De cette nature est l'abus de la confiance, & nous accusons à regret celui que nous ne pouvons défendre.

De ce moment M. *de Voltaire* ne parut plus à la Cour. Sa disgrace fut le signal qui réunit en corps ses nombreux ennemis; on examina sa conduite depuis le jour qu'il avoit paru à Potzdam, & la haine trop long-tems contenue, s'echapa comme un torrent qui

brise ses digues. On lui attribua une foule de bons mots qui prouvoient autant d'ingratitude que d'esprit, des Vers satiriques, qui n'eussent paru que gais, s'il eût été encore en faveur, & l'on répandit contre lui des Epigrammes, dont son malheur faisoit tout le sel. Dans cet odieux triomphe, personne ne s'appercevoit que ce n'étoit pas ainsi qu'on en imposoit à un Prince qui connoissoit ces maneges ordinaires des Cours. Loin de les encourager, il s'informoit presque tous les jours & aux grands appartemens, de la santé de son favori disgracié. Mais rarement se trouvoit-il quelqu'un qui osât en savoir quelque chose.

La Comtesse de Bentink, dit le Roi, *m'en donnera des nouvelles.* Cette Dame en effet répondit, qu'elle venoit de passer deux heures avec lui, & entra dans le détail de ses incommodités &

de fes peines. Le Marquis d'*Argens* & l'Abbé de *Prades* mirent quelques réferves dans leurs vifites ; mais cependant ne l'abandonnerent pas, comme la plupart de ceux qui, un mois auparavant, mettoient tant de prix à fon fuffrage.

Quoique cette difgrace ne fût qu'apparente aux yeux de ceux qui étoient au fait des circonftances, & ignorée peut-être de la multitude, l'idée d'avoir déplu à un Monarque dont il avoit été chéri, & le paffage d'un haut degré de faveur à l'indifférence, attrifta fon caractere, & lui perfuada que le feul remede aux maux de cette nature étoit une retraite prompte. En conféquence il mit aux pieds de fon maître la Croix de l'Ordre du Mérite, & la clef de Chambellan ; il les accompagna d'une lettre pleine de douleur & de fentiment, dans laquelle il difoit, qu'ayant

été jugé indigne de ſa bienveillance; il devoit l'être auſſi de ſes bienfaits. Sur l'enveloppe du paquet, il avoit écrit ces quatre Vers :

Je les reçus avec tendreſſe,
Je vous les rends avec douleur;
Comme un amant jaloux, dans ſa mauvaiſe humeur,
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

Cet acte de ſoumiſſion & de repentir toucha le Roi; il lui renvoya deux heures après les marques de ſes anciennes bontés, & lui accorda un très-long entretien, qui travailla étrangement l'imagination de ſes ennemis.

Une Edition du *Siecle de Louis XIV*, avec des Notes de *la Beaumelle*, vint à propos les conſoler; ils la colportoient de maiſon en maiſon, & des hommes eſtimables par d'autres endroits, vendoient baſſement leurs ſuffrages à un Libelliſte furieux, qui exhaloit ſa colere & ſa rage.

Après quelques chagrins, fruits de ſon imprudence, il avoit été obligé de s'enfuir de Berlin. Parmi les plans que lui avoit ſuggéré la vengeance, celui de commenter le *Siecle de Louis XIV* lui parut ſervir le mieux ſes reſſentitimens. Il confia ſon projet à un homme de mérite, également ſon ami & celui de M. *de Voltaire*; les conſeils les plus ſages l'exhorterent infructueuſement à un ſacrifice qui devoit faire tant d'honneur à ſon cœur, ſans rien coûter à ſa gloire. L'ami commun, qui vouloit prévenir des éclats ſi nuiſibles à l'honneur des gens de Lettres, étoit M. *Rocques* (1), Conſeiller Eccléſiaſtique

(1) Ce Paſteur Philoſophe ſervit M. *de Voltaire* ſans négliger l'amitié. Au milieu de deux amours-propres, également bleſſés, il conſerva le ſang-froid & le déſintéreſſement, qui ſeuls peuvent amener la conciliation & fixer la paix.

de

de Madame la Régente de Hesse-Hombourg. Il écrivit à M. *de Voltaire* pour l'avertir du désagrément qu'on lui préparoit, dans l'espoir qu'il préviendroit par quelques lettres conciliatoires la suite des projets de son adversaire; il répondit à M. *Roques*, qu'il étoit affligé de voir que *la Beaumelle*, avec beaucoup d'esprit & de talens, étoit occupé de sa fortune & de sa gloire, aux dépens de la tranquillité & du bonheur de ceux qu'il croyoit plus heureux.

Cette lettre, & plusieurs autres qu'on trouvera dans le sixieme volume de cette Histoire, n'arrêterent point le ressentiment de *la Beaumelle*; l'Edition du *Siecle de Louis XIV* parut, & n'affecta que médiocrement M. *de Voltaire*. Heureux si continuant *les voyages de Scarmentado*, & méprisant les fureurs d'un petit Auteur dépité, il n'eût jamais pensé à ce *supplément au*

Siecle de Louis XIV, & eût laissé son adversaire au milieu de l'Océan de la médiocrité, dont le *Qu'en dira-t-on* & les *Mémoires* fabuleux & incorrects de *Madame de Maintenon* ne l'auroient pas tiré. D'ailleurs *la Beaumelle* avoit entremêlé ses critiques de quelques traits flatteurs ; & dans trois Lettres semées d'ironies & de louanges, de jolies pensées & d'allusions malignes, on trouve ce sage conseil digne d'être dicté par l'amitié : » Laissez à ceux qui » détestent votre personne, l'affreux plai- » sir de déchirer vos écrits. La haine » meurt, le génie est immortel. »

Une Dame Angloise appelloit M. de *la Beaumelle* » une victime tendre & » infortunée de l'implacable *Voltaire*, » qui, pour un trait de plaisanterie, lui » avoit fait manquer la faveur d'un » grand Roi ». Jamais il n'a été ques- tion de la faveur de ce Monarque. En

général il ne suffit pas d'arriver dans un pays avec beaucoup d'esprit, pour obtenir des distinctions soutenues. Ce titre seul est peu de chose ; il faut plaire & intéresser, deux qualités qui tiennent au caractere. La Dame sensible ignoroit encore que M. de *la Beaumelle* voulut se donner l'air d'un persécuté, répandant avec une orgueilleuse affectation, que ses prétendus malheurs étoient l'ouvrage de l'envie. Il eût été assez flatteur en effet, d'exciter celle de M. *de Voltaire.* Enfin M. de *la Beaumelle* fut l'aggresseur, & avoit distribué un petit Mémoire de huit pages, dont la Justice devoit connoître, & non la Critique.

Le Carnaval étant fini, le Roi retourna à Potzdam. M. *de Voltaire* étoit 1753.
sur la liste des personnes qui devoient avoir l'honneur de l'y suivre. La fievre le retint quinze jours à Berlin, & le

Roi eut la bonté de lui envoyer du quinquina. Il faut remarquer ces détails, pour confondre ceux qui ont écrit, que depuis la *Diatribe*, ce Monarque avoit défendu de *prononcer devant lui le nom de Voltaire.*

Le lendemain du jour que son incommodité lui permit de paroître à la Cour, le Roi eut avec lui un entretien d'une heure. Il en sortit si pénétré de reconnoissance & d'admiration, qu'à peine il pouvoit s'exprimer. Il en composa un petit ouvrage, qu'il adressa à Madame *Denis* sous ce titre : *Précis de la conversation d'un Serviteur fidele & malheureux avec un Maître indulgent & sage.*

Ce *Précis* n'a point été connu ; il fut convenu dans la conversation, que M. *de Voltaire*, après avoir été prendre les eaux de Plombieres, reviendroit en Prusse. Depuis cet entretien, il soupa

tous les ſoirs avec le Roi comme auparavant. Le Monarque partit le 26 pour la Siléſie, & l'ayant remarqué au milieu de la foule, qui aſſiſtoit à ſon départ, il lui dit : *N'oubliez pas que j'eſpere vous revoir après les eaux*. Il partit de ſon côté deux heures après pour Strasbourg, accompagné de M. *Collini* ſon Secrétaire (1), après un ſéjour de deux ans & neuf mois à la Cour de Potzdam.

Ses amis même déſapprouverent cette retraite, & auroient deſiré qu'il eût ôté cette reſſource à d'infatigables antago-

---

(1) M. *Collini* eſt connu dans la République des Lettres par ſes *Diſcours ſur l'Hiſtoire d'Allemagne ;* ſa *Diſſertation ſur le Cartel envoyé par l'Electeur Palatin Charles Louis au Vicomte de Turenne ;* un *Précis de l'Hiſtoire du Palatinat du Rhin*, & par pluſieurs ouvrages ſur l'Hiſtoire naturelle : il a été Agrégé à différentes Académies, comme à celle de Manheim, à la Société botanique de Florence, & à l'Académie de l'Inſtitut de Bologne.

niſtes qui commençoient à être quelque choſe du moment qu'il s'éloignoit. Cette conſidération étoit ſans doute d'un grand poids ; mais qui pourroit déſapprouver un Homme de lettres infirme, âgé de 59 ans, riche de plus de 60 mille livres de rente, allant jouir en paix dans la ſolitude & dans l'indépendance d'une réputation chérement payée, achever, loin du tumulte des Cours & de la malice des hommes, une carriere brillante, & diſputer à la vieilleſſe ou aux maladies, ſes compagnes, quelques inſtans de plaiſir? Le Roi de *Pruſſe* avoit plus fait peut-être qu'un Prince ne doit faire, mais eſt-il au pouvoir d'un Roi de donner le bonheur? on n'eſt heureux que lorſqu'on eſt à ſa place, & l'on n'eſt à ſa place dans une Cour, que lorſqu'on n'y eſt rien, ou quand le Souverain daigne vous rendre l'inſtrument d'une partie de l'Adminiſtration. Si M. *de Voltaire*, ar-

rivant dans le Brandebourg, au lieu d'aller dans le palais des Rois, eût bâti une maiſon entre Berlin & Potzdam; s'il y avoit vécu comme à Ferney, pendant les ſix dernieres années de ſa vie, que de fauſſes terreurs il épargnoit à ſa vieilleſſe, qui auroit coulé tranquillement à l'ombre des lauriers d'un des plus grands Princes que citeront les faſtes de l'Hiſtoire ! Mais qui ſait être heureux? d'ailleurs on conſeille toujours à autrui d'après ſes goûts.

Sa mauvaiſe ſanté le retint quelque temps à Leipſick. On donnoit pour cauſe 1753.
de ſa ſéparation d'avec le Roi, la *Diatribe du Docteur Akakia.* Les Libraires profiterent des circonſtances pour multiplier cette brochure polémique, on l'imprima à Leipſick, & vraiſemblablement, à la même époque, dans dix autres villes de l'Europe; mais la haine, qui veilloit à Berlin, fit adroitement parve-

nir au Roi que M. *de Voltaire* favorisoit la réimpression d'un ouvrage flétri dans ses états, & accompagna cette accusation d'anecdotes bien propres à lasser la patience de ce Monarque. Il est également naturel de croire que quelques traits de mécontentement échapperent à son ancien favori, dont la retraite équivoque avoit aux yeux de bien des gens besoin d'un commentaire.

M. *de Maupertuis*, qui cachoit trop mal le plaisir que lui faisoit ce départ, fut instruit que le séjour de Leipsick n'ajouteroit rien à sa réputation. Dans ce doute, il essaya d'intimider un Adversaire qu'il ne pouvoit forcer au silence, & lui écrivit, huit jours après son départ de Potzdam, la lettre singuliere que nous allons transcrire.

» Les Gazettes disent que vous êtes » demeuré malade à Leipsick; les nou- » velles particulieres assurent que vous

» n'y séjournez que pour faire imprimer » de nouveaux Libelles. Pour moi, je » veux vous faire savoir des nouvelles » certaines de mon état & de mes des- » seins.

» Je n'ai jamais rien fait contre vous, » ni écrit, ni rien dit : j'ai cru même » indigne de moi de répondre un mot à » toutes les impertinences que jusqu'ici » vous avez répandues ; & j'ai mieux » aimé laisser courir des histoires de » M. de *la Beaumelle*, dont j'avois le » désaveu de lui par écrit, & cent autres » faussetés que vous avez débitées pour » tâcher de colorer votre conduite à » mon égard, que de soutenir une guerre » aussi indécente. La justice que m'a fait » le Roi de vos premiers écrits, ma » maladie & le peu de cas que je fais » de mes ouvrages, ont pu jusqu'ici » justifier mon indolence.

» Mais s'il est vrai que votre dessein

» ſoit de m'attaquer encore, & de m'atta-
» quer comme vous avez déja fait, par des
» perſonalités, je vous déclare qu'au lieu
» de vous répondre par des écrits, ma
» ſanté eſt aſſez bonne pour vous trou-
» ver par-tout où vous ſerez, & pour
» tirer de vous la vengeance la plus
» complette. Rendez grace au reſpect
» & à l'obéiſſance qui ont juſqu'ici rete-
» nu mon bras, & qui vous ont ſauvé
» de la plus malheureuſe aventure qui
» vous ſoit encore arrivée ».

Cette rodomontade étoit bien peu philoſophique. M. *de Voltaire* y répondit malheureuſement ſur le même ton :

» J'ai reçu la lettre dont vous m'ho-
» norez ; vous m'apprenez que vous
» vous portez bien, que vos forces ſont
» entiérement revenues, & vous me
» menacez de venir m'aſſaſſiner ſi je
» publie la lettre de *la Beaumelle*. Ce
» procédé n'eſt ni d'un Préſident d'Aca-

» démie, ni d'un bon Chrétien tel que
» vous êtes. Je vous fais mon compliment
» fur votre bonne fanté; mais je n'ai
» pas tant de force que vous : je fuis au
» lit depuis quinze jours, & je vous fup-
» plie de différer la petite expérience
» phyfique que vous voulez faire. Vous
» voulez peut-être me difféquer; mais
» fongez que je ne fuis pas un géant des
» Terres Auftrales, & que mon cerveau
» eft fi petit, que la découverte de fes
» fibres ne vous donnera aucune nou-
» velle notion de l'ame. De plus, fi vous
» me tuez, ayez la bonté de vous fou-
» venir que M. de *la Beaumelle* m'a pro-
» mis de me pourfuivre jufqu'aux enfers:
» il ne manquera pas de m'y aller cher-
» cher. Quoique le trou qu'on doit creu-
» fer par votre ordre jufqu'au centre de
» la terre, & qui doit mener tout droit
» en enfer ne foit pas encore commen-
» cé, il y a d'autres moyens d'y aller,

» & il se trouvera que je serai mal-mené » dans l'autre monde, comme vous » m'avez persécuté dans celui-ci. Vou- » driez-vous, Monsieur, pousser l'ani- » mosité si loin ? Ayez encore la bonté » de faire une petite attention, pour peu » que vous vouliez exalter votre ame, » pour voir clairement l'avenir, vous » verrez que si vous venez m'assassiner à » Leipsick, où vous n'êtes pas plus aimé » qu'ailleurs, & où votre lettre est dé- » posée, vous courez quelque risque » d'être pendu ; ce qui avanceroit trop » le moment de votre maturité, & feroit » peu convenable à un Président d'Aca- » démie. Je vous conseille de faire » d'abord déclarer la lettre de *la Beau-* » *melle* forgée & attentatoire à votre » gloire dans une de vos assemblées : » après quoi il vous sera plus permis » peut-être de me tuer, comme pertur- » bateur de votre amour-propre. Au

» reste, je suis encore bien foible, vous
» me trouverez au lit, & je ne pourrai
» que vous jeter à la tête ma seringue &
» mon pot-de-chambre ; mais dès que
» j'aurai un peu de force, je ferai char-
» ger mes pistolets *cum pulvere pyrio*,
» & en multipliant la masse par le quarré
» de la vîtesse, jusqu'à ce que l'action &
» nous soyons réduits à zéro, je vous
» mettrai du plomb dans la cervelle, elle
» paroît en avoir besoin.

» Il sera triste pour vous que les Alle-
» mands, que vous avez tant vilipendés,
» aient inventé la poudre, comme vous
» devez vous plaindre qu'ils aient inven-
» té l'imprimerie. Adieu, mon cher Pré-
» sident ».

A cette lettre, il joignit un Avertissement qui parut dans les Gazettes littéraires de Leipsick.

» Un Quidam ayant écrit une lettre à
» un Habitant de Leipsick, par laquelle

» il menace ledit Habitant de l'assassiner, » & les assassinats étant visiblement con- » traires aux privilèges de la foire, on » prie tous & un chacun, de donner con- » noissance dudit Quidam, quand il se » présentera aux portes de Leipsick. C'est » un Philosophe qui marche en raison » composée de l'air distrait & de l'air » précipité, l'œil rond & petit, la per- » ruque de même, le nez écrasé, la phy- » sionomie mauvaise, ayant le visage » plein & l'esprit plein de lui-même, » portant toujours *Scalpel* en poche, » pour disséquer les gens de haute taille. » Ceux qui en donneront connoissance » auront mille ducats de récompense, » assignés sur les fonds de la ville latine, » que ledit Quidam fait bâtir, ou sur la » premiere comete d'or & de diamant » qui doit tomber nécessairement sur la » terre, selon la prédiction dudit Qui- » dam Philosophe & Assassin ».

Le Panégyriſte peut choiſir les ſujets de ſes tableaux, couvrir d'une ombre ſalutaire des parties moins heureuſes, & fixer les regards ſur des ſcènes plus brillantes ; mais l'Hiſtorien ſe doit à lui-même, & ſur-tout à la vérité, d'expoſer avec une ſévere impartialité le bien & le mal, & de cacher ſeulement les ſenſations douloureuſes que lui cauſe ſouvent la néceſſité d'abandonner ſon Héros aux trop juſtes reproches de la poſtérité.

Les menaces du Préſident n'empêcherent pas M. *de Voltaire* de reſter encore trois ſemaines à Leipſick, où tout ce qu'il y avoit de Savans & de gens aimables s'empreſſerent de lui faire oublier les amertumes qu'on s'efforçoit de répandre ſur ſa vie. Elles nous trouveroient plus ſenſibles encore, ſi lui-même n'en avoit pas été quelquefois le premier artiſan. Il ne le fut pas du moins

dans sa querelle avec *Maupertuis*. Tout l'odieux de cette affaire est retombé sur le Président de l'Académie de Berlin.

De Leipsick il se rendit à Gotha, où les Souverains lui offrirent un appartement au château; il l'accepta. Une des Princesses les plus aimables & les plus éclairées de son tems se fit raconter l'histoire de son séjour en Prusse, & le consola avec bonté, dans toutes les occasions où elle ne fut pas réduite au silence. En lui présentant le Poëme de la *Loi naturelle*, il y joignit une Epître qui commençoit ainsi :

Souveraine sans faste, & femme sans foiblesse,
Vous, dont la raison mâle & la ferme sagesse,
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux,
Que les feux séduisans qui brillent dans vos yeux.
&c. &c. &c.

Il auroit dû la louer principalement sur l'idée qu'elle se faisoit de l'esprit; il

il étoit à ses yeux le premier des amusemens, & la derniere des occupations: c'est à elle que la République des Lettres doit les *Annales de l'Empire.* Ayant témoigné à M. *de Voltaire* le desir de lire un Abrégé de l'Histoire d'Allemagne, il le commença au château de Gotha, & y travailloit dans ces momens où il ne pouvoit jouir de la société choisie dont Madame la Duchesse étoit entourée. On y distinguoit sur-tout une Dame qui s'est fait une réputation par son amabilité, comme Madame de la *Fayette* par ses Romans, & Madame *Deshoulieres* par ses vers; & aujourd'hui, dans un âge très-avancé, elle justifie toujours, à la même Cour, l'hommage que nous lui rendons, tant il est vrai que l'esprit naturel & les graces de la conversation sont les premiers des talens.

Ayant passé un mois à Gotha, il partit pour les eaux de Plombieres, & s'arrêta

quelques jours à *Caſſel*; il étoit honoré depuis long-temps des bontés du Prince héréditaire, aujourd'hui Landgrave regnant. *Caſſel* alors n'étoit pas comme aujourd'hui une des plus belles villes de l'Allemagne; on n'y avoit point encore élevé un Temple aux Beaux-Arts; dix établiſſemens utiles & glorieux ne favoriſoient pas le Commerce, les Sciences, les Armes, l'Induſtrie, l'Education publique, la Population.

Lorſque M. *de Voltaire* y arriva, la Cour étoit à *Wabern* (1). Il y fut invité, & eut l'honneur d'être préſenté au Landgrave *Guillaume*, Prince habile, qui jouiſſoit des ſuffrages & de l'eſtime de l'Europe; réputation qu'il dut à lui-même, & non aux organes ſouvent trop ſuſpects de la renommée. Son fils, à qui

(1) Maiſon de plaiſance des Landgraves de Heſſe.

la gloire avoit enseigné plusieurs sentiers pour arriver à son temple, croyoit qu'au métier de la guerre qu'il avoit exercé avec distinction, il pouvoit joindre les connoissances qui deviennent un besoin pour un esprit pénétrant; de-là ces vues dans l'administration, cette protection active & encourageante pour tout ce qui peut éclairer & enrichir un pays; la confiance & les bontés dont il honora un des plus beaux-esprits du monde, non-seulement pendant le séjour qu'il fit en Hesse, mais pendant toute la vie de ce grand homme, dont la reconnoissance & l'attachement ne finirent qu'au tombeau.

Comblé des bontés de ce Prince, qu'il a depuis surnommé (1) *le Juste* & *Bienfaisant* Landgrave de Hesse, il partit pour Francfort.

(1) *Voyez* le Prix de la Justice & de l'Humanité.

A peine étoit-il descendu à l'auberge du *Lion d'or*, qu'un Postillon aux armes de l'Empire vint de la part de deux prétendus Gentilshommes Suédois, s'informer si deux Voyageurs qu'ils avoient vu traverser la ville en carosse, n'étoient pas des Seigneurs de la Cour de Stockholm? On répondit sans détour, que les deux étrangers étoient M. *de Voltaire* & M. *Collini*. Le lendemain, comme ils alloient partir, M. *Freitag*, Résident de la Cour de Prusse auprès de la ville libre de Francfort, se fait annoncer, & paroît un moment après, escorté d'un Officier Prussien, recruteur, & d'un Bourgeois, vêtu d'un habit noir rapé. Ce cortége avoit quelque chose de singulier qui frappa M. *de Voltaire*. Sans aucun compliment, le Résident lui déclara qu'il avoit ordre du Roi son maître, de lui redemander la Clef de Chambellan, la Croix de l'Ordre du Mérite, les lettres ou papiers

de la main de ce Monarque, & enfin l'*Œuvre de Poésie* du Roi.

M. *de Voltaire* répondit avec tranquillité, qu'il sentoit vivement le malheur d'avoir déplu à Sa Majesté, qu'il ignoroit par où, mais qu'il ne savoit qu'obéir à ses ordres, & rendit à l'instant les marques de ces dignités. Il ouvrit ensuite ses malles & ses porte-feuilles, & dit à ces Messieurs d'en retirer eux-mêmes les lettres & les papiers qui seroient de la main du Roi. *A l'égard de l'Œuvre de Poésie dont vous me parlez, je ne sais pas trop ce que c'est.* M. *Freitag* le savoit encore moins, & pour cacher son embarras, qui devenoit ridicule, il répétoit toujours avec un air d'importance: *Mais on m'a mandé que je devois retirer l'Œuvre de Poésie du Roi.* M. *de Voltaire* devina ce que c'étoit. Le Monarque avoit eu la bonté de lui donner un exemplaire

de ses Œuvres, imprimées en 1751; & c'étoit un de ces deux Volumes qu'on lui redemandoit. Il répliqua qu'il l'avoit laissé à Leipsick, dans une caisse destinée pour Paris; mais qu'il alloit écrire dans le moment, pour la faire venir à Francfort à l'adresse même de M. *Freitag*, s'offrant d'ailleurs de demeurer dans la ville, jusqu'à ce que la caisse y fût arrivée. Cet engagement fut mis par écrit, & donné au Résident, avec deux paquets de papiers de Littérature & d'affaires domestiques. Il donna de son côté une Déclaration, » qu'aussi-tôt que M. *de Voltaire* auroit » remis ce Volume de Poésies, il lui » rendroit les deux paquets de papiers, » & qu'il pourroit s'en aller où bon lui » sembleroit «.

Cette preuve de soumission lui coûta d'autant moins, que si l'ordre existoit, il étoit sûr d'en obtenir bientôt la ré-

vocation. Au lieu cependant de se reposer avec tant de confiance sur les anciennes bontés du Roi, il auroit dû exiger de M. *Freitag* de le faire conduire avec ses papiers à Berlin, où sa présence eût étrangement déconcerté l'envie. Mais sans se tourmenter du succès de ces manœuvres, & sans écouter de vaines appréhensions, il continua les *Annales de l'Empire*, & fit seulement avertir de ce contre-tems Madame *Denis* sa niece, qui l'attendoit à Strasbourg.

Quelques jours après cette premiere opération, on lui annonça un M. *Schmidt*, Banquier. Ce Monsieur lui notifia qu'il avoit été chargé de la même commission, exécutée par M. *Freitag* pendant une absence forcée. M. *de Voltaire*, après l'avoir fixé quelques momens, lui répliqua d'un ton sec: *Eh bien, venez-vous pour recommencer?*

Schmidt se trouble, ne sait que répondre, balbutie, & s'en va.

Cette visite, qui n'étoit assurément pas nécessaire, jeta M. *de Voltaire* dans des réflexions profondes. Comment un Banquier étoit-il mêlé dans ce ministere? Pourquoi revenir sur une commission déja remplie? Pourquoi le Résident se faisoit-il accompagner par deux especes de recors? Pourquoi enfin imaginer l'expédient de deux Officiers Suédois?

Il communiqua ses craintes à Madame *Denis*, accourue de Strasbourg à la premiere nouvelle de cette aventure, & tous deux résolurent de donner une seconde preuve de soumission au Roi, en adressant à *Mylord Marechal* (alors Ministre de la Cour de Prusse auprès de celle de Versailles) une Déclaration » de ne jamais faire » usage d'aucun écrit de la main du

» Roi qui pourroit se trouver encore » dans les papiers de M. *de Voltaire* »; on imprima dans le tems, que cette déclaration avoit été remise au Sieur *Freitag ;* cela est faux. Elle parut aussi tronquée & défigurée dans des Gazettes de Hollande. La voici telle que *Mylord Marechal* la reçut :

» Je suis mourant : je proteste devant » Dieu & devant les hommes, que n'étant plus au service de Sa Majesté le » Roi de Prusse, je ne suis pas moins » attaché à ce Monarque, ni moins sou» mis à ses volontés pour le peu de tems » que j'ai à vivre. Il m'a fait arrêter à » Francfort, pour le livre de Poésies » dont il m'a fait présent; j'y reste vo» lontiers en prison jusqu'à ce que ce » livre soit revenu de Leipsick, où je » l'ai laissé. J'ai rendu au Résident de » Sa Majesté Prussienne à Francfort, » toutes les lettres que j'avois reçues

» d'Elle, & que j'avois conservées
» comme de cheres marques des bontés
» dont elle m'avoit honoré. Elle veut
» aussi ravoir un contrat qu'elle avoit
» daigné faire avec moi; je suis assuré-
» ment prêt à le rendre comme tout
» le reste, dès qu'il sera retrouvé. Cet
» écrit, qui n'étoit point, à propre-
» ment parler, un contrat, mais un pur
» effet de la bonté du Roi, ne tirant à
» aucune conséquence, ne contenoit au-
» tre chose qu'un remercîment de ma
» part, tant au sujet de la pension dont
» Sa Majesté le Roi de Prusse me gra-
» tifioit avec la permission du Roi mon
» maître, que de celle qu'il accordoit
» à ma niece après ma mort, ainsi que
» pour la Croix & la Clef de Chambel-
» lan. Le Roi de Prusse avoit daigné
» mettre au bas de ce petit Ecrit, autant
» qu'il m'en souvient: *Je signe de grand*
» *cœur ce marché que j'avois envie de*

» *faire il y a quinze ans.* Ce papier, » absolument inutile à Sa Majesté, à » moi & au Public, sera certainement » rendu, dès qu'il sera retrouvé parmi » mes autres papiers : je me déclare » criminel de leze-Majesté envers » le Roi de France mon maître, » & le Roi de Prusse, si je ne » rends pas ce papier à l'instant qu'il » sera entre mes mains. Ma niece, qui » est auprès de moi durant ma mala- » die, s'engage sous le même serment » à le rendre, si elle le trouve; & en » attendant que je puisse avoir commu- » nication de mes papiers à Paris, » j'annulle entiérement ledit Ecrit, » déclarant ne prétendre rien de Sa Ma- » jesté le Roi de Prusse; & je n'attends » rien dans l'état cruel où je suis, que » la compassion que doit sa grandeur » d'ame à un homme mourant, qui » avoit tout sacrifié, & qui a tout

» perdu pour s'attacher à lui, qui l'a
» servi avec un zele qui lui a été utile,
» qui n'a jamais manqué à sa personne,
» & qui comptoit sur la bonté de son
» cœur. Je suis obligé de dicter ceci,
» ne pouvant écrire, & je signe avec
» le plus profond respect, la plus pure
» innocence & la douleur la plus
» vive, &c ».

Les torts qu'on pouvoit lui reprocher, étoient de poursuivre M. de *Maupertuis*, la cause premiere de ses désagrémens dans le Brandebourg. Quelque tems avant d'arriver à Francfort, il avoit peint ainsi ce prétendu Philosophe:

Dominer est son but, la gloire est sa chimere,
Voulant tout subjuguer sans pouvoir jamais plaire;
Pour combler la mesure il est persécuteur.
&c. &c. &c.

La caisse arriva de Leipsick, le 17 Juin. Elle fut portée le jour même

chez M. *Freitag*, & M. *Collini* alla le lendemain pour être présent à l'ouverture, & le prévenir que M. *de Voltaire* se proposoit de partir dans trois heures. Le Résident ayant fort mal reçu le Secrétaire, répondit d'un ton brusque » qu'il avoit à faire, & qu'on » remettroit l'ouverture de cette caisse » à l'après-dînée » ; une pareille défaite donna de nouvelles inquiétudes. M. *Collini* revint à l'heure convenue, & trouve M. *Freitag* sur le point de sortir, qui lui dit d'un ton moins honnête encore : *C'est toujours vous ? je vais chez M. Schmidt, & nous irons ensuite tous les deux chez M. de Voltaire.* Deux heures se passent, point de nouvelles. Celui-ci bouillant d'impatience, renvoie de nouveau son Secrétaire chez M. *Schmidt*, qui lui dit : M. *de Voltaire* trouvera dans cette lettre les nouveaux ordres du Roi. L'adresse étoit :

A Monſieur de Voltaire, Chambellan de Sa Majeſté Pruſſienne, & Chevalier de l'Ordre du Mérite (1).

Elle portoit en ſubſtance que » des » ordres récemment arrivés, défen» doient d'ouvrir la caiſſe, enjoignoient » de tout ſuſpendre, & de laiſſer les » choſes dans l'état où elles étoient ». Il fit demander à ces Meſſieurs communication de l'article qui le concernoit dans la dépêche de Potzdam. Cette propoſition, quoique très-ſimple, les déconcerte, & au lieu de prendre un parti, ils ſe mettent en colere (colere ridicule, puiſqu'elle n'étoit motivée par rien); & après beaucoup de propos qui reſſembloient à des injures, ils déclarerent miniſtériellement, qu'on ne

(1) Fineſſe mal ourdie, pour laiſſer imaginer à M. *de Voltaire*, que le Roi avoit intention de lui rendre la Clef & la Croix.

communiquoit jamais aux particuliers ces dépôts de la politique.

Le lendemain, M. *de Voltaire* espérant mieux de son éloquence, rendit une visite à M. *Freitag*, dans laquelle il lui exposa, qu'il avoit rempli tout ce qu'on étoit en droit d'exiger de lui; que d'après le billet du 2 Juin, il étoit libre de partir aussi-tôt qu'il auroit remis le livre redemandé; que cette restitution ne tenoit qu'à l'ouverture de la caisse; que retenu depuis 19 jours dans une auberge, on violoit en sa personne le droit des gens. M. *Freitag*, qui ne savoit pas même se taire, se perdit en longs propos sur les usages de la Cour que son prisonnier connoissoit certainement mieux que lui; & conclut par dire, que sa liberté tenoit à de nouvelles Lettres de Potzdam.

Cette affaire s'embrouillant de minute en minute, il appréhenda des évé-

nemens plus ſiniſtres encore, & ſe croyant libre, il réſolut de partir le lendemain, ſe fondant ſur ce que, laiſſant M. *Freitag* poſſeſſeur de ſes effets & de ſes papiers, il pouvoit uſer du droit que lui donnoit ſon billet. Après ce raiſonnement (pas trop juſte peut-être) il fit ſes diſpoſitions. *Madame Denis* devoit demeurer à Francfort, pour recevoir les effets de la caiſſe de Leipſick; M. *Collini* & un ſeul Domeſtique devoient l'accompagner. A l'heure convenue, il trouva le moyen de ſortir de l'auberge. Un Domeſtique, chargé de deux porte-feuilles, & d'une caſſette pleine d'argent, l'avoit précédé. Il gagna fort heureuſement une mauvaiſe voiture, qu'il avoit louée pour favoriſer ſon projet. La rue étoit occupée par une longue file de charetes, chargées de foin; elles l'empêcherent d'avancer, & donnerent aux

eſpions

eſpions qui le ſurveilloient dans ſon auberge, le tems de s'appercevoir de ſon abſence. Déja l'on a des ſoupçons, on diſperſe par-tout des ſoldats; on envoie aux différentes portes de la Ville; le Valet d'écurie du *Lion d'or* arrive préciſément à celle par où il alloit ſortir; il appelle du ſecours, fait arrêter le caroſſe juſqu'à nouvel ordre, & court inſtruire M. *Schmidt* de ce qui venoit de ſe paſſer.

De ſon côté, M. de *Voltaire* expédia ſur le champ ſon Laquais à Madame *Denis*, & attendit plus d'une heure à cette porte les ſuites de cette nouvelle détention. Enfin parut M. *Freitag*, & après des reproches peu meſurés, & plus déplacés encore dans le lieu où ils ſe trouvoient, il le fit monter avec lui dans une grande berline chargée de Soldats, & traverſa ainſi la Ville au milieu de la po-

pulace atroupée, qui ſuivoit en foule ce burleſque équipage.

Un Miniſtre d'un grand Prince ſe donner ainſi en ſpectacle ! S'il oublia les égards dus à un homme ſi célèbre, comment ne ſe reſſouvint-il pas que le même homme, peu de mois auparavant, ſoupoit tous les ſoirs avec ſon maître ? Ainſi les Rois ſont trompés, & leur exemple eſt inutile à ceux même qui les ſervent !

Le caroſſe s'arrêta devant la maiſon de M. *Schmidt* : à peine le peuple aſſemblé laiſſoit la poſſibilité d'y entrer. Auſſi-tôt que les priſonniers y ont été introduits, la porte eſt barricadée. MM. *de Voltaire* & *Collini* ſont menés dans un comptoir. Des Commis, des Valets & des Servantes les entourent. Madame *Schmidt* s'avance ; ſon nouvel hôte veut la ſaluer, elle paſſe ſans y faire attention. Son mari, pendant ce temps, court dans la ville pour obtenir

main-forte, il arrive tout essoufflé avec M. *Freitag*, criant, s'emportant, & disant des injures en allemand, qu'il croyoit n'être pas entendues.

Son camarade d'exploit, assis sur un fauteuil, ayant son habit déboutonné, racontoit à Madame *Schmidt*, debout devant lui, les soins que coûtoit cette expédition; avec quelle adresse & quelle prudence il s'étoit assuré deux soldats, pour aller chercher M. *de Voltaire* à la porte de la ville; comment il l'avoit forcé de monter dans sa voiture, &c. Madame *Schmidt* ébahie, l'écoutoit, la bouche béante, levoit les bras d'étonnement, pleuroit sans savoir pourquoi, applaudissant à son courageux sang-froid.

Qu'on se représente un vieillard valétudinaire, l'Auteur de la *Henriade* & de *Mérope*, l'heureux dépositaire des plus beaux dons de la nature, obligé à rester

debout dans le coin d'une chambre, au milieu de gens qui l'accablent d'injures, & mêlent aux insultes du moment, d'humiliantes précautions pour l'avenir.

Ses yeux étincelans de colere & d'indignation se fixoient de tems en tems sur son Secrétaire, & appercevant une porte entr'ouverte, il s'y précipite & sort; mais Madame *Schmidt* appelle des courtauts de boutique & trois servantes, se met à leur tête, & marche pour ramener de force le prisonnier fugitif. *Ne puis-je donc, Madame*, lui dit-il, *pourvoir aux besoins de la nature ?* Elle le permit, après avoir rangé son monde en cercle autour de lui, & le ramena après cette opération.

M. *Schmidt*, qui prétendoit que le projet de s'échaper étoit pour lui une offense personnelle, s'écrie : *Malheureux ! vous serez traité sans pitié & sans ménagement*, & les clameurs tumul-

tueufes recommencent, au point que ne pouvant plus fe fouffrir au milieu de cette valetaille, il s'élance une feconde fois dans la cour.

Nouvelle chaffe de Madame *Schmidt*, qui prend le parti vigoureux de pofer fes Servantes en fentinelle devant toutes les portes. Au milieu de ces ridicules difpofitions parut un *Brave*. C'étoit encore un courtaut à face large & aux yeux menaçans ; il s'appelloit *Dorn*. Entrant dans le comptoir comme un *Matamore : Je me fuis mis en chemin*, dit-il en enfonçant fon chapeau, *pour courir après vous, & vous faire fauter la cervelle, d'ordre de Son Excellence Monfeigneur Freitag*. On verra dans la fuite comment ce Brave faifoit *fauter les cervelles*. Il étoit fuivi d'un Officier des Troupes de la ville, qui venoit prendre les ordres de M. *Schmidt*.

Il faifoit très-chaud, on fongea à fe

rafraîchir. Madame *Schmidt* fit apporter quelques bouteilles de vin. Les complimens & les révérences commencerent : *Dorn* & l'Officier ne buvoient jamais qu'après avoir *trinqué* avec Son Excellence ; & l'un d'eux, appuyé ſur ſon épaule, concertoit au milieu des verres le plan des opérations. On ſignifia d'abord aux priſonniers de remettre tout l'argent qu'ils avoient dans leurs poches, & c'étoit en effet le point capital. MM. *Freitag* & *Schmidt* s'emparerent de 80 louis d'or, de la bourſe de M. *Collini*, & de quelques bijoux appartenans à M. *de Voltaire*. *Comptez cet argent*, dit M. *Schmidt* à ſes Commis, *ce ſont des drôles capables de ſoutenir qu'il y en avoit encore une fois autant.*

M. *de Voltaire* demanda une reconnoiſſance de cette ſomme, on la refuſa ; mais on ſaiſit avec avidité une tabatiere & une montre. *Du moins laiſſez-*

moi ma boëte, leur dit-il, *puiſque je ſuis accoutumé au tabac.* Ils répondirent que c'étoit l'uſage de tout prendre dans ces ſortes d'occaſions. Le tout, ainſi qu'une caſſette & deux porte-feuilles, fut mis dans une malle vuide, qu'on ferma avec un cadenat, enveloppé d'un papier cacheté des armes de M. *de Voltaire*, & du chiffre de M. *Schmidt.* Après cette premiere exécution, un Officier s'avance & demande aux priſonniers leurs épées. Ils les rendirent; M. *Collini* repréſenta ſeulement qu'il ne ſavoit pas de quel droit on l'arrêtoit. La réponſe fut une menace de le jeter dans un corps-de-garde; il inſiſta, diſant qu'il auroit fallu dreſſer devant l'un des Magiſtrats de la ville, un procès-verbal de ce qui venoit de ſe paſſer. MM. *Freitag* & *Schmidt* ſe tirerent d'embarras par une phraſe équivoque, & en montrant un homme qui ſe trouvoit-là (c'étoit le valet du Bour-

guemaitre); ils espéroient qu'on le prendroit pour un Officier de Justice. Toute représentation étant vaine, il fallut céder à la force, & demander seulement la liberté d'être servis par leurs propres Domestiques. *Là où on vous mettra*, répondit M. *Schmidt*, *vous n'aurez besoin de personne.*

Cette scene du comptoir avoit duré plus de deux heures. On annonça aux Prisonniers qu'ils devoient partir. *Dorn le Brave*, qui jusques-là n'avoit fait qu'insulter & boire, prit le commandement, & conduisit la voiture à une gargotte décriée, qui avoit pour enseigne, *La Corne de Bouc.* Un Bas-Officier & neuf Soldats les y attendoient la bayonnette au bout du fusil. M. *de Voltaire* fut enfermé dans une chambre, avec trois Soldats pour le garder; son Secrétaire fut conduit dans une autre avec un pareil nombre de

Spadaſſins. Fut-il jamais rien d'auſſi ridicule que cette précaution dans une pareille circonſtance ? & protéger une violence ſemblable en fourniſſant des Soldats, cela ſe conçoit-il de la part d'une Ville qui devroit connoître le prix de la liberté ?

Il eſt bien important d'obſerver, que la malle dépoſitaire de l'argent & des bijoux reſta entre les mains de M. *Schmidt.*

On eſt étonné ſans doute de l'apparente inaction de Madame *Denis*, inſtruite à ſix heures de la détention de ſon oncle. A peine eut-elle ſu cette nouvelle fâcheuſe, qu'elle ſe tranſporta chez le Bourguemaître, pour lui repréſenter, qu'on n'avoit aucun droit d'arrêter un homme libre. M. *Schmidt* l'avoit prévenue. Oubliant le reſpect dû à ſon ſexe, il abondoit en mauvaiſes raiſons & en invectives. Le Bour-

guemaître, homme foible, borné, trés-avancé en âge, fut intimidé par les emportemens de l'accusateur. Non-seulement il condamne Madame *Denis* sans l'entendre, mais même lui ordonne les arrêts dans son auberge. N'est-ce pas le comble du ridicule, de la démence & de l'injustice ? & telle est la raison qui priva M. *de Voltaire* des secours de sa niece pendant la scene du comptoir.

Lorsque *Dorn le Brave* l'eut déposé dans sa prison, il se présenta avec trois Soldats à l'auberge du *Lion d'or*, devenue celle de Madame *Denis*. En homme expert, il crut devoir joindre la ruse à la force, cacha sa petite escouade dans l'enfoncement de l'escalier, & entra seul dans la chambre de cette Dame. *Votre oncle*, dit-il, *veut vous voir, & je viens vous chercher pour vous conduire auprès de lui.* Igno-

rant ce qui s'étoit passé chez le Banquier, & l'emprisonnement de M. *de Voltaire*, elle s'empresse de le rejoindre; *Dorn* lui donne le bras, les trois Soldats défilent doucement derriere, & à peine est-elle hors de la porte de l'auberge, qu'ils l'entourent; & la conduisent à *La Corne de Bouc*, où elle fut enfermée dans une chambre à part, dont la porte fut gardée par trois Soldats. Cette violence la jeta dans des convulsions horribles. Revenue à elle-même, *Dorn* osoit encore la consoler: *Mangez quelque chose*, lui dit-il, *cela fait toujours du bien.* Il ordonne un grand souper dans cette gargotte, se met à table seul dans la chambre de sa prisonniere, & vuide bouteille sur bouteille.

Des irrégularités si monstrueuses embarrasserent cependant MM. *Freitag* & *Schmidt*. Pour sortir d'embarras, ils

firent ſavoir le lendemain à M. *de Voltaire*, qu'ils avoient reçu des lettres de Potzdam, & le porteur de cette nouvelle fit retirer la garde. L'après-dînée on vit arriver la malle de Leipſick, de même que le coffre qui renfermoit les porte-feuilles, l'argent & les bijoux; on échangea les billets qu'on s'étoit donné le premier Juin; l'Officier qui, la veille, avoit demandé leurs épées, les rapporte, & paroiſſoit chercher l'occaſion de parler à M. *Collini*, lorſque M. *Freitag* ſe mit entre deux, & coupant la parole à cet Officier, dit, qu'il avoit ordre ſeulement de ſignifier à Madame *Denis* & à M. *Collini* la liberté de ſe promener dans la maiſon, mais non d'en ſortir.

Combien ces démarches étoient extraordinaires? Pourquoi avoit-on enlevé des effets pour les rendre vingt-quatre heures après? Qu'étoit-il ſurvenu qui

pût jeter quelque jour ſur leur innocence ? N'étoit-il pas tems enfin de déchirer le voile de tant de myſteres iniques ? Mais tout étoit irrégulier dans cette ſcene de délire.

Lorſque M. *Freitag* ſe tranſporta à la gargotte pour préſider à l'ouverture de la malle dépoſitaire de l'argent, des bijoux & des papiers, il prit la ſinguliere précaution de faire ſigner un billet à M. *de Voltaire*, par lequel celui-ci s'obligeoit de payer à l'inſtant les frais d'empriſonnement (qui montoient à cent vingt-huit écus d'Allemagne). Une des clauſes extraordinaires de cet écrit interdiſoit aux deux partis le droit de parler de ce qui s'étoit paſſé. Elle atteſtoit trop clairement combien ces Meſſieurs avoient beſoin du ſilence, pour que le priſonnier refuſât de la ſigner. Mais pendant que M. *Collini* faiſoit une double copie de cet acte,

M. *Schmidt* vint dans ſa chambre, & jetant un coup-d'œil ſur ce papier, il prit une plume pour effacer l'article, concernant le paiement de cent vingt-huit écus. Il retourne tout rêveur dans la chambre de M. *de Voltaire*, parle à voix baſſe à M. *Freitag*, revient chez M. *Collini*, & faiſiſſant le brouillon & le commencement de la copie : *Tous ces chiffons d'écritures ſont inutiles*, dit-il, *entre gens comme nous*. La facilité avec laquelle on avoit conſenti de ſigner, leur ouvrit les yeux ſur les armes que ce billet pouvoit un jour fournir contre eux.

Dès qu'ils furent partis, M. de *Voltaire* viſita la malle dont ils s'étoient emparés la veille ſans raiſon & ſans formalités. Quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'après avoir eu beaucoup de peine à l'ouvrir avec la clef ordinaire, il trouva qu'on avoit viſité les effets & diverti

de l'argent. Il ſe plaignit hautement de cette infidélité. Mais M. *Schmidt* crut que ſa réputation le diſpenſoit de donner aucune ſuite à cette affaire.

On ne concevoit pas pourquoi Madame *Denis* & ſon oncle étoient encore détenus dans cette gargotte, puiſque tout étoit fini. *Dorn* parut le lendemain & dit, *qu'il falloit encore faire une Supplique à Son Excellence M. de Freitag, & l'adreſſer en même tems à M. Schmidt. Je ſuis perſuadé qu'ils feront ce que vous deſirez*, ajouta-t-il, *croyez-moi, M. Freitag eſt un gracieux Seigneur*. Il demanda de l'encre & du papier, griffonna quelques lignes; & prenant un air capable, il dit: *Qu'on envoie ſeulement cette Supplique, & tout ira bien.* Madame *Denis* prit le papier, bien résolue de n'en faire aucun uſage, lorſqu'il lui fit entendre qu'il eſpéroit quelqu'honoraire. Elle

lui donna un louis. *Dorn* le saisit avec une espece d'extase, & l'on jugea par l'excès de ses remercîmens, qu'il donnoit quelquefois ses services à meilleur marché. Nous supprimerions des détails aussi municieux en eux-mêmes, s'il n'étoit pas nécessaire de faire connoître MM. *Freitag* & *Schmidt* par leurs Agens.

Une Requête que M. *Collini* présenta pour son compte au Magistrat, le fit enfin appercevoir à quel excès on avoit abusé de sa tolérance. Le Secrétaire de la Ville fut chargé le jour même d'examiner les Prisonniers. On finit par où on auroit dû commencer; il fut prouvé que le Bourguemaître avoit été trompé; que l'Officier qui étoit venu rendre les épées, avoit aussi ordre de leur donner une entiere liberté; mais M. *Freitag*, qui interpréta ces ordres Allemands en François, les dénatura,

dénatura, & reſtreignit la liberté à la maiſon. Le Secrétaire de la Ville rétablit la premiere intention du Bourguemaître. Madame *Denis* & M. *Collini* eurent la permiſſion de ſortir ; mais M. *de Voltaire* fut condamné à garder les arrêts, juſqu'à ce qu'on eût reçu de prétendus ordres de Potzdam. Il les auroit attendus long-tems, s'il s'en fût repoſé ſur MM. *Freitag* & *Schmidt* ; mais il trouva moyen de faire parvenir une lettre à M. l'Abbé *de Prades*, Lecteur du Roi. Il en reçut, Courier par Courier, une réponſe claire & déciſive, qui auroit couvert de confuſion les Agens de cette honteuſe violence, ſi de pareilles gens ſavoient rougir.

On vit alors que le Roi avoit ignoré cette vexation odieuſe ; & pour montrer publiquement combien il l'improuvoit, il ne fit point terminer cette affaire par le canal de MM. *Freitag* &

Schmidt. M. *de Voltaire* desiroit ardemment que le Roi eût daigné marquer son mécontentement d'une maniere plus propre à effacer les impressions que le public mal instruit avoit reçues ; mais, selon les loix de la politique, il est également difficile de désavouer ceux qu'on a revêtus d'un caractere public, & de tolérer l'abus qu'ils en ont fait.

Ce fût le Magistrat qui lui rendit la liberté à l'insu de MM. *Freitag* & *Schmidt*. Frappés comme d'un coup de foudre, ils eurent cependant l'audace de se faire annoncer chez lui. Au lieu de les recevoir, il rendit un homme public dépositaire de ses protestations, contre les injustices faites à sa personne, dans une Ville libre ; &, dès le lendemain, il partit de Francfort, en secouant à la porte la poussiere de ses souliers.

Peu s'en fallut qu'une aventure aſſez biſarre ne retardât encore ce moment tant déſiré. Sur le point de partir, il faiſoit charger deux piſtolets qu'il mettoit ordinairement dans ſa voiture. Pendant qu'on attachoit ſes malles, *Dorn* paſſe doucement dans le corridor devant ſa chambre, dont la porte étoit ouverte. Il l'apperçoit dans l'attitude d'un homme qui eſpionne. Le ſouvenir involontaire du paſſé allume ſa colere, il ſe ſaiſit d'un piſtolet, & ſe plaçant ſur le ſeuil de la porte, il le dirige vers *Dorn*. Son Secrétaire n'eut que le tems de lui crier : *Monſieur, prenez garde à ce que vous faites*. On le reconnoîtra ſans peine à ces éclairs de vivacité & de reſſentiment. *Dorn* effrayé, prend la fuite ; & peu s'en fallut que ce *brave* ne roulât du haut juſqu'en bas de l'eſcalier. A peine dans la rue il raconte ſon aventure, l'exagere

comme de raison, & déja on l'engage à rendre plainte. En effet, une demi-heure après paroît un Commissaire, qui se met en devoir de faire ses informations. On lui représente qu'un de ses confreres va aussi être chargé d'examiner pourquoi *Dorn* espionnoit. Le Secrétaire de la Ville (le seul homme sensé qui parut dans cette affaire), arrangea tout ; & le même jour enfin M. *de Voltaire* quitta pour jamais cette Ville, long-tems funeste à sa tranquillité.

Il est mort avec le regret de n'avoir pu obtenir un dédommagement public de trente jours d'humiliations. » Je » suis bien vieux & bien cassé, écri» voit-il encore après douze ans, ma » vue s'affoiblit, mes oreilles devien» nent bien dures ; cependant je ne » perds jamais de vue l'affaire de Franc» fort ; & je ne désespere point d'ob» tenir justice. J'espere beaucoup des » Russes ; il faudra bien qu'à la fin,

» les *Schmidt* & les *Freitag* conviennent qu'il y a une Providence ; j'aiderai un peu cette Providence, si j'ai » la force de faire un voyage ».

On ne conçoit pas pourquoi M. *de Voltaire* ne dépêcha point un Courier au Roi, dès l'instant qu'il fût arrêté, & sur-tout, comment il ne prit pas la route de Berlin, dès le moment qu'il fut libre. Il pouvoit, en réunissant des titres qui étoient entre les mains du public, montrer quels hommes étoient ceux qui l'avoient si indignement insulté ; & c'étoit aux genoux du Roi qu'il falloit attendre cette justification si vivement désirée. La preuve la moins suspecte de l'innocence la plus pure, c'est que pendant son séjour à Francfort, des hommes si intéressés à lui nuire, ne trouverent, ni dans ses papiers, ni dans ses conversations, dequoi l'accuser auprès du Monarque.

Auſſi cette aventure n'a-t-elle fourni aucune reſſource à ſes ennemis ; & leur induſtrieuſe méchanceté, qui a ſi ſouvent fouillé dans les ſecrets de ſa vie, ſemble avoir déſeſpéré de trouver dans ce biſarre événement, des preuves contre ſa reconnoiſſance. Il auroit voulu ajouter une juſtification publique à leur ſilence, les événemens s'y ſont oppoſés ; & ce qui ne paroiſſoit pas vraiſemblable, eſt arrivé.

Fin du premier Tome.

TABLE DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 24, il composa une ode, &c.; *ajoutez*, cette ode eut véritablement pour objet la construction du Chœur de Notre-Dame de Paris, que Louis XIV fit construire pour accomplir le vœu de Louis XIII; & l'Académie Françoise la donna pour sujet de son prix de Poésie.

Page 28, « On ne sait pas exactement la cause de » cette premiere disgrace, &c.; *ajoutez*, M. *de Voltaire* a dit plusieurs fois à M. *Dupont*, Avocat au Conseil Souverain de Colmar, que la cause de sa détention fut le soupçon d'avoir fait les *Philippiques*, que le Régent lui imputa, & quelques plaisanteries sur l'espece des amours de ce Prince. Il lui pardonna ces imprudences, & lui fit donner une gratification de cinquante louis pour le consoler de cette punition.

Page 91, « Il passoit l'hiver à Paris, & l'été chez » Madame la Présidente *de Bernieres*, se rendant quel- » quefois aux invitations de Madame de Genonville; » *il faut supprimer la derniere phrase.*

Page 151, « Un homme d'esprit a dit, que si *Mahomet* avoit paru dans le tems de la Ligue, cette piece eût sauvé la vie à Henri III & à Henri IV. » *ajoutez*, qu'un homme de plus d'esprit encore, dit, en lisant ce passage : « La Tragédie de *Mahomet* avoit paru en 1755, & cependant il s'est trouvé un *Damien.* »

